



Pierre Benoit

NOTRE-DAME DE TORTOSE

1939

Table des matières

I	5
II	17
III	30
IV	42
V	54
VI	66
VII	78
VIII	90
IX	102
X	114
XI	125
XII	137
XIII	147
XIV	158
XV	170
XVI	183
XVII	194
XVIII	206
XIX	218
XX	232
À propos de cette édition électronique	245

Pour ce qui est de la manière dont le Grand Seigneur se gouverne dans la poursuite de ses amours, c'est un secret que je ne pénètre point, je n'en ay pu rien apprendre, et à moins que de vouloir faire un roman, il est difficile d'en parler.

J. -B. TAVERNIER. *Nouvelle relation de l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur*, Paris, 1675.

À ÉDOUARD BOURDET

I

« Il y a tout de même une chose à laquelle je songe ! s'exclama le père Englebert. Pourquoi êtes-vous obligé d'être ce soir à Tartous ? Quand je pense que je ne vous l'ai pas encore demandé ! »

Roche ne répondit pas immédiatement à la question.

C'était en effet le matin seulement que son départ avait été décidé. Pour le surlendemain, dimanche de Pâques, il avait depuis plusieurs jours arrêté un programme des plus attrayants, oui, une pêche aux anguilles sur le lac d'Antioche, en compagnie de ses camarades Blary et Dubourdieu, capitaines comme lui aux services spéciaux de l'armée du Levant, et dont les postes respectifs se trouvaient être deux endroits de choix dénommés Qiriq Khan et Alexandrette. Roche avait eu tout juste le temps de les décommander.

La veille, donc le jeudi saint, 29 mars de cette année 1923, il avait reçu à dîner, en sa villa de la rue du Sérail, le R.P. Englebert, des lazaristes de Tripoli, envoyé à Antioche pour confesser les Filles de la Charité de cette ville et leur prêcher un bout de retraite à l'occasion de la semaine pascale. Le père Englebert devait rallier sa maison mère le lundi suivant, après avoir rempli le même office auprès de la communauté catholique de Tartous, où il avait donc ainsi pris ses précautions – on verra dans quel but – pour dire la messe le jour de Pâques. Il s'était abondamment plaint, au cours du dîner en question, du manque de parole d'un ancien élève à lui, jeune avocat beyrouthin, venu régler à Antioche une affaire d'héritage fort compliquée, et qui s'était offert de lui-même à

véhiculer, dans sa belle voiture américaine flambant neuf, le religieux jusqu'à Tartous. Cette gloire naissante du barreau libanais était repartie pour Beyrouth à l'improviste, dans l'après-midi, sans prendre la peine de s'excuser autrement que par un mot déposé à la mission une heure auparavant, un petit mot tout ce qu'il y avait de plus cavalier.

Roche, qui n'avait pas cessé de se montrer ce soir-là d'excellente humeur, avait calmé de son mieux la hargne de son invité.

« Allons, mon père, ne vous emballez donc pas pour si peu ! Vous vous imaginez bien que je ne vais pas vous laisser regagner Tartous à travers le Cassiuns à dos de mulet. Il est joliment regrettable que j'aie pris rendez-vous avec mon collègue d'Idlib pour une de ces histoires de contrebande d'armes à laquelle il importe de mettre au plus tôt le holà, sous peine de voir à feu et à sang toute la montagne Ansarieh. Sans cela, je vous jure que c'eût été pour moi un plaisir... Mais qu'ai-je besoin de vous casser la tête avec mes jérémiades, alors que je viens de me rappeler que j'ai très exactement ce qu'il vous faut, un ami, un excellent ami, qui part tout juste demain matin pour Beyrouth. Je vais sans plus tarder lui donner un coup de téléphone. Il sera ravi...

— C'est vous qui êtes l'amabilité même, mon capitaine. Mais ne croyez-vous point que ce sera de ma part abuser... ?

— Vous voulez rire ! Avec Marchal ! Car c'est de lui qu'il s'agit. Vous savez bien, Marchal, le délégué pour le sandjak de la direction des Antiquités du haut-commissariat ? »

Le visage du père Englebert, instantanément, s'était rembruni.

« Cent fois, mille fois plutôt le mulet dont vous me parliez tout à l'heure ! avait-il fait sur un ton de dignité rogue. Non, je vous en supplie, n'insistez pas. Pour des raisons sur lesquelles je n'ai pas à m'étendre, il m'est impossible de nouer des relations d'une façon quelconque avec ces messieurs de la direction des Antiquités. »

Rien ne démontrait qu'en insistant un peu, pour quelque farouche que semblât ce mutisme, Roche ne fût point parvenu à en triompher. Mais il fit, au contraire, preuve, en la circonstance, d'une discrétion à laquelle le père Englebert ne devait peut-être pas s'attendre, car il ne lui en parut pas autrement reconnaissant.

« Ah ! bah ! Ah ! bah ! Mon père, veuillez m'excuser. Je n'étais pas du tout au courant. Mais qu'à cela ne tienne ! Il n'y aura pas, demain matin, dans la direction de Tartous, qu'une seule automobile à prendre la route, n'est-il pas vrai ? Ce serait bien la guigne si je n'arrivais point... Un bon conseil : finissez en paix votre petit verre de fine, et le fond de la bouteille avec, où il n'en reste pas la valeur d'un dé. Comment ? « Le carême ! » dites-vous ? Voyons, voyons, vous êtes en voyage, que diable ! C'est là un genre de restriction qui ne peut vous être opposé. »

Si profonde que fût la foi du père Englebert dans la complaisance de Roche, il n'avait pu faire autrement que d'élever une affectueuse protestation lorsque le lendemain matin, la demie avant midi, heure fixée pour son départ, il avait vu la propre automobile de l'officier de renseignements venir se ranger devant le perron des religieuses de Saint-Vincent à l'hospitalité de qui, durant son séjour à Antioche, le lazariste avait eu recours. Roche était seul.

« Non, vraiment, mon capitaine, je ne peux accepter... Et votre rendez-vous d'Idlib ?

— Renvoyé ! À la réflexion, c'est une affaire qui peut attendre. Allons, vite, mon père, montez !

— Et vous tenez à me conduire vous-même, par-dessus le marché ! Tout au moins, ne vous donnez pas cet embarras. Vous mettez votre automobile à ma disposition, c'est déjà assez beau. Il ne doit pas manquer de sous-officiers ou d'hommes de troupe susceptibles de vous remplacer. Inutile ! C'est à cette seule condition que j'accepte... »

Le père Englebert ne s'était pas aperçu qu'à ce moment précis Roche avait réprimé un geste d'impatience.

« De grâce, mon père, ne faites pas l'enfant ! Montez donc, je vous en conjure. Nous allons être en retard, ci ça continue. »

Et sans doute pour le libérer une bonne fois de ses scrupules :

« Je me trouve, moi aussi, dans l'obligation d'être ce soir à Tartous. Là ! Êtes-vous satisfait ?

— Vous aussi ? Dans l'obligation d'être à Tartous ?... Oh ! mais alors, c'est différent ! J'ai le droit d'être tout à la joie de voyager en votre compagnie. Donnez-moi cependant votre parole d'honneur que c'est vrai, que vous ne dites pas cela uniquement pour...

— Parole d'honneur, je vous assure, mon père... Montez ! »

Roche conduisait à vive allure. À midi, le sentier muletier qui, sur la gauche, quitte la route pour se diriger vers les ruines franques du château de Cursat, était déjà loin derrière eux. Pendant la nuit, la pluie était tombée en abondance. Les torrents ressuscités grondaient au fond des ravins bleuis. Le vent brassait au ras du plateau une armée de nuages de cuivre. Les maisons se faisaient rarissimes au flanc des rocs déchiquetés. Des volées de perdreaux s'éparpillaient dans des gouffres emplis jusqu'au bord d'une étoupe de brume grisâtre. Puis, soudain, après le village turcoman de Cheik-Keuy, la trouée du Kosséir apparut, avec l'Oronte au loin, en bas, dans la plaine qu'ils venaient de quitter.

La petite automobile soufflait. Roche s'arrêta pour lui donner de l'eau.

« Nous serons à Lattaquié vers trois heures », dit le père Englebert.

Il ajouta, avec un coup d'œil engageant à l'adresse de son compagnon qui n'avait pas, lui, depuis leur départ d'Antioche, encore prononcé une parole :

« Et à Tartous, s'il plaît à Dieu, bien avant la nuit. »

Roche continuait à se taire. Ce silence ne paraissait pas faire le compte du père Englebert.

« Il ne me restera plus qu'à vous remercier, poursuivit-il, et qu'à m'excuser, encore une fois... Mais si, mais si, voyons ! Ne protestez pas ! Je suis sûr que je vous ai malgré tout dérangé.

— Je vous ai affirmé le contraire, mon père.

— Par politesse ! Et c'est par politesse aussi que vous ne m'avez pas seulement interrogé sur... Il faut tout de même

que je me mette en règle avec vous. L'automobile de ce M. Marchal, si je l'ai refusée ainsi, vous comprenez bien que ce n'est point par lubie. Je dois avoir, vous le pensez, des motifs sérieux. Ces motifs, vous avez le droit de les connaître. Dès que je vous les aurai exposés, j'ai la conviction que vous serez de mon avis. »

Sans être ce qu'on appelle communicatif, Roche n'était pas non plus d'un naturel particulièrement renfermé. Le désir qu'avait le religieux de lui raconter son histoire éclatait avec une évidence si touchante qu'il n'eût pas eu, en temps ordinaire, une minute de plus la cruauté de faire davantage la sourde oreille. Mais il n'en allait pas ainsi ce matin. Les pensées auxquelles, visiblement, il était en proie, ne devaient pas être de celles dont on aime à être distrait. Que le père Englebert parlât tout son saoul, si tel était son bon plaisir, Roche n'y voyait aucun inconvénient. Il prétendait seulement conserver le droit de ne point payer d'écot à la conversation.

« Il est nécessaire que vous sachiez, pour commencer...

— Mon père, le croyez-vous bien ? Hier, vous alléguiez des motifs d'ordre strictement personnel. Je ne voudrais, dans ces conditions, pour rien au monde, vous obliger...

— Mais non ! Mais non ! C'est moi qui insiste ! A-t-on jamais la certitude, quand on est seul à les juger, de posséder une vue parfaitement saine des choses ! Il y a peu d'opinions auxquelles je tiens autant que la vôtre, mon cher ami. Vous savez donc, n'est-ce pas, que Tartous, la petite ville où vous avez l'amabilité de me conduire aujourd'hui, n'est autre que l'antique cité de Tortose ? »

Roche regarda le lazariste légèrement de travers.

« Je sais, je sais ! » fit-il sur un ton d'ironie assez âpre.

Et, à mi-voix, entre les dents, il ne put s'empêcher d'ajouter :

« À moins d'être totalement illettré et idiot, il serait malheureux qu'après dix-huit mois... »

Mais déjà le père Englebert se confondait en protestations.

« Où ai-je la tête, je me le demande ? Excusez-moi ! Avoir oublié que vous avez été un an et demi en garnison à Tartous ! C'est au début de cet hiver que vous en êtes parti, n'est-ce pas ?

— Oui ! fit Roche, sur un ton évasif, comme s'il s'en voulait d'avoir contribué à remettre ces souvenirs en circulation.

— Je suis d'autant moins pardonnable, poursuivait cependant le religieux, oui, d'autant moins que nous nous sommes rencontrés là-bas tous les deux vous et moi, que nous avons eu l'avantage de déjeuner ensemble dans une maison amie, chez Elias Hadjilar Pacha, rappelez-vous – et que j'ai même eu ce jour-là recours à vos bons offices. Ce devait être vers la fin de 1921, le 10 ou le 12 décembre, très exactement. Ah ! c'est qu'il me déplairait fort de passer à vos yeux pour un ingrat, vous comprenez !

— Mon père, il ne saurait en être question ! essaya d'objecter Roche, que l'étalage de ces détails avait l'air de mettre au supplice.

— Du tout ! Du tout ! D'autant plus que ce serait le contraire de la vérité. Tenez, je parie que vous ne vous souvenez pas aussi bien que moi – en admettant que vous vous en souveniez encore – de la nature du service que je vous ai demandé ce jour-là. La chose a pourtant d'autant plus d'intérêt

qu'elle est en rapport direct avec le sujet de notre conversation d'aujourd'hui. Allons, voyons, faites un petit effort. Il s'agissait de la cathédrale, de Notre-Dame de Tortose... Y êtes-vous ?

— J'y suis, mon père, j'y suis ! s'empressa de dire le capitaine, paraissant désormais résigné à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Après les fouilles effectuées, aux mois d'octobre et de novembre de cette année-là, à l'intérieur de la basilique, celle-ci était retombée dans une telle saleté, un tel abandon, que passant à Tartous, vous vous en êtes ému. Sur votre requête, je rassemblai quelques hommes de corvée en vue d'aller au plus pressé. J'aurais dû y songer moi-même. On n'a pas besoin d'être archéologue pour comprendre la honte qu'il y a à laisser des vestiges aussi vénérables dans un tel état. Mais au moment où, l'an dernier, j'ai quitté Tartous, mon père, il me semble que les efforts de gens comme vous étaient sur le point de porter leurs fruits. Ne se préoccupait-on pas en haut lieu de prendre les mesures indispensables ? Je ne me trompe point, n'est-ce pas ? Mais qu'y a-t-il ? »

Les yeux du lazariste lançaient des éclairs.

« Plût au Ciel, gronda-t-il, que les messieurs auxquels vous faites allusion n'eussent jamais songé à consacrer à Tartous la moindre parcelle de leur néfaste activité ! Écoutez-moi donc, voulez-vous, et vous n'aurez pas de peine à admettre que ce n'est pas une fantaisie de vieux radoteur qui m'a fait accueillir comme vous l'avez vu la proposition de devenir l'obligé de votre M. Marchal et de son automobile. Mais replaçons les événements dans leur cours normal, car il est toujours vain de procéder autrement. Vieux radoteur ? Si, aux yeux de certains, j'ai fini par passer pour l'être, ç'a été pour des motifs qui n'ont nui à personne, que je sache, non plus

qu'à la façon dont je me suis acquitté, dans ce pays, durant trente années, de l'exercice de mon ministère. Il n'y a aucune pharisaïsme de ma part à le proclamer. Vous avez eu la bonté, il y a un instant, de faire allusion à ce que j'ai toujours considéré comme une des parties les plus imparfaites de ma tâche, le combat que je mène, depuis que je suis ici, sous les Turcs comme sous les Français, en faveur de la sauvegarde des monuments de notre foi, de notre grandeur, sur cette millénaire terre d'Asie. Il paraît, avez-vous ajouté, que nos efforts vont porter leurs fruits, que les mesures indispensables vont être prises ? Le beau billet, en vérité ! On oublie toujours une chose : c'est que l'argent ne fait pas tout, mon ami. Il y a une disgrâce pire que la ruine pour les monuments dont il s'agit, c'est de les voir continuer à vivre restaurés, consolidés, mais détournés de leur destination. Je suis comme la vieille Clotilde, moi : j'aime mieux voir les gens que j'aime morts que tondus. C'est bien la peine, par exemple, vous en conviendrez, de m'être démené sans répit pour le salut de cette infortunée basilique de Tartous. Au moment où je crois toucher au but, savez-vous ce que j'apprends qu'on veut en faire ?

— Quoi donc, mon père, quoi donc ? »

L'indignation suffoquait le père Englebert. Sa voix s'étrangla.

« Un musée ! Vous m'entendez bien ! Un musée !

— Un musée, vraiment ? » fit Roche, sur le ton de la plus déplorable placidité.

Le religieux le foudroya du regard.

« Vraiment ! » Et c'est là tout le cri que l'annonce d'une pareille monstruosité vous arrache ? Le sanctuaire cher à Joinville et à Guillaume de Tyr, le joyau des cathédrales

franques de Syrie, la chaste rose objet des vœux de Saladin et du Vieux de la Montagne, voilà donc toute l'ardeur dont on est capable de brûler pour elle, aujourd'hui ! Sans mentir, en regard de l'indifférence dont font preuve les moins mauvais, il faut avoir véritablement le goût de la lutte chevillé au corps pour continuer à se débattre dans de telles conditions, pour ne pas envoyer tout promener, alors qu'en disant *amen* à tout, au contraire, en souriant à Pierre comme à Jacques, en distribuant indifféremment à droite et à gauche des bénédictions on réussit à s'acquérir à peu de frais les suffrages de tous, croyants et mécréants. Ah ! Sainte Vierge de Tortose, permettez que votre serviteur parvienne pour sa tranquillité à pouvoir un jour manger de ce pain-là ! »

Et, là-dessus, il se renversa en arrière d'un geste si brusque que la petite automobile manqua presque d'en chavirer.

« Excusez-moi, mon père, dit Roche, qui venait d'avoir toutes les peines du monde à conserver le volant bien en main. Je m'en veux beaucoup, vous savez, de n'avoir pas partagé tout de suite, comme j'aurais dû, votre indignation. C'est la tare des besognes terre à terre auxquelles notre métier nous astreint. Elles tuent en nous l'enthousiasme. Mais tout espoir doit-il donc être abandonné ? La décision que vous déplorez n'est peut-être pas définitive ? ».

Le lazariste secoua la tête tristement.

« Hélas ! fit-il, sur un ton un peu radouci. Je ne vois pas, moi mis à part, qui songerait à y mettre un obstacle. Quand je pense que je me suis donné tant de mal pour empêcher cette pauvre église de redevenir une mosquée. C'est grâce à moi, on peut le dire, que, l'année dernière, elle a été confiée par le haut-commissaire au service des antiquités. J'ai été assez sot

pour m'en réjouir alors. Je la voyais sauvée, restaurée, rendue après sept cents ans à la célébration du culte, comme il se devait. Au lieu de cela, une mesure aussi sacrilège qu'inepte ! Mais minute, mes bons amis, si vous permettez ! Le vieux renard n'a peut-être pas dit encore son dernier mot. »

Il cligna de l'œil, sourit à Roche.

« Après-demain, c'est le dimanche de Pâques, n'est-il pas vrai ? Que diriez-vous si, ce matin-là, la grand'messe, solennellement, était célébrée dans Notre-Dame de Tortose ? Voilà qui serait sans doute de nature à bousculer un peu les enjeux, à secouer une opinion contre laquelle il serait ensuite difficile... Dans un pays comme celui-ci, lorsque le Saint-Sacrement s'est réinstallé quelque part, on ne le met pas ensuite à la porte si facilement que cela. Que vous en semble ? Que vous en semble ?

— Admirable, mon père ! » dit Roche.

Il ne mentait pas. À la fois intéressé et agacé, il ne pouvait s'empêcher de sourire, lui aussi. Certes, il eût préféré à cette heure se retrouver seul, dans l'unique compagnie de soucis dont le pli qui barrait son front depuis le matin attestait assez tout le poids. Mais le père Englebert venait de si bien savoir le conquérir à sa fougue. Une aussi juvénile ardeur ! Roche avait fait tout ce qu'il avait pu. Il n'avait pas été en son pouvoir d'y rester plus longtemps insensible.

« Admirable ! répéta-t-il, machinalement.

— Heu ! fit le religieux avec modestie. Admirable, c'est peut-être trop. Disons ingénieux, voulez-vous ? Pour être franc, je ne suis pas mécontent de mon idée. Et ce n'est pas un projet en l'air, vous savez. Tout est déjà au point, non seulement pour dimanche, mais encore pour demain samedi

saint, et même aussi pour aujourd'hui. Le téléphone entre Tartous et Antioche a depuis deux jours bien rempli son office. Tenez, pendant que je vous parle, devinez ce que des gens à moi sont en train de dresser dans le bas-côté nord de la cathédrale ? Mon confessionnal, mon bon ami. Les fidèles sont avisés que c'est là que vont s'ouvrir pour eux, à partir de six heures, ce soir, les portes du tribunal de la pénitence. À vous de vous arranger pour que je ne sois pas en retard à mon rendez-vous. »

Il tira de sa poche une montre qui pesait bien une demi-livre.

« Une heure seulement. Nous serons en avance.

— S'il plaît à Dieu, mon père ! fit Roche.

— S'il plaît à Dieu, en effet, mon ami ! Ce m'est en tout cas une joie supplémentaire de vous avoir dans cette affaire auprès de moi, de penser qu'il va vous être permis de vous rendre compte par vous-même... »

C'était juste à cet instant là que, s'arrêtant et se frappant le front, il s'était écrié :

« Mais, au fait, je suis impardonnable ! Je ne vous ai même pas demandé pourquoi vous devez être ce soir à Tartous, vous aussi ! »

II

Roche, comme il a été dit, avait mis un temps avant de répondre à la question qui lui était posée de la sorte. Il allait s'y résoudre sans trop d'enthousiasme lorsqu'un incident se produisit qui l'en dispensa pour le moment.

À un brusque coude de la route, une automobile venait d'apparaître. Elle se dirigeait dans le même sens qu'eux, quand lui était arrivé le mauvais coup du sort qui l'avait mise dans ce triste état. À présent, elle gisait, à moitié renversée, dans le fossé de droite, ses roues de gauche se balançant en l'air, ne gardant plus aucun contact avec le chemin. On a vu et on reverra des véhicules en pire posture. Mais celui-ci ne paraissait pas tout de même prêt à repartir de si tôt.

Un homme, à quelques pas de là, se tenait assis sur le remblai. Il était coiffé d'un kalpack gris et vêtu d'un vieux pardessus de même teinte, une ancienne capote de soldat, probablement. Indifférent, résigné à tout, il attendait. Ce devait être le chauffeur. Propriétaire de l'automobile en difficulté, il eût sans nul doute témoigné d'un peu moins de philosophie. Il ne se leva même pas lorsque l'automobile de Roche s'arrêta devant lui.

« As-tu besoin d'un coup de main ? » demanda en arabe le père Englebert.

L'homme au kalpack ne broncha pas. D'un ironique mouvement de menton, il se borna à désigner l'objet du sinistre. Et quelle autre réponse à faire, effectivement ? Pour venir à bout de certains dégâts, il faut mieux que de bonnes paroles.

Le sourire un peu méprisant du chauffeur signifiait que c'était malheureusement de réparations de cet ordre qu'il s'agissait.

Cette attitude, néanmoins, ne parut pas du goût de Roche.

« Ton automobile vient de loin ? » demanda-t-il d'une voix sèche, en turc cette fois.

L'inconnu le regarda furtivement. Il était visible qu'il n'avait aucun désir d'entrer dans la voie des confidences. Mais, d'autre part, qui donc en Orient oserait se risquer à laisser sans réponse une question posée par un officier ?

« D'assez loin, en effet », murmura-t-il.

Roche se contenta de hausser les épaules.

« À ton aise, mon gaillard ! Sois tranquille : nous n'avons pas l'intention de te venir en aide malgré toi.

— Drôle de bonhomme ! dit le père Englebert, lorsqu'ils se furent remis en route. Ça n'a pas l'air d'être quelqu'un de par ici. »

Le capitaine eut une moue.

« Lui, je l'ignore. En tout cas, pour ce qui est de sa guimbarde, il n'aurait pas fallu qu'il me répondît de travers, lorsque je lui ai demandé si elle venait de loin. Je ne sais pas si vous avez eu le temps de le remarquer : il y a un T à l'arrière, sur la plaque d'origine.

— T, Turquie ! dit le père Englebert.

— Oui. Turquie. Aussi avez-vous pu constater que c'est en turc que je l'ai interrogé, et que c'est dans cette langue, d'ailleurs, qu'il m'a répondu. Tout à l'heure, quand nous

traverserons Djisr-Ech-Choghour, je signalerai à la gendarmerie ce lascar un peu trop silencieux à mon gré. Qui peut jamais savoir par le temps qui court ? Et puis, n'est-ce pas, c'est mon métier, après tout.

— Djisr-Ech-Choghour, dit le père, nous ne devons plus en être très loin ?

— Non. Cinq ou six kilomètres, peut-être. Ah ! mais voilà encore du nouveau ! Et cette fois il s'agit d'un particulier qui me semble assez disposé à engager la conversation. »

À une centaine de mètres environ, leur faisant face au beau milieu de la route, un homme était arrêté, qui agitait son chapeau. Ce chapeau, il s'en recoiffa lorsque l'automobile arriva à sa hauteur, pour le retirer en un salut d'une correction impeccable, quand elle eut fait halte une fois de plus.

« Oh ! oh ! murmura le père Englebert. Voilà le cas de dire qu'aujourd'hui les rencontres se suivent sans se ressembler.

— C'est du diable vrai ! » grommela Roche.

Il ajouta :

« Que je sois pendu si je devine d'où peut bien sortir ce pistolet-là ! »

Mais déjà l'inconnu s'empressait, son chapeau – le plus seyant des feutres beige clair – à la main.

« Mon révérend père... Mon capitaine ! »

Roche l'interrompit avec brusquerie.

« À qui ai-je l'honneur ? » fit-il, cachant sa surprise sous sa voix la plus rude, et gardant ses mains rivées au volant, comme s'il n'apercevait pas celle qui lui était tendue.

« Juste ! Trop juste ! » dit l'autre en s'inclinant.

Et, comme s'il l'avait préparée à l'avance, il remit à l'officier une carte de visite sur laquelle celui-ci put lire :

YOURI BECHARRA
Négociant
MALATIA (TURQUIE).

Roche demeurait muet, la carte de visite à la main. Le voyageur continuait à le regarder avec son sourire engageant. C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, de taille moyenne, à cheveux blancs, à la petite moustache très noire, teinte probablement, vêtu avec une réelle recherche. On avait vraiment le droit de se demander comment il avait pu réussir, sur ce chemin défoncé par la pluie, à éviter la moindre tache de boue à son pantalon, aux tiges de ses bottines vernies. Ganté de clair, un pardessus à carreaux sur le bras, il affichait avec le maximum de discrétion cette élégance un peu voyante qui a toujours été si chère aux Orientaux. En tout cas, il n'avait pas l'air le moins du monde étonné du contraste qu'offrait son personnage accommodé de la sorte avec le paysage plutôt sévère de forêts, de rocs, de torrents qui les environnait.

Ce fut le père Englebert qui, le premier, prit la parole.

« C'est sans doute à vous, monsieur, qu'appartient l'automobile que nous venons de dépasser ? demanda-t-il.

— En effet, mon révérend père, en effet. Une inadvertance de mon chauffeur qui, d'ordinaire, est moins maladroit, je dois le reconnaître. Mais il était fatigué par une étape assez longue. Il n'y a trop rien à dire, n'est-ce pas ? On ne rencontre guère de voitures sur cette route. Au lieu donc d'attendre que le secours me tombât du ciel, j'ai jugé préférable d'aller au-devant de lui, de gagner le village le plus rapproché, Djisir-Ech-Choghour, où j'espère bien trouver un garage.

— Il y en a un, effectivement.

— Dieu soit loué ! J'étais déjà résigné à parcourir à pied les quelques kilomètres qui doivent nous séparer du village en question. Mais il faut avouer qu'après la pluie de cette nuit, la marche en montagne n'a rien de très agréable. C'est la raison pour laquelle, lorsque j'ai entendu derrière moi le moteur d'une automobile, je me suis permis... Bien entendu, si j'avais pu me douter que j'avais affaire à des personnalités comme les vôtres, jamais je ne me serais risqué...

— Vous plaisantez ! fit Roche avec à peine moins de rudesse. Montez avec nous. Nous allons vous déposer à Djisir-Ech-Choghour, au garage de Souhami. C'est le seul de l'endroit. Vous tâcherez de vous débrouiller.

— Que je vous ai de gratitude, mon capitaine !

— C'est la moindre des choses. Dépêchons ! »

Et il lui fit une place à l'arrière, entre la valise et les paquets plutôt encombrants du religieux.

« Vous avez un chauffeur qui n'est pas très communicatif », dit ce dernier, après qu'ils furent repartis.

L'étranger sourit.

« Ce serait, au contraire, son péché mignon. Mais c'est moi qui lui ai imposé silence. En Syrie, les incontinenances de langage ne présenteraient pas, à la rigueur, trop d'inconvénients. Il peut, en revanche, ne pas en être partout de même, particulièrement dans le pays d'où nous venons.

— Vous arrivez directement de Malatia ? demanda Roche, un peu radouci.

— Directement, oui, mon capitaine.

— Malatia, dit le lazariste, la Mélitène de l'Antiquité !

— Et qui possède aujourd'hui l'insigne honneur d'avoir un de vos prélats les plus éminents, M^{gr} Baudrillart, pour évêque, mon révérend père ! acheva avec un bon sourire M. Becharra.

— C'est ma foi vrai, dit le père Englebert, ouvrant de grands yeux. Félicitations ! Je l'avais oublié, je l'avoue. »

M. Becharra accentua la bonhomie de son sourire.

« Je suis Arménien latin, mon révérend père, crut-il devoir murmurer en matière d'explication.

— À Malatia, dit Roche, que ses fonctions contraignaient à plus de réalisme, ce sont bien les étoffes et la maroquinerie qui font l'objet des principales transactions ?

— Des principales, oui. Mais il ne faut oublier ni les épices ni la noix de gale. C'est ce dernier genre d'affaires, mon capitaine, que traite depuis près d'un siècle la maison Krikor Becharra et fils. Notre plus grosse clientèle, avant la guerre, était sur la place de Damas. En dépit des difficultés actuelles, nous faisons de notre mieux pour la reconstituer ; c'est le but de mon voyage d'aujourd'hui.

— C'est à Damas que vous vous rendez ? Permettez-moi de vous faire observer que vous avez pris une singulière route. »

M. Becharra cligna de l'œil mystérieusement.

« C'est à mon retour que j'ai l'intention de m'y arrêter. Auparavant, il y a un projet que je voudrais bien mettre à exécution, un projet que je caresse depuis tant d'années. »

Il baissa la tête comme pour confesser l'excès même de son ambition.

« Assister, le dimanche de Pâques, au Saint-Sacrifice, à Jérusalem, je peux dire que ç'a été toujours mon rêve. »

Le père Englebert eut un petit geste d'approbation.

« Eh ! mais, fit-il, voilà un désir dont vous n'avez pas à rougir, cher monsieur ! Des gens comme vous ne courent certes plus les rues. On aurait donc tort, quand elle se présente, de laisser passer l'occasion de leur serrer la main. »

Là-dessus, s'étant retourné, il joignit le geste à la parole. Roche, quand bien même il en eût eu l'envie, n'aurait pu, sans compromettre leur existence à tous trois, se livrer à une aussi chaleureuse démonstration, leur automobile étant, juste à ce moment, en train de longer un assez coquet précipice. Il ne parut d'ailleurs pas le regretter autrement.

« À Jérusalem ? se borna-t-il à répéter. Eh ! Eh ! nous sommes déjà vendredi. Vous n'avez plus beaucoup de temps à perdre, vous savez.

— Je le sais, hélas ! fit M. Becharra sans se départir de son calme. Je pensais être à Beyrouth ce soir. De Beyrouth à Jérusalem, il n'y a plus que trois cent soixante kilomètres,

autant dire un jeu. Évidemment, avec cet accident, tout est changé. Je peux néanmoins garder encore quelque espoir, si j'ai la chance de trouver à Djisr-Ech-Choghour un mécanicien connaissant à peu près son métier. Enfin, je m'en remets au Tout-Puissant. Je suis sûr, de toute manière, qu'il me tiendra compte de l'intention. »

À Djisr-Ech-Choghour, cette après-midi-là, musulmans et chrétiens communiaient, comme par hasard, dans le même aimable farniente. Le personnel du garage Souhami se fût bien gardé de faire exception. Ouvriers et patrons, au café d'en face, étaient en train d'ingurgiter fraternellement force petits verres de raki. Roche ne fut pas long à les y découvrir, moins long encore à leur expliquer ce qu'on attendait d'eux.

« Je connais ces gaillards, dit-il. Leur habileté au travail n'a d'égale que la peine qu'on a à les mettre en mouvement. À présent qu'ils y sont, soyez tranquille. D'ici une heure tout au plus, vous serez en état de repartir. »

Portant la main à son képi, il s'apprêtait à prendre congé de leur nouvelle connaissance. Le père Englebert s'interposa.

« J'y pense ! dit-il. Monsieur ne serait-il pas beaucoup mieux à Lattaquié pour attendre que sa voiture soit prête ? Cafés et hôtels y sont tout de même plus confortables qu'ici.

— Heu ! fit Roche.

— Lattaquié ? fit le négociant. N'en sommes-nous pas encore assez loin ?

— À quatre-vingt-six kilomètres, très exactement. L'affaire d'une heure et demie tout au plus. Si le cœur vous en dit ? Le père a raison, puisque c'est votre chemin à vous

aussi ; vous serez en effet mieux là-bas. Il n'y a qu'à prévenir le sieur Souhami de l'endroit où vous allez descendre. Dès que votre voiture sera en route pour vous rejoindre, il vous avertira d'un coup de téléphone.

— J'accepte donc. J'accepte sans me faire prier messieurs, dit avec chaleur l'étranger. Aux avantages dont vous venez de parler, vous n'avez oublié que de joindre celui qui a le plus de prix à mes yeux : la perspective de quelques instants de plus à passer en votre compagnie.

— C'est nous au contraire qui sommes enchantés », dit le lazariste, décidément tout à fait conquis par les façons de l'aimable M. Becharra.

Au kilomètre 38, frontière de l'État de Syrie et de celui des Alaouites, Roche, souriant au père Englebert, lui désigna leur compagnon. Celui-ci, tout doucement, s'était assoupi.

« Pauvre diable ! murmura le religieux attendri. Il a raison de prendre un petit acompte. Il n'est pas encore à Jérusalem, vous savez ! »

Le père Englebert ne croyait pas si bien dire. À Jérusalem ! L'infortuné, ainsi qu'on le verra, n'était pas près d'y arriver.

« Où a-t-il dit qu'il voulait s'arrêter pour attendre son automobile ?

— À l'hôtel Hakim, place des Chameaux, la bien nommée !

— À l'hôtel Hakim ? Bien du plaisir, fit le père avec une moue. J'espère pour lui qu'il ne sera pas obligé d'y coucher. Les chambres sont parfumées au rognon de mouton, et il y a bien une baignoire, mais c'est là qu'est entreposée la réserve

de pastèques de l'établissement. J'espère qu'une disgrâce de ce genre vous sera épargnée à Tartous. Dieu que je suis sot. C'est chez votre collègue le capitaine Casella que vous allez loger ?

— En effet ! dit Roche. Et vous ? Chez les sœurs de Saint-Joseph, je suppose ?

— Oui ! fit le père avec une nuance de regret. Ce sont de bonnes filles, qui font bien tout ce qui est en leur pouvoir. Et du moment qu'il ne m'est plus possible d'habiter là où je suis descendu la dernière fois...

— Où étiez-vous donc descendu ? dit le capitaine qui, visiblement, pensait à autre chose.

— Comment, où ? Mais chez les Hadjilar, vous le savez bien. Comme je vous le rappelais il y a un moment, c'est là que nous avons eu le plaisir de dîner ensemble. Quelle hypocrisie est celle du monde où nous vivons, mon cher ami ! Il suffit qu'Hadjilar pacha soit mort pour que... Vous étiez bien encore à Tartous, n'est-ce pas, quand ce triste événement s'est produit ? »

L'officier fit un signe affirmatif.

« C'est ce qu'il me semblait. Je disais donc : admirez le ridicule de nos prétendues convenances. Impossibilité pour moi de coucher sous le toit de M^{me} Hadjilar, uniquement parce qu'elle est veuve ! C'est grotesque, mais c'est ainsi. À présent, j'aime autant vous dire que, lorsque je suis passé à Tartous, elle m'a fait promettre de dîner ou de déjeuner avec elle, à mon choix, quand j'y reviendrais. Je vais lui annoncer que vous êtes là, afin qu'elle vous invite, vous aussi. À propos, dites-moi... »

Il baissa légèrement la voix.

« Avez-vous entendu dire une chose ? Elle songerait à se remarier. Quoi ? Qu'y a-t-il ? »

C'était Roche qui, brusquement, venait de lui donner un coup de coude, en jetant en arrière, simultanément, un regard furtif sur leur compagnon. L'automobile fit une embardée qui ne réussit pas à tirer de ses rêves le souriant M. Becharra, dont l'assoupissement était devenu un sommeil pour de bon. »

« Qu'y a-t-il ? s'étonna le père Englebert. Qu'est-ce que vous avez, mon ami ? »

Le ton de la réponse qui lui fut faite mit le comble à son ahurissement.

« Rien ! murmura Roche, les dents serrées. Je n'ai rien ! Ou plutôt, si ! Au pays ; à l'époque où nous vivons, j'estime qu'il est préférable de prononcer le moins possible le nom des gens, si vous désirez connaître mon avis. »

Lattaquié, juste à ce moment. Lattaquié, un paysage, d'un bleu pâli, une grande plaine tout ouverte sur une mer plus pâlie encore, une plage frangée de turquoise et d'argent, avec, au loin, à l'est, au nord, le doux enchevêtrement des montagnes entrevues dans la molle brume printanière. De-ci, de-là, blanchis à la chaux, parsemant la campagne vert amande, se dressaient les cubes, cerclés d'églantiers, des petits mausolées alaouites. Des femmes indigènes travaillaient à la route, portant sur leur tête, avec la même fierté qu'un trésor, de lourds paniers remplis de cailloux. Elles étaient vêtues de singuliers oripeaux, aux plus éclatants coloris. Deux d'entre

elles, jeunes et belles comme des reines iduméennes, envoyèrent en riant un baiser à Roche. M. Becharra, qui venait de se réveiller, le leur rendit.

Devant l'hôtel Hakim, où l'on prit congé, le lazariste et lui échangèrent force protestations de dévouement. Ils devaient se donner de leurs nouvelles et si, bien entendu, le père Englebert avait l'occasion de passer un de ces jours par Malatia...

« Les Arméniens latins sont des gens tout à fait sympathiques », dit ce dernier, quand ils se furent quittés.

Roche approuva. Il tenait à se faire pardonner sa récente algarade. Mais le religieux n'en gardait aucun souvenir. Il était à présent repris tout entier par son ardeur combative de tout à l'heure. De nouveau, il n'avait plus de pensée que pour sa basilique bien-aimée, que pour la bataille dont cette fin de semaine sainte allait lui servir de prétexte. Il parlait tout seul, s'emportait, s'enthousiasmait. Roche n'avait pas été long à comprendre qu'il n'était même plus nécessaire de lui donner la réplique. Le jour baissait avec rapidité. À la sortie du bourg de Banyas, un dernier rayon de soleil fit briller comme un rouge tison la noire silhouette de l'énorme château de Markab, dominant la mer toute rose. L'obscurité qui commençait à tomber s'infiltrait dans l'âme de Roche. À mesure qu'il se rapprochait du but, il se sentait devenir la proie d'une espèce d'angoisse glacée. De sombres frissons, mêlés à des pressentiments plus sombres encore, le secouaient. Ses poignets se raidissaient au volant. Tout ensemble, il avait peur et il lui tardait d'arriver...

La silhouette d'un monument trapu surgit soudain dans le crépuscule.

« Tartous ! » dit le père Englebert.

La porte du couvent des sœurs de Saint-Joseph s'ouvrit. Roche aida le religieux à rassembler ses paquets.

« Vous serez tout de même parvenu à vos fins, dit ce dernier en le menaçant du doigt. J'ai bien pu vous poser une question : vous vous serez arrangé pour la laisser sans réponse jusqu'au bout. Mais il ne faudrait pas tout de même me prendre pour plus naïf que je ne suis. À part le désir de me rendre service, avouez que vous n'aviez aucune raison de vous rendre à Tartous aujourd'hui ! »

III

Le capitaine Casella qui, en décembre 1922, avait remplacé Roche à Tartous comme officier du service des renseignements, avait été également son prédécesseur à Antioche. C'était pour des raisons personnelles que les deux hommes avaient, quatre mois plus tôt, sollicité leur permutation. Casella ne se déplaisait point dans son poste. Mais sa femme, entichée de vie mondaine et de réceptions, ne songeait qu'à se rapprocher de Beyrouth. Les raisons qui avaient poussé Roche à quitter Tartous étaient plus obscures. Extrêmement rares devaient être les gens qui eussent pu se vanter de posséder une certitude à cet égard. Le capitaine Casella appartenait à ce petit nombre. C'était là, il est bon de le dire, un privilège, une supériorité dont il s'était toujours gardé de faire état.

Il attendait, assis sur une chaise, devant la porte de sa maison, qui avait été celle de Roche. Il l'embrassa, quand il descendit de son automobile. Il ne lui posa aucune question, pas plus qu'il ne l'avait interrogé le matin, lorsque celui-ci lui avait téléphoné pour lui annoncer son arrivée. Roche avait bien songé à une ou deux histoires, aussi peu vraisemblable l'une que l'autre, afin d'expliquer cette venue inopinée. Il fut reconnaissant à son camarade d'une discrétion qui lui épargnait l'ennui d'un mensonge. Quant à lui dire la vérité, c'était impossible. Elle ne lui appartenait pas. Il n'avait pas le droit d'en disposer.

Les premiers mots de Casella furent pour lui apprendre une nouvelle, somme toute, favorable.

« Monte dans ta chambre. Elle est prête. Suzanne y a jeté un dernier coup d'œil avant de s'en aller. Que je t'avertisse, en effet : tu n'auras que moi pour te tenir compagnie. Ma femme me charge de l'excuser. Elle est partie pour Beyrouth au début de l'après-midi. Il y a bal lundi prochain au Haut Commissariat, et tu la connais.

— Elle ne risque pas d'être en retard !

— Bien sûr ! Mais elle crie qu'elle n'a rien à se mettre. Dimanche et lundi étant fériés, elle n'a pas trop de la journée de demain, paraît-il, pour je ne sais quelles courses chez son couturier, dans les magasins. Après tout, mon Vieux, pour une fois, elle n'est pas dans son tort. Si tu avais prévenu plus tôt, peut-être t'aurait-elle donné la préférence.

— Je n'en crois rien, fit Roche en souriant. Tu lui diras tout de même que j'ai été navré... »

En n'importe quelle autre circonstance, cette phrase eût été l'image de la vérité. Mais il n'en était pas de même aujourd'hui. Dans sa façon de s'enquérir des motifs de la venue de leur hôte, la jolie Suzanne n'eût sans doute pas apporté, en effet, la même réserve que son mari. C'était une chance, à ce point de vue, qu'elle ne fût pas là.

Roche ajouta, afin de maintenir le plus longtemps possible le ton de la plaisanterie à l'entretien :

« C'est le père Englebert qui va être désolé. Pense donc, une ouaille de moins ! »

Casella l'avait accompagné jusque chez lui.

« Je dîne à huit heures, dit-il. Sois là, ne sois pas là, à ton gré ! Si tu en exprimes le désir, je t'attendrai.

— Ce n'est pas la peine, je ne suis pas encore bien fixé sur l'emploi de mon temps, tu comprends. »

L'autre eut un geste pour signifier qu'il comprenait, qu'il ne demandait pas d'explication.

« Voici ta clef. Tu es chez toi. Je n'ai pas besoin de te rappeler où sont les commutateurs électriques. Je présume que tu t'en souviens. À quelle heure veux-tu, demain matin, que l'ordonnance te réveille ?

— Ne t'en occupe pas. Je sonnerai. »

Casella s'inclina, partit, prétextant une partie d'échecs à finir au cercle. Roche poussa un soupir de soulagement. La moindre présence lui pesait. Jamais il n'avait éprouvé un besoin aussi impérieux d'être seul. Il regarda sa montre : six heures moins dix ! Une grande heure encore à attendre ! Cette solitude tant convoitée, voici qu'elle lui était déjà insupportable. Il eut un bâillement nerveux. Il s'assit et se releva presque aussitôt. Son sac de voyage était là : il l'ouvrit, le referma, l'ouvrit de nouveau. Sa chambre lui paraissait lugubre. Jamais il n'aurait la patience d'y attendre que sept heures sonnent. Il jeta dans la glace du cabinet de toilette un regard furtif, donna un coup de brosse à sa tunique, à son képi, fouilla dans la poche de sa culotte de cheval pour voir s'il n'avait pas oublié sa lampe électrique. L'escalier était désert. Il le descendit sur la pointe des pieds, et il sortit.

Dehors, il faisait très doux. Antioche, avec son austère diadème de montagnes, était encore, dans cette saison, à demi la proie de l'hiver. La veille – c'était pour lui aussi loin que s'il y avait dix mille ans, à cause de tout ce qui s'était passé depuis – la veille donc, Roche, avait raccompagné après

le dîner le père Englebert. Puis il avait voulu marcher jusqu'au pont de l'Oronte, en fumant deux ou trois cigarettes. Il en avait été empêché par le froid. Ici, au contraire, quelle tiédeur ! Il y avait près d'une heure que le soleil avait disparu. Le lever de la lune allait se faire attendre presque autant. Mais déjà traînait un peu partout sa calme lueur annonciatrice. La brise crépusculaire s'était apaisée. Le bruit de la mer s'était tu.

Il semblait à Roche, tantôt qu'il n'avait jamais demeuré à Tartous, tantôt qu'il n'en était jamais parti. Il passa devant le sérail où brillait encore une lumière : Casella qui, probablement était revenu travailler. Cette partie d'échecs à finir, un conte qui ne tenait pas debout, l'invention d'un camarade attentif à le débarrasser de sa présence. À un carrefour, une seconde, Roche hésita, puis tourna à droite. Il se trouvait maintenant dans un bois d'oliviers. Il ne se reconnut pas tout d'abord ; et voilà que, subitement, son cœur se mit à battre. C'était là, au pied de cet arbre, il en était sûr, qu'il était venu, un soir, vers onze heures, chercher une paire de gants qui y avait été oubliée, de légers gants de dentelle noire dont les initiales, un A et un H brodés d'argent, luisaient doucement parmi les ténèbres. Qu'il lui avait tardé d'être au lendemain pour s'entendre féliciter ! Une paire de gants, tout bonnement, dont l'odeur ne l'avait pas laissé dormir de la nuit.

Au-dessus de sa tête, l'entrecroisement des branches cessa. Le ciel étoilé réapparut. Et brusquement, sans savoir pourquoi, Roche se sentit captif d'une émotion presque aussi forte. Une espèce de masse trapue venait de surgir dans la pénombre. Notre-Dame de Tortose était devant lui.

Certes, le capitaine avait été en droit de se formaliser quelque peu, lorsque, au début de l'après-midi, le père Englebert, dans un de ces instants d'amnésie que ses soixante-douze ans bien comptés rendaient de plus en plus excusables, s'était mis en devoir de lui expliquer l'identité de la Tartous d'aujourd'hui avec la glorieuse cité des Croisades. Pour ne pas le savoir, ainsi qu'alors il l'avait dit, illettré et idiot, il eût fallu vraiment qu'il le fût. Or, il ne méritait ni l'un ni l'autre de ces qualificatifs. Tout au plus était-on fondé d'affirmer, sans risquer d'être contredit par Roche, que les vieilles pierres avaient été loin de constituer la passion exclusive de sa vie.

Et pourtant, encore une fois, c'était indéniable, il avait connu Notre-Dame de Tortose. Il l'avait aimée. Capitaine de trente-deux ans, isolé en pleine insurrection dans un des postes les plus ardues de la Syrie, il avait éprouvé l'orgueil d'être chargé de ce legs du passé, d'avoir eu cet héritage de gloire à sauvegarder. Bien que ne rentrant en aucune façon dans les consignes ordinaires auxquelles doit s'attendre un soldat, il avait compris néanmoins que son devoir était de mener à bien cette tâche. Il s'y était attelé de son mieux. N'avait-il pas d'ailleurs l'impression que la cathédrale, tôt ou tard, finirait par jouer un rôle dans son existence ? Lorsque, au début de l'hiver précédent, il avait réussi à quitter Tartous pour Antioche, il avait cru alors à la vanité d'un pressentiment qui aujourd'hui était en train de renaître avec plus de force que jamais. Qu'allait-il être réservé à Roche d'apprendre, dans un instant ? De quelle nature serait la révélation qu'il attendait et redoutait avec un tel frisson d'angoisse ? Il l'ignorait. Il savait seulement que c'était la page capitale de sa destinée qui était sur le point de s'écrire. Comment, en quoi la vieille église allait-elle s'y trouver mêlée ? Il ne le devinait pas davantage. Il ôta son képi, prit son mouchoir, essuya la sueur qui ruisselait de son front.

La basilique était utilisée comme magasin du matériel des travaux publics, lorsque Roche avait été nommé à Tartous, en juin 1921. Aussitôt, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'elle fût libérée de cette servitude. Ses ambitions étaient moins hautes que celles du père Englebert, qui luttait déjà depuis longtemps en vue d'obtenir la restitution du sanctuaire à l'exercice du culte. Lui, il s'était contenté, avec les faibles moyens dont il disposait, de prendre les mesures conservatrices indispensables. Trois mois plus tard, un concours aussi puissant qu'imprévu était venu stimuler son zèle. Au début d'octobre, il avait vu arriver à Tartous un archéologue en renom, Camille Enlart, chargé de mission par l'institut. Le dessein d'Enlart était de consacrer à la cathédrale l'étude approfondie dont elle n'avait jamais été l'objet. « Ce monument, devait-il écrire plus tard, en rendant compte de ses travaux, est l'un des plus beaux et le mieux conservé peut-être de l'œuvre des Croisés. J'ai consacré six semaines à le relever, à l'étudier ; j'ai fouillé le sanctuaire jusqu'à deux mètres du sol primitif ; j'ai ouvert des tranchées dans la nef et dans le bas-côté sud, où j'ai découvert une salle en sous-sol ; j'ai opéré des sondages dans les absides latérales et dans la tour nord ; j'ai fouillé le bas-côté nord en descendant jusqu'à quatre mètres, dans la partie où divers indices permettaient de supposer l'existence d'une crypte ; enfin, j'ai démuré le grand portail... »

Roche, dès le premier jour, l'avait secondé dans sa besogne, recrutant la main-d'œuvre, la dirigeant, remplissant au besoin les fonctions d'interprète, n'épargnant en un mot ni sa peine, ni ses instants. En revanche, il avait, au contact du savant, assisté, témoin émerveillé, à la résurrection de l'une des féeries de l'histoire les plus inouïes. Mélissinde, de Tripoli, de

Sidon la reine Marguerite dépêchaient vers l'église leurs envoyés. Templiers et Hospitaliers, émirs sarrazins aussi beaux que la nuit, princesses franques plus belles que le jour recevaient sur leurs pierreries la lumière qui tombait des verrières. Ici, Joinville s'était prosterné, Jacques de Vitry avait prêché, Burchard de Mont-Sion avait dit la messe. Le prie-Dieu d'ivoire et d'argent s'était dressé là, le prie-Dieu des jeunes héros couronnés, les Bohémond, les Pierre de Chypre, les Amaury de Lusignan. Au pied du pilier central, dans le côté nord de la nef, cette dalle d'un rouge suspect, c'était celle où s'en était venu choir le pauvre petit comte Raymond tombé sous les coups de deux assassins dépêchés de Maysaf par le Vieux de la Montagne. Que de sang avait déjà baigné les assises de ce maître-autel, sur lequel le père Englebert ne vivait que pour faire renaître le mystère de la Transsubstantiation ! Finirait-on par conjurer le sombre flux de cette tragique rosée pourprée ? Qui pouvait savoir ? Le cruel destin de Notre-Dame de Tortose n'avait pas dit son dernier mot.

Le père Englebert ! Pour être franc, Roche, durant quelques minutes, avait cessé de penser à lui. Et voici qu'une blême lueur jaunâtre filtrant de la fenêtre au-dessus du portail nord était en train de lui fournir la meilleure des preuves que le religieux n'avait pas tardé davantage à mettre son plan à exécution.

Contournant la façade nord du monument, Roche gagna donc le grand portail. Il ne s'était pas trompé. Une lampe, effectivement, était allumée à l'intérieur de la cathédrale, une lampe qu'il n'apercevait pas du dehors, mais dont les mouvantes clartés accroissaient démesurément et faisaient danser

les ombres des colonnades. Deux silhouettes, dans l'obscurité, se dirigeaient vers l'édifice. Elles passèrent tout près du capitaine, qui leur emboîta le pas. Sur le seuil de l'église, il faillit se heurter à une femme qui en sortait. Une Européenne ? Quelqu'un du pays ? Impossible de savoir. Comme les dévotes de partout, celle-ci avait une espèce de capuche rabattue sur le front. La blancheur d'un papier collé au vantail retint l'attention de Roche. D'un jet discret de sa lampe électrique, une seconde, il l'éclaira. C'était bien cela. Le père Englebert y avertissait les fidèles des heures auxquelles il se tiendrait, pour les confesser, à leur disposition : dès ce soir, de six à neuf, et toute l'après-midi du lendemain. Allons, allons ! Il n'y avait rien à dire ! Pour de la suite dans les idées, le cher lazariste en avait.

Roche pénétra dans la basilique. Le bas-côté sud était encombré de chaises et de bancs. Des hommes et des femmes y priaient. D'autres étaient agenouillés à même les dalles. À droite, contre la muraille, un confessionnal se dressait. Les planches dont il était fait luisaient, toutes neuves. Il avait dû être construit dans la journée par le menuisier de l'endroit. Le sol était, de-ci de-là, encore parsemé de copeaux. Lorsque le capitaine arriva à sa hauteur, un marmonnement s'en éleva. Il reconnut la voix du lazariste. Un bruit de planchette tirée, une forme noire qui se lève et gagne la portion la moins éclairée de la nef où elle se laisse tomber à genoux, anéantie dans sa méditation.

Posée sur une caisse d'épicerie, au milieu de la troisième travée, une mauvaise lampe, la seule, charbonnait sous son verre à demi enfumé. Un garçonnet et un vieillard, armés de balais qui perdaient leurs pailles, travaillaient à rassembler de leur mieux gravats et poussières en petits tas. Deux jeunes gens recueillaient le tout, tant bien que mal dans des couffes

plus ou moins percées. Disparaissant ensuite pour quelques instants du champ lumineux, ils s'en allaient les vider au-dehors à tour de rôle. Le père Englebert devait avoir convoqué le ban et l'arrière-ban de ses fidèles. Les pauvres gens n'auraient certainement pas trop de toute la journée du lendemain.

Tout le fond du monument se trouvait dans l'ombre. Avançant de plus en plus lentement, Roche gagna l'abside nord-est. Il chercha à tâtons l'entrée de la porte de l'escalier desservant la tour correspondante. Il s'y engagea avec d'innombrables précautions, faisant jouer, à plusieurs reprises, pour plus de sûreté, sa lampe électrique. C'était un escalier en vis, ménagé dans l'épaisseur du mur de chevet, un escalier analogue, il s'en souvenait, Enlart le lui avait dit, à ceux des églises de Montjoie, de Nazareth et de Sour. Pourquoi Roche se livrait-il, en cet instant-là, à cette ascension singulière ? Il ne le savait pas très bien. Il savait seulement, venant de consulter sa montre une fois de plus, qu'il était à peine six heures vingt-cinq. Il lui faudrait tout juste deux ou trois minutes pour se rendre où il devait aller. Une grande demi-heure encore à attendre ! Tout, durant cette demi-heure, tout, n'est-ce pas ? plutôt que l'inaction !

Les étoiles, le bruit de la mer, l'odeur des jardins. À présent, il avait à ses pieds Tortose tout entière. La terrasse de la basilique, à laquelle il venait d'accéder, était en assez piètre état. Les crédits nécessaires à sa restauration avaient été accordés cinq mois plus tôt, un peu avant son départ pour Antioche. Immédiatement, il avait ordonné le commencement des travaux. Il constata sans trop de déplaisir que ceux-ci

auraient pu être plus avancés. Mais Casella ne s'intéressait guère à ce qu'il appelait les *vieilleries*. Ce n'était pas sur lui qu'il fallait compter pour stimuler le zèle des maçons. Une seule fois il s'était décidé à grimper sur la terrasse de la cathédrale. Encore ç'avait-il été pour vérifier, à toutes fins utiles, l'emplacement des mitrailleuses qu'on y avait installées l'année précédente, durant les mois d'insurrection.

À la nuit qui pâlisait de plus en plus, à cette molle lueur qui ne cessait de devenir plus bleue et plus claire, on sentait que la lune n'allait pas tarder à se lever. Roche traversa dans toute sa largeur la terrasse. Arrivé juste au-dessus du portail central, il s'arrêta. En face de lui se pressaient les humbles maisons de la Tartous moderne bâtie sur les ruines de l'antique cité épiscopale ; il y avait à droite la masse revêche de la forteresse des Templiers ; puis, à moins de cinq cents mètres, la mer, à peine un peu plus sombre que le ciel ; ensuite, là-bas, tout là-bas sur la gauche, plus sombre encore, l'îlot de Rouad. On avait l'impression d'entendre les flots battre ses rochers, se briser à ses vieilles fortifications. Tout autour, c'étaient des vergers. Derrière, enfin, devinée plutôt qu'aperçue à travers sa nocturne écharpe de gaze, la chaîne des mystérieuses montagnes. Piaulement de chacals, bêlements confus de moutons, doux et tristes grincements de guitare, odeurs de varech, d'huile frite, d'aubergine, de musc, l'Orient, en un mot, cet Orient contre lequel on s'insurge, que l'on couvre de plats quolibets, dont on maudit à tout bout de champ la pouillerie, et dont on est finalement destiné, sous le ciel embrouillassé de quelque hideuse ville occidentale, dans quelque ridicule demeure bien calfeutrée, bien pourvue de chauffage central, de doubles fenêtres et de miroirs espions, à traîner tout le restant de l'existence l'inexorable nostalgie...

En tout cas, ce n'était pas une raison pour en finir avec cette existence de façon aussi prématurée !

Roche venait de dire cela presque à voix haute, cela ou quelque chose d'approchant. Cette terrasse, décidément, était encore en plus mauvais état qu'il n'aurait cru. Avait-on idée d'y laisser béer des crevasses pareilles ! Celle-ci n'existait pas, il en était sûr, en décembre dernier, quand il avait quitté Tartous. Drôle de manière d'utiliser les crédits : au lieu de boucher les anciens trous, s'amuser à en laisser s'ouvrir de nouveaux ! Grommelant ainsi, il se mit en devoir d'explorer du regard le fond de celui où il venait de manquer glisser. Il aperçut vaguement le dallage de la nef, sur lequel rougeoyait la lueur de la lampe d'en bas. C'était bien ce qu'il avait pensé. Une chute d'une bonne vingtaine de mètres qu'il eût faite là ! Et puis après ? À qui s'en prendre, sinon à lui. Casella le lui aurait bien dit : il n'avait qu'à ne pas aller ainsi se promener la nuit sur les toits. En tout cas, cette petite mésaventure avait eu son avantage. Un instant, elle l'avait soustrait à l'obsession de son rendez-vous.

Sept heures moins dix ! Il ne s'agissait pas de se mettre en retard, à présent.

Instruit par l'expérience, il descendit avec encore plus de prudence qu'il n'était monté. Le bas-côté de l'édifice était plongé dans les ténèbres. Il le suivit jusqu'au grand portail. Dehors, il allongea le pas. Des pénitents sortaient de l'église, d'autres arrivaient. Vraiment, l'idée du père Englebert faisait recette. Vraiment aussi, il y avait quelque chose de bien

émouvant à voir ainsi, du fait de la sainte obstination de ce vieillard, Notre-Dame de Tortose commencer à revivre. Mais c'était là une catégorie d'émotion à laquelle Roche, subitement, avait cessé d'être sensible. Ce n'était plus un homme éveillé, mais une espèce d'automate, de somnambule, que croisaient les nouveaux arrivants.

Coupant par le plus court, il traversa en direction du sud l'enceinte de l'ancienne ville épiscopale. Des gens prenaient le frais, jouant aux dés, fumant le houka, assis devant de petits cafés musulmans. De maigres chats noirs se frottaient à eux, faisant le gros dos. À la devanture d'un boucher luisaient d'épais quartiers de viande rouge. Presque tout de suite, l'ombre des ruelles tortueuses le reprit. Bientôt il atteignit la tour carrée qui limite à cet endroit les fortifications de la cité, près du môle d'embarquement pour l'île de Rouad. Plus de maisons, maintenant, mais des jardins. Des murs du faite desquels débordaient, croulants de parfums, des monceaux de branches nocturnes. Un peu partout, trouant l'ombre pâle de leurs fuseaux, de minces cyprès s'élançaient. Sept heures moins deux !... Ici, la muraille semblait s'infléchir. C'était bien cela, parfaitement. Ce renforcement aboutissait à une lourde porte cochère. Sur sa surface toute bardée d'énormes clous, Roche n'eut pas, pour le découvrir, à chercher longtemps le marteau. Il le leva, le laissa retomber...

Juste à ce moment, un rossignol se mit à chanter.

IV

« Mon capitaine a-t-il fait un bon voyage ? Que mon capitaine conserve toujours une bonne santé, s'il plaît à Dieu ! »

Un des deux vantaux de la porte s'était entrouvert. Une forme noire se courba devant Roche. Elle s'empara de sa main et la baisa.

« Que mon capitaine veuille bien me suivre ! »

L'homme, un vieillard, était porteur d'une lanterne autour de laquelle s'affolait une ronde de papillons blancs. D'énormes fleurs, roses, jaunes, grenat, éclairées soudain par la lanterne, rentraient ensuite dans l'obscurité. L'allée qu'ils étaient en train de remonter, quoique fort bien entretenue, avait son gravier creusé par le double sillon des roues d'une automobile. Au bout de cette allée, à une trentaine de mètres de là, resplendissait une ampoule électrique bleuâtre, sous la véranda d'un perron.

On ne distinguait que cette lumière, que cette véranda, que ce perron. Puis, peu à peu, la maison vers laquelle ils se dirigeaient commença à sortir de l'ombre. Le vieillard déposa sa lanterne.

« Katbé ! » appela-t-il, ayant frappé deux fois des mains.

Une femme parut au sommet du perron, une vieille femme, au moins aussi âgée que lui.

« Monsieur le capitaine ! Quel bonheur ! »

Et ce fut un nouvel embrassement de mains.

« Que monsieur le capitaine veuille bien se donner la peine !... »

S'effaçant pour le laisser passer, elle le débarrassa de son képi. Ils se trouvaient tous deux dans un vestibule au plafond duquel les mille facettes cristallines d'un lustre se mirent à étinceler tout à coup.

« Entrez, entrez, monsieur le capitaine ! » répéta Katbé.

Pleurant et riant d'émotion, elle ouvrait une seconde porte. En même ton, sur le ton de la confiance, elle lui murmurait à l'oreille.

« Que monsieur le capitaine ait la bonté de se rendre compte ! Depuis son départ, rien n'a changé. »

Rien ne semblait l'être, en effet. Retrouvant, comme si c'était hier, les gestes, tous les gestes qui lui avaient été machinaux, Roche pénétra dans la pièce principale de l'habitation. Celle-ci, ainsi que presque toutes les demeures riches de Syrie, à un grand luxe de tapis, persans et turcs, ne joignait qu'un nombre restreint de meubles occidentaux, un canapé, une console, quelques très beaux fauteuils Louis XVI, recouverts d'ineestimables brochés vénitiens. Au mur, il n'y avait qu'un seul tableau, un portrait de femme, probablement celui de la maîtresse de maison. Le centre de la pièce était occupé par un antique mangal, niellé de vermeil, où achevaient de se consumer deux ou trois pastilles de myrrhe. Une coupe de lapis-lazuli, d'un travail nettement chinois, était remplie de roses séchées. Sur leurs pétales, négligemment, comme si on les y avait lancés à la volée, reposait une paire de gants, de curieux gants de dentelle noire, avec un A et un H brodés en argent. Roche frémit en les apercevant. On eût cru qu'ils

étaient chargés de lui dire : « Il ne faut pas trop lui en vouloir de ne pas elle-même t'accueillir. Nous sommes chargés de la remplacer. » Incontestablement, ce n'était point par hasard qu'ils étaient là, mieux que nulle par ailleurs en évidence. Alors ? Alors, était-il donc, mon Dieu, possible que le passé pût renaître ? Se pouvait-il que rien ne fût changé ?

« Et ta maîtresse ? Où est-elle donc ? »

La vieille Katbé fit une révérence.

« Elle ne sera pas longue à revenir. Elle m'a demandé de l'excuser auprès de monsieur le capitaine, s'il arrivait avant son retour. Elle est allée au confessionnal.

— Au confessionnal ?

— Oui. Le père Englebert, qui est venu la voir cet après-midi l'en a priée. Elle ne voulait y aller que demain. Il l'a suppliée de venir dès le premier soir, pour donner l'exemple, n'est-ce pas ? Monsieur le capitaine comprend ?

— Je comprends. »

En réalité, il n'en revenait pas. Elle était donc là, parmi ces humbles ombres auprès desquelles, un instant plus tôt, il avait passé. Il ne l'avait même pas devinée. Il s'en voulut. Et puis cela ne valait-il pas mieux ? Qu'aurait-il fait, dans un tel lieu ? L'eût-il accostée ? Serait-il allé lui parler ? Il était préférable d'être ici, à l'attendre, et que le premier endroit qui allait les voir enfin réunis fût celui où ils s'étaient tant aimés.

Katbé, elle, cependant, continuait à multiplier ses bons offices.

« Monsieur le capitaine a-t-il besoin de quelque chose ? Si monsieur le capitaine m'y autorise, je vais le laisser pour

aller attendre madame. Je veux être la première à assister à sa joie, quand je vais lui annoncer qu'il est là. Ce matin, c'est moi qui ai demandé la communication téléphonique pour Antioche. Je n'en croyais pas mes oreilles de bonheur, quand madame m'en a donné l'ordre. Si monsieur le capitaine savait quelle pouvait être mon anxiété à la pensée qu'il aurait pu ne pas être là ! Il devait être environ dix heures. Monsieur le capitaine n'aura pas mis longtemps à arriver. »

C'était vrai, il pouvait être dix heures, dix heures un quart tout au plus, quand, dans son fruste cabinet de travail d'Antioche, la sonnerie avait retenti. La première fois depuis quatre mois ! Une heure plus tard, ayant décommandé tous ses rendez-vous, Roche arrêta son automobile en face du couvent des sœurs de Saint-Vincent. Il n'y avait pas à dire : le père Englebert avait tout de même escompté un peu au-dessus de sa valeur la complaisance de son hôte de la veille, en s'imaginant qu'il avait fait deux cent cinquante kilomètres uniquement pour avoir le plaisir de l'accompagner !

La villa d'Hadjilar pacha, entourée de trois côtés par les jardins, était bordée du quatrième par la mer, qu'elle dominait. La grande salle, celle où l'on venait d'introduire Roche, s'ouvrait sur un immense balcon. De ce balcon, on voyait le merveilleux spectacle de l'île de Rouad, des fortifications de Tortose, de la Méditerranée. Dès que Katbé l'eut laissé seul, ce fut là que le capitaine vint s'accouder, à ce qui avait été pendant plus d'un an sa place habituelle. Les flots étaient d'une telle pâleur de nacre que l'on eût dit que la Voie lactée s'y était plongée tout entière. Il faisait si clair qu'on pouvait distinguer les voiles des barques de pêche de l'île qui, une à une, regagnaient leur port avec lenteur.

Construite comme les maisons cossues du Liban, celle-ci avait des fenêtres et des portes à ogives supportées par des colonnettes de marbre et d'albâtre. Ses divers appartements donnaient sur la salle centrale, qui formait patio. Même au plus fort de l'été, il ne faisait jamais très chaud, à cause de la brise marine. C'était une assez vieille maison, bâtie avec une solidité à toute épreuve, comme il n'est plus guère de mise aujourd'hui. Elle était une des toutes premières que son plus récent propriétaire eût achetées et fait approprier à son goût. Il n'était encore ni pacha ni bey, mais simplement Elias Hadjilar effendi, modeste commis levantin, préposé à la Casette impériale. Cela se passait à Constantinople, au palais de Hildiz, à la fin du siècle dernier. La faveur d'Abdul-Hamid n'allait plus tarder à tirer de l'obscurité ce petit homme souffreteux, qui n'avait paru jusque-là avancer que sur la pointe des pieds. Déjà les dignitaires du palais, habiles à pressentir dans le fonctionnaire inconnu le rival tout-puissant de demain, commençaient à épiloguer sur les antécédents du futur administrateur de la fortune privée du sultan. D'où venait-il ? De Scutari d'Albanie, opinaient les uns. De Diarkébir, soutenaient les autres, insinuant avec un sourire entendu qu'Hadjilar, sans doute, s'était tout d'abord écrit Hadjilian. La supposition paraissait d'ailleurs toute gratuite, car il n'est pas dans les habitudes des Arméniens, même lorsque leur intérêt est en jeu, de renier une origine dont ils sont à peu près unanimes à tirer orgueil. Il était en revanche plausible que la jeune femme d'Hadjilar Pacha, vu son prénom, appartînt à cette nationalité-là. Mais ici encore on ne pouvait rien affirmer de positif. De quarante ans plus âgé qu'elle, il avait dû l'épouser vers 1908, un peu avant la débâcle du régime hamidien. Après quelques tentatives non suivies de succès pour servir les nouveaux maîtres de la Turquie, il était venu habiter sa maison de Tartous. Depuis, même durant les quatre années

d'hostilités, ils n'avaient plus quitté le pays, où M^{me} Hadjilar avait toujours fait beaucoup de bien. Ainsi qu'on l'a vu, elle était catholique. Quant à son mari, qui, l'année précédente, avait été finalement enterré selon le rite grec orthodoxe sans qu'on sût trop pourquoi, il était homme à avoir pratiqué, pour peu que les circonstances l'exigeassent, à peu près toutes les religions.

Sa fortune avait dû être considérable. Depuis dix mois qu'il était mort, à l'âge respectable de soixante-quatorze ans, il n'était pas du tout certain que sa femme fût parvenue à dresser un état définitif de ce qu'il avait pu lui laisser. Une défiance accrue de façon maladive avec l'âge l'avait poussé, dès qu'il avait commencé de s'enrichir, à dissimuler ses revenus. Ses propriétés de Constantinople, d'Asie Mineure, de Syrie ne représentaient qu'une faible partie de ce qu'il avait pu acquérir dans son rôle de conseiller privé du sultan. Abdul-Hamid avait lui-même la manie de boursicotier, de dissimuler ses énormes richesses personnelles. Hadjilar Pacha, avec sa science de l'argent, avait fait plus que n'importe qui pour aviver cette passion de son maître. Les mauvais jours une fois venus, demeurait-il fidèle au sultan jusqu'au bout ? On ne peut l'affirmer de façon catégorique. Il s'agissait pour lui, n'est-ce pas, de tirer son épingle du jeu.

En 1908 et en 1909, lorsque le comité Union et Progrès se fut emparé du pouvoir et eut exilé Abdul-Hamid à Salonique, comment l'ancien administrateur de la Casette impériale s'était-il arrangé pour ne pas être lui-même ruiné par les événements ? Quels services avait-il rendus aux nouveaux gouvernants pour éviter l'imminente confiscation de ses biens ? Les bruits qui en avaient couru étaient plus à l'honneur de son savoir-faire que de sa fidélité. La merveilleuse joaillerie d'Abdul-Hamid était cachée dans une chambre secrète de

Hildiz, dont Hadjilar Pacha était seul à connaître le mécanisme. Ce mécanisme ne demeura pas longtemps ignoré. La plus grosse part de la fortune du monarque déchu était placée dans des banques étrangères. Pour pouvoir mettre la main dessus, il fallait amener par la persuasion Abdul-Hamid à ordonner de virer le montant de ses dépôts aux succursales de ces banques à Salonique. Au dire des gens bien informés ce fut Hadjilar Pacha qui consentit à se charger de cette assez répugnante besogne. S'il avait espéré ainsi détourner l'orage de sa propre tête, cet homme si plein de finesse avait commis là l'erreur la moins pardonnable de sa vie. La question des biens de son maître une fois liquidée, ce fut à lui qu'on entreprit de faire rendre gorge. Toutes ses propriétés furent vendues au profit de l'État. On ne lui laissa que sa maison de Syrie, la moins luxueuse, la plus éloignée. Il reçut, dès la fin de 1909, l'ordre d'avoir à s'y retirer. Quant à sa fortune mobilière, c'était autre chose. Bien fin qui eût pu en dire l'importance, et dans quels coffres-forts d'Europe ou d'ailleurs elle se trouvait dissimulée.

Quand Roche était-il devenu l'amant d'Armène Hadjilar ? Sept ou huit mois, probablement, avant la mort de son mari. Arrivé à Tartous en juin 1921, il était resté d'abord pas mal de temps sans les connaître. Une affaire d'impôt foncier assez compliquée, où il avait eu à intervenir en faveur de M. Hadjilar, qui était d'ailleurs dans son droit, lui avait valu une visite de remerciement de ce dernier. Il eût pu, alors, s'il avait voulu, solliciter l'autorisation de venir rendre cette politesse à sa femme. Il n'en avait même pas eu la pensée. Elias Hadjilar avait la réputation d'être très jaloux. Le ménage, à Tartous, ne voyait absolument personne. « Des ours ! » avait dit à Roche, en lui passant la consigne, son prédécesseur, qui s'était bien gardé de préciser que deux ou trois tentatives qu'il avait faites pour être reçu chez eux n'avaient point été

couronnées de succès. « Lui, un sinistre grigou ! avait-il ajouté. Quant à elle, mon vieux, belle comme elle l'est, la mâtine, personne n'arrivera à me faire croire, malgré ses airs de sainte Nitouche, qu'elle ne fait pas ses coups en dessous ! »

Ce fut une étrange liaison que la leur, violente et brusque comme un orage. Du même âge à peu près tous les deux, ils avaient l'un et l'autre ce qu'on ne peut faire autrement que de nommer un assez mauvais caractère. Lui, qui n'avait jamais encore aimé de façon aussi passionnée, il souffrait jusqu'à la frénésie de tout ce qu'en elle il sentait de mystère. S'il apportait trop d'insistance à la questionner, elle lui rappelait brutalement à quels engagements il avait accepté de souscrire, lorsqu'elle s'était donnée à lui. Tenait-il à voir, dans le même instant, son visage se durcir et se fermer ? Il n'avait, il ne l'ignorait point, qu'à élever la voix, qu'à se mettre en colère. Elle donnait, dans ces moments-là, l'impression d'être capable de tout. Avec quelle douceur, en revanche, alors qu'il s'y attendait le moins, il lui arrivait de le regarder, de poser ses mains sur son front ! D'autres fois, sans qu'il pût davantage en deviner la raison, il apercevait dans ses yeux des larmes. C'était ce qui l'avait le plus torturé, ces larmes qui venaient qui pouvait savoir d'où ?

L'aima-t-elle ? Qui donc se serait chargé de le dire. Lui, en tout cas, il en fut fou. Ayant achevé ses dix-huit mois de séjour au Levant à l'époque où il fit sa connaissance, il eut besoin de déployer vis-à-vis de ses chefs des trésors d'ingéniosité pour donner le change sur les véritables motifs qu'il avait de ne pas partir en permission. Lorsque Hadjilar pacha s'éteignit, il crut qu'ils allaient pouvoir mettre à exécution le projet qu'ils avaient, à plusieurs reprises, caressé ensemble, un voyage dans cette France qu'elle n'avait encore jamais vue. Mais elle avait à essayer d'abord de débrouiller la

succession de son mari. Roche ne pouvait faire autrement que de s'incliner devant une considération de ce genre. Ensuite ? Ah ! voilà ! Ensuite... Elle ne le laissa pas dans le doute longtemps. Lorsque d'autres qu'elle-même étaient en jeu, elle n'était pas femme à pouvoir cacher la vérité.

Ce fut une de ces courses à cheval qui les avaient unis qui fut aussi la cause de leur séparation – la cause, ou plutôt l'occasion, car il semblait que du jour même qu'ils s'étaient connus, la ruine de leur triste amour était déjà inscrite dans les astres. À une quinzaine de kilomètres de Tartous, sur la route des monts Ansariehs, au sein d'une campagne déserte, se dressent les ruines d'un château franc, appelé le Kalaat Yahmour, le Châtel-Rouge des Croisés. Roche, désœuvré la moitié du temps, allait souvent, en fin de journée, se promener de ce côté. Un jour, il y rencontra une jument qui avait une selle de femme. D'abord, il crut à un accident ; mais, presque tout de suite, M^{me} Hadjilar parut. Sa bête avait pris peur, comme elle venait de mettre pied à terre afin de resserrer la sangle. Roche l'aida à la rattraper. C'était tout ! Voilà comment leur aventure taciturne avait débuté. Il y avait un an et demi de cela, un an et demi dont les six premiers mois avaient été remplis, comme dévorés, d'une sombre et brûlante passion. Puis ce qui devait se produire était arrivé. Roche, toujours si soupçonneux, sans cesse pourtant sur le qui-vive, ne s'était d'abord aperçu de rien. Pour mieux dire, il avait attribué à d'autres motifs le changement qu'il était de plus en plus contraint de constater dans l'attitude de la jeune femme à son égard. Il ne réussissait que de moins en moins à la rencontrer, et bien rarement seule. Force lui fut un jour de s'en rendre compte. Dans ce qu'il avait avec obstination considéré comme un caprice, une bouderie, il n'y avait plus moyen, malheureusement de voir autre chose que le

témoignage prémédité de l'inflexible loyauté d'Armène, vis-à-vis d'elle-même, vis-à-vis de lui, vis-à-vis d'un autre, surtout.

Il s'appelait Ménétrier, Jean Ménétrier. Lieutenant au régiment de spahis d'Alep, il avait trois ans de moins que Roche. Il était beau. Il était blond.

Ensemble, ils avaient pris part, en 1920, à la dure campagne d'Aïntab, et à quelques autres petites opérations de ce genre. Puis, ils ne s'étaient plus revus qu'à des intervalles trop rares, à leur gré. Roche avait, à plusieurs reprises, invité son camarade à s'arrêter à Tartous, s'il y passait. Ce fut ce qui se produisit, au printemps 1922, Ménétrier revenant de congé. Il débarqua une après-midi chez le capitaine sans crier gare.

« Tu aurais tout de même pu me prévenir ! fit celui-ci, une fois les embrassades terminées.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que je te dérange ?

— Non ! Mais j'ai promis à quelqu'un, une dame d'ici, de monter avec elle à cheval. Bah ! je vais la décommander.

— Pourquoi ? Si tu as un bourin à me prêter, je peux bien aller avec vous. J'arrive encore à me tenir en selle, tu sais. »

Profitant de deux occasions, aussi avouables l'une que l'autre, Ménétrier était revenu à Tartous. Il s'y trouvait au moment du décès d'Hadjilar pacha. Il avait même prolongé de quarante-huit heures son séjour, afin d'assister aux obsèques. Comme il se rendait à Beyrouth, il avait eu la complaisance de se charger d'une commission pour l'homme d'affaires des Hadjilar, qui y demeurait.

Ensuite, les choses s'étaient déroulées comme il est de coutume entre gens qui n'ont pas peur de les regarder en face. Il n'était même pas resté à Roche la ressource d'incriminer la déloyauté de celui qui avait été son ami. Ils avaient, M^{me} Hadjilar et lui, observé en sa présence une telle correction de conduite que Ménétrier avait parfaitement pu, au commencement tout au moins, méconnaître la nature du lien qui les unissait tous les deux. Sa conduite à lui fut irréprochable jusqu'au bout. Il ne négligea rien pour provoquer une explication avec le capitaine. Mais il se heurta à la morne résolution de n'en rien faire de ce dernier. À une demande d'entrevue de Ménétrier, il n'avait même pas répondu.

« Il vaut mieux que nous ne nous rencontrions pas pour le moment, dit-il à Armène. Ma demande de mutation est faite. Qu'il s'abstienne de venir à Tartous tant que j'y suis encore. Vous pouvez bien m'accorder cela ! »

Une semaine après, il partait pour Antioche. Depuis six mois qu'il y était, il n'avait plus eu de nouvelles de rien. Pas une lettre, pas un coup de téléphone ! Et voilà que, subitement, à l'improviste, ce matin...

Sept heures dix ! Pourquoi ce retard ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir à lui dire, pour l'avoir fait venir jusqu'ici ? Ah ! sans doute qu'avec Ménétrier tout était fini ! Sans cela, n'est-ce pas, elle n'aurait tout de même pas eu la cruelle audace... Mon Dieu ! Du bruit, dans le jardin ! Des voix ! Des pas !...

« Armène ! Qu'y a-t-il ? »

Il n'avait pas pu, en l'apercevant, tant le spectacle qu'elle lui offrait était tragique, retenir ce cri-là.

V

Si Roche avait pu espérer être guéri de son amour, il venait, en un seul instant, d'être détrompé. Sa voix s'étrangla. Ce fut à peine s'il parvint à répéter :

« Qu'y a-t-il ? Mais qu'y a-t-il ? »

Elle, elle demeurait debout, adossée à la porte qu'elle avait refermée aussitôt. Les yeux grands ouverts, elle le regardait avec une expression d'égarement qui le remplissait d'épouvante. Ne sachant que faire, il marcha vers elle, la prit par le bras, la conduisit à un divan où elle se laissa tomber.

« Qu'est-il arrivé ? Parlez, je vous en prie !

— Ah ! fit-elle, c'est trop horrible. »

Et elle éclata en sanglots.

Elle ne pleurait point. C'était bien plus affreux. Elle était toute secouée par des contractions de la gorge. Et, tout à coup, elle le saisit dans ses bras et se mit à l'embrasser éperdument.

« Merci, merci d'être venu ! Je suis contente ! Tu es bon !

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Vous me faites peur... Tu me fais peur ! » murmura-t-il, la repoussant presque, sur le point de défaillir, lui aussi.

Elle se blottit contre lui de nouveau.

« Sauve-moi ! Il le faut, tu m'entends bien, il le faut. Fais ce que tu peux. Si tu ne réussis pas, je suis perdue.

— Perdue ? À cause de quoi ? À cause de qui ?

— Perdue ! Une chose monstrueuse ! Dieu ne devrait pas tolérer des horreurs comme ça ! Comment t'expliquer du premier coup, en quelques mots ? Perdue, comprends-tu ? Ça veut dire qu'entre lui et moi tout sera fini, que jamais, jamais, je ne le reverrai plus.

— Qui ? »

Elle le considéra avec une espèce de stupeur.

« Comment, qui ? Jean, voyons ! Qui veux-tu que ce soit ?

— Quel Jean ? » fit-il, s'étant reculé. Ménétrier ?

— Bien sûr, lui, encore une fois ! Qui veux-tu que ce soit, t'ai-je dit ?

— Tu l'aimes donc toujours ? » murmura-t-il d'une voix changée.

Elle s'était redressée sur le divan.

« Qu'est-ce que tu me racontes là ? Si je l'aime encore ? En voilà une question ! Tu sais bien que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais que lui. »

Brusquement elle s'arrêta, se rendant compte de ce qu'elle venait de dire. Il y eut dans son regard de la supplication, et de l'angoisse.

« Pardon ! murmura-t-elle tout bas.

— Il n'y a pas de mal », fit-il simplement.

Et il ajouta, après un silence :

« Je ne pense pas que vous m'ayez fait venir d'Antioche à Tartous uniquement pour m'apprendre cela ? »

Elle eut le geste de joindre les mains. Ses yeux se firent encore plus humbles. Ce fut d'une voix presque imperceptible qu'elle répéta :

« Pardonne-moi ! Sauve-moi ! »

Il ne répondit pas immédiatement. Il s'était levé et parcourait la pièce de long en large. Il alla même s'accouder à la balustrade de la terrasse, et y demeura, le dos tourné, quelques instants. Peut-être ne tenait-il pas à ce qu'elle vît ses yeux, à ce moment-là. On a beau être un homme, n'est-ce pas, il est tout de même dur d'assister, témoin insensible, à la ruine du plus bel espoir de sa vie. Il y a pis encore : c'est la négation d'un amour qu'on a pu, qu'on a eu le droit de croire partagé.

Quand il revint vers elle, il paraissait calme.

« Te pardonner ? fit-il. C'est un soin dont je suis le seul à être juge, et qui d'ailleurs, en cette minute, étant donné l'état où je te vois, ne doit avoir pour toi qu'une importance secondaire. Te sauver, dis-tu ? Ça, c'est une autre question. Oui, si je peux. Encore faut-il, je te le répète, que tu commences par me dire de quoi. »

Elle allait parler. Il la retint.

« Un instant, s'il te plaît ! Avant de m'apprendre ce dont il s'agit, il y a quelque chose qu'il faut tout de même que tu m'expliques. »

Il désigna les gants de tulle noir, dans la coupe de lapis-lazuli.

« Qu'est-ce qu'ils font là ? J'avoue ne pas très bien saisir. Résolue à me parler comme tu viens de le faire, estimais-tu

que c'était tout à fait leur place ? Lorsque je suis entré ici, tu as voulu qu'ils fussent les premiers objets à frapper ma vue. Peut-être étais-je, dans ces conditions, assez peu fondé à m'attendre... Tu te tais ? Je n'insiste point. Drôle de façon, en tout cas, laisse-moi te le dire, si tu as réellement besoin de moi, de te concilier mon appui ! »

Dolente, elle continuait à ne pas répondre. Il eut honte de la questionner, de la torturer de la sorte. Il y avait bien assez de lui à souffrir, n'est-ce pas ? Qu'importait, après tout ! Qu'avait-il besoin de rechercher le mobile qui l'avait poussée à agir ainsi ? N'eût-il pas dû se souvenir qu'une femme, la meilleure fût-elle, a beau ne plus aimer un homme, elle laissera difficilement passer l'occasion de mesurer ce qu'elle a pu conserver de pouvoir sur lui ?

Il eut un haussement d'épaules résigné.

« Il faut te décider. Allons, parle-moi, que je sache... »

Elle avait fouillé dans son sac. Elle y prit une enveloppe qu'elle lui tendit.

« Tiens ! fit-elle avec une lassitude désespérée. Ce sera plus simple. Lis ! »

L'enveloppe portait le cachet de la poste d'Alep, à la date du 28 mars, de l'avant-veille ! Roche en retira une carte de visite. À peine y eut-il jeté un coup d'œil qu'il poussa un cri d'étonnement.

« Youri Becharra ? Par exemple ! »

Une exclamation étouffée lui répondit. Armène s'était dressée en sursaut, pâle, plus pâle encore que lorsqu'elle était entrée.

« Quoi ? Qu'as-tu dit ? Tu le connais ?

— Pas depuis bien longtemps ! Et toi ? Qu'est-ce que signifie cette carte ? Pourquoi t'écrit-il ? »

Il crut qu'elle allait étouffer. Elle porta son mouchoir à sa bouche. Elle ne savait que répéter :

« Youri Becharra ! Tu le connais ! Comment le connais-tu ?

— Nous l'avons rencontré aujourd'hui même, le père Englebert et moi. Voici dans quelles circonstances. Tu vas voir comme tout cela est naturel ; combien, en tout cas, se justifie peu... »

En quelques mots, il lui résuma les événements de l'après-midi.

« Encore une fois, conclut-il, il n'y a rien dans toute cette histoire qui vaille la peine de se mettre dans un état pareil. Allons, voyons, je t'en supplie, essaie un peu de te dominer ! Tâche à ton tour... Quoi ? Que dis-tu ? »

Elle était en train de mordre son mouchoir de terreur.

« À Lattaquié ! hoqueta-t-elle. Vous l'avez laissé à trois heures à Lattaquié ! Mais alors, maintenant, il doit être à Tartous, lui aussi ! Toujours, toujours, il a tenu parole. Tu vois bien que je suis perdue. Ici, Seigneur Dieu ! Et c'est toi qui l'y auras conduit.

— Consentiras-tu à m'expliquer ? » gronda-t-il, au comble d'une anxiété qu'il sentait se transformer en angoisse.

Elle fit signe que cela lui était impossible, qu'elle ne pouvait pas pour le moment y arriver.

« Lis ! finit-elle par râler, en lui montrant la carte. Lis ! Quand tu auras lu, tu sauras... »

Il obéit. Rien de plus banal que ces quelques lignes. Quel sens caché devaient-elles avoir, pour qu'on pût s'en alarmer ainsi ? Quant à lui, à part, bien entendu, l'allusion à quelqu'un qu'il était payé pour ne pas porter dans son cœur...

« J'avoue que je ne saisis pas très bien.

— Lis tout fort !

— Soit ! Nous disons donc : « Youri Becharra présente ses hommages à M^{me} Elias Hadjilar pacha. Il l'informe respectueusement que M. le lieutenant Ménétrier devant se trouver à Tartous le 1^{er} avril, dimanche de Pâques, il aura l'avantage de s'y rendre également pour s'entretenir avec lui de certaine affaire, dans le cas où aucun accord préalable n'aurait pu être conclu à cet égard... » Voilà, c'est tout. »

Il la regardait avec des yeux qui prouvaient qu'il comprenait de moins en moins.

« Quel rapport peut-il y avoir, commença-t-il, entre ce Youri Becharra et le jeune monsieur que tu sais ? De quoi donc a-t-il l'intention de l'entretenir ? »

Il eut un sourire mauvais. Le besoin de la faire souffrir lui revint.

« J'y suis ! Sans doute de votre prochain mariage. Il paraît qu'il est déjà annoncé partout. Excuse-moi, à ce propos, de ne pas t'avoir envoyé mes félicitations. »

Il en fut pour ses frais d'ironie. Elle venait de l'interrompre d'un cri douloureux.

« Ah ! tu vois bien. Qu'est-ce que je te disais ? Tu as deviné.

— Moi ! fit-il, n'en revenant pas. Ça, alors, c'est plus fort que tout ! J'ai deviné ! Quoi donc, je te prie ?

— Mais que c'est de notre mariage à Jean et à moi, qu'il est question ! C'est à lui qu'en veut ce misérable ! Après-demain, à cette heure-ci, à moins d'un miracle, tout sera fini, tu m'entends ? »

Elle s'était remise à sangloter.

« Armène, fit-il, impuissant à refréner la pitié qui l'envahissait de plus en plus, je t'assure que je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir. Encore faut-il que tu me mettes à même... Je te jure que je ne comprends rien. »

Elle continuait à pleurer en silence. Il s'assit auprès d'elle, l'attira à lui, la prit dans ses bras avec douceur.

« Qui est ce Youri Becharra ? Qu'est-ce qu'il est pour toi ?

— C'était... un des hommes d'affaires de mon mari, parvint-elle à dire.

— Bon ! Pourquoi as-tu l'air de le redouter autant ? Que peut-il contre toi ? Si je commence à y voir un peu clair, c'est aussitôt après avoir reçu cette carte t'annonçant son arrivée que tu m'as demandé de venir ici ? »

Elle fit un signe affirmatif. Il l'enveloppa d'un regard profond, où il n'y avait même plus de reproche.

« De toute façon je serais venu, dit-il. Mais sais-tu que j'ai pu me figurer un moment que tu me téléphonais pour autre chose ? »

Elle baissa la tête. Dans la coupe, il avait pris un des gants noirs. Il le caressait en parlant.

Armène lui saisit la main et la baisa.

« Pardon ! murmura-t-elle de nouveau.

— Résumons-nous ! dit-il, d'un ton faussement délibéré. Ce Becharra arrive ici pour y rencontrer ton... fiancé. Est-ce vrai que celui-ci doit être dimanche à Tartous ?

— Oui, il a l'intention de quitter Alep en automobile samedi soir, ou dimanche matin de très bonne heure. Il arrivera donc dans la journée.

— C'est-à-dire que, d'ici là, il faudrait que tout fût arrangé, côté Becharra. Comment ce dernier a-t-il su... ?

— C'est un homme qui sait tout ce qu'il veut ! fit-elle avec terreur.

— Oui, et, en tout cas, c'est quelqu'un qui s'intéresse joyeusement à vos faits et gestes. Il arrive en avance pour te voir, causer avec toi. Si vous ne tombez pas d'accord sur l'affaire à laquelle il fait allusion, d'un seul mot dit à ton fiancé, il peut rendre impossible ton mariage. Est-ce bien cela ?

— Oui. »

Il s'aperçut qu'elle claquait des dents.

« Excuse-moi, je t'en prie, dit-il, ma pauvre enfant. Mais, pour que je m'occupe de cette histoire avec fruit, ainsi que tu sembles le souhaiter, il est tout de même nécessaire que je te pose un certain nombre de questions. Quelles révélations, encore une fois, peux-tu redouter de cet individu ? Ne t'en exagères-tu pas la gravité ? Est-ce si abominable que cela ?

— Plus abominable encore que tu ne le penses ! » dit-elle seulement.

Ce fut à son tour de tressaillir.

« Quoi ? fit-il. Je n'ose imaginer... Un homme pareil ! Aurais-tu donc pu... ? »

— Pu quoi ?

— Avoir été sa maîtresse ! » murmura-t-il.

Tragiquement, elle éclata d'une espèce de rire douloureux.

« Une chose abominable, ai-je dit ! Plus abominable que tu ne penses. Sa maîtresse ? Hélas ! Seigneur, si ça pouvait n'être que cela ! »

— Armène ! » fit-il, s'étant reculé.

Elle eut presque un regard de mépris. Son rire s'emplit d'amertume.

« Ah ! voilà, je m'en doutais bien ! Tu ne me questionnes plus, à présent ? Tu as peur d'avance de ce que tu vas apprendre ? Tu as raison, va ! C'est encore plus monstrueux que tu ne crois. »

Le visage de Roche avait pris une teinte de cendre.

« Me diras-tu de quoi il s'agit, si je te le demande ? interrogea-t-il enfin.

— Bien sûr, fit-elle, haussant les épaules avec résignation. Si tu as la bonté de consentir à te mesurer pour moi avec l'homme en question, il est juste que tu sois mis d'avance au courant de tout.

— De tout ? C'est-à-dire de ce qui empêcherait inmanquablement ton mariage, si c'était l'autre, au lieu de moi, qui venait à en être informé ?

— Et puis après ? fit-elle, toute prête, là-dessus, à redevenir provocante, je ne vois pas très bien...

— Je vois, moi ! dit-il avec une sombre ironie. Tu es disposée à tout mettre en œuvre pour qu'il n'apprenne pas ce que tu ne vas pas faire tant de manières pour me dire. C'est bien cela, n'est-il pas vrai ? »

Elle le regarda avec un air de reproche douloureux. Il changea de ton.

« C'est moi qui te demande pardon. Je suis stupide. Je ne peux pas dire que tu n'aies pas été loyale, que tu n'aies pas commencé par me prévenir que tu n'as aimé, que tu n'aimerais jamais que lui. »

Coudes sur les genoux, il avait plongé son front dans ses mains. Il sentit les lèvres d'Armène s'y poser. Ils se regardèrent avec un sourire de détresse.

« La vérité, c'est que nous sommes bien, bien malheureux l'un et l'autre, ma pauvre petite ! » murmura-t-il.

Ils restèrent un moment à garder le silence. Elle l'observait à la dérobée, un peu à la façon dont on observerait un futur bourreau. Elle devait se demander si la minute, la terrible minute, était venue pour elle de parler. Puisqu'il se taisait, c'était cela qu'il attendait d'elle, sans doute. La raison, impérieusement, l'y poussait. Tout retard, tout instant perdu était de nature à compromettre son salut de façon peut-être irrémédiable. Et cependant, c'était visible, elle ne parvenait

pas à se décider. Une confiance pareille, c'était trop inhumain, aussi, trop épouvantable ! Elle n'avait rien fait pour mériter épreuve semblable. Consentirait-il à l'admettre, au moins ? Une barque, dans les ténèbres moites, passa, juste au-dessous du balcon. On entendit le bruit des flots frappés en cadence par le plat des rames. Des gouttes d'eau étincelaient, phosphorescentes. Une mélodie sourde monta. C'était un matelot qui chantait. La lune, en pleine ascension, agrafait ses ferrets d'argent sur la vieille mer barbaresque. Ô nuit, tendre et céleste nuit d'Orient ! Roche, portant la main à ses tempes, les trouva baignées de sueur. Nuit toute prête pour la passion ! Ah ! si c'était lui qu'Armène eût aimé, comme Becharra eût pu venir, le misérable, et tout dire, tout raconter ! Ce n'était pas cela, il eût pu le jurer, qui eût détruit son amour à lui, Roche. Qui sait, même, pourquoi pas, mon Dieu, si cet amour-là, pour tout résultat, n'eût pas été accru ? La pitié, dans le plateau de la balance, aurait jeté son divin poids.

Brusquement, il s'était levé. Il se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu ? fit-elle avec effroi.

— Je serai de retour dans une heure, tout au plus.

— Dans une heure ? C'est bien vrai ? gémit-elle. Jure-moi que tu vas revenir, que tu ne vas pas m'abandonner ! »

Il sourit, puis, étant revenu vers elle, il déposa un baiser sur ses cheveux.

« T'abandonner, chère petite ? dit-il. Hélas ! même si j'en avais le désir, tu sais bien que je ne pourrais pas. »

Il s'en alla. Refaisant en sens inverse le chemin de tout à l'heure, il passa devant la basilique. Elle était toujours

éclairée, de la même lueur vacillante. Des ombres noires en sortaient encore, mais, à présent, il n'y en entraît plus. Roche songea à Armène. Quel apaisement s'en était-elle venue essayer de trouver là ? Elle n'était pas coupable, elle n'avait rien fait pour mériter une telle épreuve, lui avait-elle crié à l'instant. Sans doute ! sans doute ! Le péché dont elle avait à répondre – si péché il y avait – devait être de ceux que les hommes ne pardonnent pas, mais qui, au tribunal de Dieu, lui était remis depuis longtemps.

« Oui, se dit-il, seulement, voilà ! Aux yeux de Ménétrier, elle sait bien, la malheureuse, que cette absolution ne suffit pas. »

Prenant la direction du sérail, il s'engagea dans l'olive-raie. En face de l'angle nord-est de la cité épiscopale se trouvait un garage où il y avait encore de la lumière, mais dont l'unique mécanicien devait être à cette heure sous la charmille du café voisin, en train de siroter son verre d'arak. Roche jeta machinalement un regard à l'intérieur du hangar. Du coup, il s'arrêta net. Au milieu de trois ou quatre Ford hors d'usage, il venait d'apercevoir une assez puissante automobile.

S'approchant, il n'eut pas de mal à constater qu'une des roues avant de la voiture en question, celle de droite, était toute neuve.

S'approchant encore, il put distinguer au-dessous du numéro d'immatriculation, la lettre T.

VI

Le capitaine Casella achevait de dîner. Il eut un geste d'étonnement quand Roche entra.

« Excuse-moi ! fit-il. Mais, vraiment, je ne t'attendais pas.

— Tu n'as pas à t'excuser. Je ne reste que quelques minutes. Deux mots simplement à te dire, et sans doute quelque chose à te demander.

— À ton service ! »

Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit. Casella alla à l'appareil.

« Beyrouth !... C'est Suzanne. Elle devait m'appeler vers neuf heures. Elle est exacte, en avance même, pour une fois !

— Tu lui diras bien des choses de ma part.

— Tu vas les lui dire toi-même. C'est toi, Suzanne ? – Oui, très bien ! – Tu as fait bon voyage ? – Un peu fatigant ? Je sais, je sais, la route entre Tripoli et Batroun est impossible. D'où me téléphones-tu ? – Du Restaurant français ? Naturellement. Tu crois que, pour le premier soir, tu n'aurais pas mieux fait de te coucher ? – Oui, oui, je connais la chanson : ce sont des amis qui t'ont entraînée... Tu ne leur feras pas mes compliments ! – Oui, j'ai presque fini de dîner. – Mais si, au contraire, il est là. – Pourquoi n'y serait-il pas ? – Entendu, je vais te le passer. »

Roche prit le téléphone d'assez mauvaise grâce. Casella ne le quittait pas des yeux.

« Oui, Suzanne, c'est moi ! fit-il avec un sourire un peu forcé. – Eh bien, ma chère, c'est ce qui vous trompe. – Qu'est-ce que vous dites ? Que si vous aviez su que je passerais la soirée chez vous, vous ne seriez peut-être pas partie ? – J'admire ce *peut-être*. Permettez-moi de n'en rien croire, ma bonne amie. Et amitiés à César, en tout cas !

— Redonne-moi l'appareil ! » dit Casella.

Il avait froncé le sourcil. Il connaissait sa femme à merveille. La gaieté de Suzanne était un de ses charmes. Mais cette gaieté transgressait parfois un peu la mesure, tout au moins au gré de son mari.

En quelques paroles, plutôt brèves, il mit fin à la conversation.

« Je te demande pardon pour ce retard, dit-il, car tu as l'air pressé. Voyons, qu'as-tu à me dire ? »

Tout en parlant, il n'avait pas cessé d'observer son camarade. Il ne paraissait pas satisfait.

« D'abord, as-tu dîné ? »

Roche fit un signe de tête négatif.

« Je ne me sens pas faim. Soif, plutôt. Oui, un peu de champagne. Ou bien du whisky. »

Il ne buvait presque jamais. Casella ne broncha pas. Il s'arrangea pour ne pas manifester plus de surprise, lorsqu'il le vit avaler coup sur coup deux verres de whisky.

« Je t'écoute maintenant, dit-il.

— De quelle heure à quelle heure le téléphone fonctionne-t-il à Tartous ? demanda Roche.

— Exactement comme lorsque tu y étais, répondit Casella, décidé à ne s'étonner de rien. Pour le public, de huit heures du matin à neuf heures du soir. Pour le service, toute la nuit et toute la journée, avec, bien entendu, priorité.

— Merci. Il n'y a toujours qu'un hôtel, n'est-ce pas, l'hôtel Bellevue ?

— Oui, l'hôtel Bellevue. T'imagines-tu qu'en six mois tout s'est transformé ?

— Peut-on savoir, très discrètement, si un voyageur dont je vais te dire le nom est descendu là ?

— Rien de plus facile. Veux-tu que j'y envoie quelqu'un ou bien téléphoner toi-même ?

— Non, j'aimerais mieux que ce fût toi. Demande simplement s'il y a des gens arrivés ce soir. Il vaut mieux que mon nom ne soit pas prononcé.

— À ta guise ! Le patron de l'hôtel est d'ailleurs la discrétion même. Allô ! c'est vous, monsieur Bacos ? – Oui, c'est bien moi, le capitaine Casella. Dites-moi donc, j'attends un colis qui doit m'être apporté par un voyageur venant, voyons, d'où cela ? De Lattaquié. – Ne l'auriez-vous point parmi vos arrivés de ce soir ? – Deux clients seulement ? Dites-moi leurs noms ! – M. Alguazy ? Non, ce n'est pas cela. L'autre, alors ? – Allô ! comment dites-vous ?

— Becharra, Youri Becharra ? – Non, ce n'est pas cela non plus. – Allons, tant pis ! Je vous remercie. Je vous retéléphonerai demain matin. »

Il raccrocha l'appareil.

« Es-tu content ? demanda-t-il sur un ton d'indifférence parfaitement joué. C'est bien là le particulier au sujet duquel tu désirais être renseigné ?

— C'est bien lui.

— Allons, tant mieux ! Et c'est tout ce qu'il te faut ?

— Tu ne voudrais tout de même pas ! fit Roche. Non, ce n'est pas tout. »

Il était redevenu très maître de lui.

« Vraiment ! fit Casella. Eh bien, que je te le dise tout de suite : je te préfère ainsi, tu sais. Je n'aimais pas beaucoup ta figure tout à l'heure, quand tu es entré.

— Est-ce que tu t'absentes demain ? demanda Roche, sans relever l'allusion.

— Oui. Non. Pourquoi ? C'est-à-dire que j'avais un petit rendez-vous avec notre camarade de Safita, toujours à cause de cette sacrée contrebande d'armes.

— Ne peux-tu le remettre à lundi ? Il y a des chances pour que j'aie besoin de toi ici demain.

— Accordé, dans ce cas. Besoin de moi ? Et à quel propos ? »

Roche ne répondit pas directement. Les deux hommes se regardèrent.

« Et bien, voilà ! Il y a un instant, tu m'as dit que les heures de téléphone sont les mêmes à Tartous que quand j'y étais. Je voudrais savoir aussi si les pouvoirs dont dispose l'officier des services spéciaux sont demeurés les mêmes également. »

Casella sourit.

« Ne fais pas l'enfant ! De quoi s'agit-il ?

— Oh ! pas de grand-chose, tu vas voir ! De mettre hors d'état de nuire – oh ! pas pour longtemps, quarante-huit heures, tout au plus – un citoyen dont te serait garantie par ailleurs la parfaite canaillerie. »

Le sourire de Casella s'accentua.

« Tu connais la tendance du jour, fit-il avec une feinte gravité, ce besoin de se méfier de nous en haut lieu, de rétrécir notre sphère d'action de plus en plus. Mais enfin, ne te fais pas trop de bile. On tâchera toujours de s'arranger. »

Lorsque Roche fut de retour chez M^{me} Hadjilar, Armène n'était plus dans le patio. Katbé, qui avait l'ordre de l'amener auprès d'elle, le conduisit dans une pièce où il n'était entré que très peu de fois, et jamais avant la mort d'Elias Hadjilar. C'était, formant la partie méridionale de la villa, une vaste salle qu'on avait obtenue en abattant les cloisons de trois autres chambres, en tout ou moitié. Ces cloisons avaient été remplacées par des tentures et des rideaux de Caramanie. Deux fenêtres donnaient sur les jardins. Une porte vitrée s'ouvrait sur le balcon qui dominait les flots. Toutes étaient pourvues de ce système d'écran de bois grillagé en usage dans les maisons musulmanes. Ce dispositif entretenait à demeure une pénombre profonde et douce, dont la fraîcheur ravissait les sens, lorsque les torrides heures d'été grésillaient partout à l'entour, sur la campagne et sur la mer.

Elle lui sourit, quand il entra. D'un geste, elle fit signe à Katbé de les laisser.

« Eh bien, fit-elle, avec un grand effort pour paraître calme, lorsque la vieille servante fut sortie.

— Il est à Tartous ! » dit Roche simplement.

Il avait pensé à lui cacher ce détail. Mais quoi ? Elle pouvait en avoir la révélation à tout instant. Il valait mieux qu'elle l'apprît par lui.

Elle ne dit rien. Elle esquissa seulement un signe de croix.

« Oui, continua-t-il, il a dû arriver entre huit et neuf heures. Il est descendu à l'hôtel Bellevue. Qu'est-ce que tu murmures ? »

Il venait de voir ses lèvres remuer.

« Rien, dit-elle, de sa voix la plus résignée. Je me borne à remercier Dieu d'avoir près de moi en un tel instant le seul être dont puisse me venir le salut. »

Il ne dit rien, lui non plus. De quel salut voulait-elle parler ? Si c'était celui de son amour, grand merci ! Elle eût pu y mettre plus de formes. Ce n'était pas la meilleure façon de stimuler son zèle, à lui.

Dans la chambre où ils étaient réunis, la plus grande des trois, et qui était la véritable chambre d'Armène, les deux autres étant aménagées, l'une en salle de bain, la seconde en boudoir-cabinet de toilette, – dans cette chambre donc, il n'y avait pas de lit, seulement un divan très bas et très vaste, auquel la moustiquaire non encore déroulée qui planait sur lui donnait l'air d'un vaisseau à la mystérieuse voile carguée. La lumière de la lune, entrant en torrents argentés par la porte du balcon grande ouverte, se fondait à l'intérieur de l'appartement avec une autre lumière tamisée, assouplie, qui venait d'une espèce de niche pratiquée dans le mur et qui servait de

chapelle à une extraordinaire statue de la Vierge, une statue comme Roche n'en avait jamais vu, une Vierge passant en somptueuse barbarie tout ce qu'il est possible d'imaginer. Certes, il ne l'avait pas oubliée. Il frissonna néanmoins en la revoyant, presque autant que la première fois qu'ils s'étaient trouvés face à face. Et cette fois-là, cependant, avec le genre de préoccupation qu'il avait dans la tête, il aurait été assez naturel qu'il ne l'eût pas remarquée. Or, le seuil à peine franchi, à peine la portière retombée, il n'avait littéralement plus vu qu'elle. Armène, s'en apercevant, avait elle-même tressailli d'imperceptible façon.

« Sitt-el-Qobour, Notre-Dame du Sépulcre, avait-elle murmuré, celle que l'on appelle en turc la Vierge de Kara Tekké. Un jour, je te dirai, peut-être... »

Mais les événements que l'on sait étaient venus à la traverse, et elle ne lui avait rien expliqué.

« Qu'est-ce que tu as ? À quoi penses-tu ? C'est toujours elle que tu regardes ? »

Pris légèrement au dépourvu par ce gentil rappel à l'ordre, il lui sourit, un peu gêné. C'était vrai, pourtant, qu'il continuait à la regarder, celle que souvent, l'année passée, il s'était amusé à appeler *l'autre*. D'ailleurs, très vite, il avait cessé, M^{me} Hadjilar ayant eu l'air de n'apprécier que modérément cette inoffensive plaisanterie.

« À quoi je pense ? répondit-il. À une chose dont je ne m'étais encore jamais avisé. Figure-toi que je trouve qu'elle te ressemble. »

Il eut peur une seconde de l'avoir choquée. Mais sa crainte était vaine. Elle ne protesta point. Elle se borna à répondre avec gravité :

« Tu trouves ? Sais-tu ce que cela prouverait, alors ? Qu'on finit par ressembler aux peintures ou aux statues que l'on a beaucoup regardées. »

Elle était accoudée sur son divan, quand Roche était entré. Elle se souleva légèrement. La lumière de l'icône l'éclaira. Il semblait au premier abord qu'il fallût beaucoup d'imagination pour établir un degré de parenté entre cette tragique poupée de bois verni et le pur visage d'Armène. Ce n'était qu'à la longue que l'on pouvait arriver à découvrir... Mais quoi ? Roche eût été bien embarrassé de le dire. Les yeux, peut-être, cet éclat farouche et douloureux qui illuminait ceux de la Vierge et passait par moments tout d'un coup dans ceux de la femme ? De la première, d'ailleurs, on ne distinguait que la tête, et encore pas tout entière, engoncée qu'elle était dans une espèce de rigide collerette en dentelle d'or, qui remontait jusqu'au diadème caboché de rubis. Le reste du corps était recouvert par une dalmatique de velours noir émir, parsemé de rubis également. « Est-ce que ces pierres sont vraies ? » Telle était la question un peu ridicule que Roche n'avait pu s'empêcher de poser, la première fois qu'il avait été admis dans cette chambre. « Pourquoi voudrais-tu qu'elles ne le fussent pas ? » s'était contentée de répondre M^{me} Hadjilar avec un petit sourire de dédain.

Ce pouvait être une semaine après la mort de son mari. Il la revoyait retirant ses bagues – des rubis aussi – tandis qu'elle lui répliquait cela. Elle était vêtue, cette journée-là, à peu près de la même façon que cette nuit. Presque toujours habillée de noir, elle n'avait pas eu beaucoup à faire pour se composer

une garde-robe de deuil. Son ample tunique de sombre soie se nouait aux hanches à peine esquissées par une lourde cordelière d'argent. Les manches en étaient si vastes, si évasées, que lorsque Armène, en un geste qu'elle affectionnait, avait brusquement levé les bras pour joindre ses mains derrière sa nuque, elles s'étaient retournées d'un seul coup. Il se souvenait. C'était en août, par une journée de khamsin torride. À travers la quadruple barrière des rideaux, un rayon de soleil qui avait réussi à s'infiltrer jouait dans les cheveux roux de la jeune femme, une crinière coupée très court, qu'elle secouait d'un mouvement de tête volontaire, le menton projeté en avant, quand les choses n'allaient pas tout à fait comme elle voulait. Ses yeux outremer étincelaient. Un sourire ardent entrouvrait ses lèvres fardées d'un rose très pâle, tirant presque sur le lilas... Dix mois, il allait y avoir bientôt dix mois ! Quand on pense que, dès ce moment, elle connaissait Ménétrier ! Qui sait si tout, déjà n'était pas combiné entre eux, si ce n'était pas à lui qu'elle était en train de songer !... Il eut une subite contraction des muscles de la mâchoire. Elle s'en aperçut, eut un regard qui suppliait.

Juste à cet instant, le bruit de la sonnette du dehors vint les rappeler à la réalité.

Ils échangèrent un coup d'œil rapide.

« Ce n'est pas lui ! murmura Roche. À une heure pareille, il n'aurait tout de même pas l'audace... »

M^{me} Hadjilar eut un geste qui signifiait qu'elle n'était pas de cet avis.

Katbé venait d'entrer, porteuse d'une lettre. M^{me} Hadjilar la lut, poussa un soupir de soulagement.

« C'est du père Englebert ! » dit-elle à Roche en la lui tendant.

Il en prit connaissance à son tour. En regagnant son logement chez les sœurs de Saint-Joseph, le lazariste avait trouvé une offrande que M^{me} Hadjilar y avait fait porter discrètement. Il ne voulait pas attendre au lendemain pour lui exprimer sa gratitude. « Tout va on ne peut mieux pour notre basilique, ajoutait-il. Grâce à vous, grâce à l'exemple que vous donnez, la journée d'après-demain va être un véritable triomphe ».

Armène avait repris la lettre et la relisait.

« Un véritable triomphe ! » fit-elle avec un regard pensif.

Il haussa les épaules. En ce qui le concernait, n'est-ce pas, il ne pouvait lui promettre qu'une chose : il ferait de son mieux. Elle le savait d'ailleurs. Elle n'était plus la même que lorsqu'elle était revenue de l'église. Elle se sentait appuyée, défendue. Des deux batailles dont elle avait devant elle l'expectative, elle avait gagné la première. Pour livrer la seconde, elle n'était plus seule désormais.

« J'ai soif ! » fit-elle soudain.

Il la regarda avec étonnement ! Elle aussi, alors ! Pas plus que lui, d'ordinaire, pourtant, elle ne buvait. Feu Hadjilar pacha, en revanche, n'était point du tout dans le même cas. Il ne détestait point notamment les bonnes marques de champagne. Il en avait réuni dans sa cave une assez jolie collection. Il n'avait pas eu le temps de tout boire, avant d'aller rendre au Dieu des Grecs orthodoxes des comptes qui devaient être assez embrouillés.

« Apporte deux verres, dit-elle à Katbé, après lui avoir donné les instructions nécessaires. Le capitaine boira bien, lui aussi. »

Il fit signe que oui. D'abord, il ne s'était jamais senti aussi altéré. Et puis, il devinait le calcul d'Armène, et il ne voulait point la contrarier. Ces confidences qu'elle n'avait point encore commencé à lui faire, elle comptait, pour s'y aider, sur l'aide factice du vin. Et son assurance serait plus grande si elle savait qu'il avait bu également.

« Il ne serait peut-être pas mauvais d'arrêter le plan que nous allons suivre, dit-il, après que Katbé, ayant apporté verres et bouteille, se fut éclipsée. Essayons de lire dans le jeu de ce monsieur. Il est plus de dix heures et demie. Ne nous attendons plus à le voir ce soir. Il serait déjà venu. Même raisonnement pour ce qui est d'une lettre de lui. Tu l'aurais déjà. Arrivé entre huit et neuf heures, il n'a pas pu te téléphoner. Mon avis est que c'est ce qu'il va faire, dès huit heures, demain matin, afin de te demander un rendez-vous. Au moment, il vaudra mieux que je sois près de toi, afin de connaître l'heure dont vous conviendrez. Je le recevrai à ta place, bien entendu. C'est la solution à laquelle nous nous arrêtons, je suppose.

— Oui ! fit-elle, puisque tu y consens. J'avoue que je n'aurais pas osé te le demander.

— Affaire conclue ! Je vais rester encore un quart d'heure à te tenir compagnie. Ensuite, il est inutile que je t'importune de ma présence. Il suffit que, demain matin, un peu avant huit heures, je sois là. D'ailleurs, tu sais où je suis. En cas de besoin, tu n'aurais qu'à m'envoyer chercher. »

Elle posa la main sur la sienne.

« Si tu n’y vois pas d’inconvénient, tu passeras la nuit ici, dit-elle. Tu n’oublies en effet qu’un détail, c’est que, pour être à même de me défendre, il est nécessaire que tu sois au courant des choses que l’on me menace de divulguer. Or, il faut, je te le certifie, plus d’un quart d’heure pour raconter la vie d’une femme comme celle que j’ai été. »

VII

Il y avait, quelque part, dans la maison, une pendule dont le tic-tac leur parvenait très distinctement lorsque Armène venait à se taire, et que cessait le clapotis des flots contre les rochers. Précédant la sonnerie des heures, une sorte de déclic retentissait. Roche, au début, surpris par lui à chaque fois, ne pouvait s'empêcher de tressaillir. À présent, il n'y prêtait plus attention. Quant à Armène, il avait bien cru qu'elle ne se déciderait jamais à parler. Force lui était de confesser son erreur. C'était au contraire avec le même détachement, la même indifférence qu'elle aurait mis à raconter l'histoire d'une autre qu'elle s'exprimait de plus en plus.

Elle frappa sur un timbre. Le vieil indigène qui avait ouvert à Roche la porte du jardin vint presque aussitôt. En Orient, si les serviteurs ne sont jamais entièrement réveillés dans la journée, ils ne sont en revanche la nuit jamais tout à fait endormis.

« Apporte une autre bouteille de champagne, ordonna Armène. Auparavant, fais-moi passer le petit sac qui se trouve sur la commode. Oui, c'est cela. »

Elle retira du sac en question un livret qu'elle tendit à Roche.

« C'est mon passeport, expliqua-t-elle, quand le vieux fut sorti. Tu peux lire, il n'y a point de mystère. Armène Hadjilar, née à Constantinople le 1^{er} janvier 1890. Comme je te l'expliquais, il y a un instant, ces deux mentions doivent être aussi erronées l'une que l'autre. Je ne me suis pas donné la peine, bien entendu, d'entrer dans tous ces détails avec ton ami Casella, lorsque, il y a trois mois, ayant une petite affaire de

succession à aller régler à Mersine, je l'ai prié de me faire établir un passeport pour la Turquie. Il s'est borné à transcrire ici, tout naturellement, les renseignements portés sur mon acte de mariage. C'est quinze ans plus tôt, en 1908, lorsque j'ai épousé Elias Hadjilar, que la question s'est posée de me constituer un état civil, chose dont, je te le répète, je m'étais jusqu'alors fort bien passée. Tant qu'à faire, puisqu'on avait besoin d'une ville et d'une date, pourquoi ne pas prendre les premières venues, du moment qu'elles ne s'éloignaient pas trop des probabilités. Pour l'âge, j'ai idée que ce doit être à peu près cela. Quant à la ville, rien n'est moins sûr, ainsi que tu verras.

C'est une chose bien affreuse non point tant seulement de n'avoir connu ni son père ni sa mère, mais surtout d'avoir toujours vécu sans savoir ce qu'ils étaient, d'où ils venaient, ce qu'ils avaient bien pu faire dans la vie. Toute la durée de son existence on se trouve ainsi condamné à sentir peser sur soi d'obscures puissances contre lesquelles il est inutile de chercher à lutter. Ce qu'il y a eu de plus lugubre dans mon cas, c'est que parmi les gens au milieu desquels j'ai passé mes premières années, tout le monde ne partageait point cette ignorance. Il y avait au moins une personne – de cela je suis sûre – qui aurait pu me révéler le mystère de mon origine si elle avait voulu.

C'était la supérieure du couvent où mon enfance s'est écoulée. Durant près de quinze ans, j'ai l'impression d'avoir vécu avec les yeux de cette femme fixés sur moi. Rien de ce qui se passait dans mon cœur ne me semblait pouvoir lui demeurer fermé. Jamais un mauvais traitement, mais jamais un mot d'abandon. On eût dit qu'elle était sans cesse à guetter, pour y mettre bon ordre aussitôt, la première manifestation de ces forces qu'une naissance dont elle possédait le secret

avait pu mettre en moi. La communauté sur laquelle s'exerçait son autorité souveraine était celle de Notre-Dame du Sépulcre et s'appelait le Couvent-Noir, ce qui se dit en langue turque, Kara Tekké. Le nom, si rébarbatif qu'il fût, n'était rien comparé à la chose. Ce monastère, une ancienne forteresse sûrement, était accroché au flanc d'une montagne à pic, dans la partie la plus sauvage du Taurus, et la ville la plus rapprochée en était bien distante de cinquante kilomètres. À cinq ou six lieues de là, il y avait un autre couvent, d'hommes celui-là, qui obéissait à la même règle que la nôtre, celle de *Notre-Dame du Sépulcre*, en arabe Sitt-el-Qobour, règle fondée par un saint ermite du nom de Kribor, qui avait fait le voyage de Palestine sous le règne de l'empereur Léon I^{er}. Au réfectoire, pendant les repas, on nous lisait l'histoire de sa vie. C'est même ainsi que, pour la première fois, il m'a été donné d'entendre le nom de Tortose, où il était allé en pèlerinage. Si l'on m'eût dit qu'un jour... Je ne savais d'ailleurs pas que ces deux cités ne formaient qu'une seule et unique ville, lorsque après mon mariage je suis venue habiter Tartous.

Revenons à nos voisins religieux. C'était de chez eux que nous arrivait, au moment des vigiles et des fêtes, le digne prêtre qui était chargé de nous apporter le secours de la parole divine et des sacrements. Il est le seul homme que j'aie vu jusqu'à ma quinzième année. Vu ? Non, pour être précise. À qui j'ai parlé plutôt. D'une des fenêtres grillagées de la maîtresse tour du couvent, dominant de près de cent mètres le précipice, il m'arrivait de distinguer, en bas, tout en bas, sur le chemin qui longeait un torrent rempli d'une vertigineuse écume, la lente file d'une caravane en route vers Alep et Bagdad. Les dromadaires attachés à la queue les uns des autres avaient l'air de quelque chapelet extravagant. Les chameliers, allant, venant, se démenant, ressemblaient à de ridicules insectes en folie. Sur la montagne qui me faisait vis-à-vis, juste

de l'autre côté du gouffre, une montagne toute rougeâtre, couleur peau de lion, s'ébattait un troupeau de minuscules chèvres noires. J'avais toutes les difficultés du monde à apercevoir au milieu d'elles le berger qui les surveillait, et dont la défroque était de la même teinte que la roche. Seulement, lorsque le vent soufflait du nord, il m'est parfois arrivé d'entendre quelques notes de la petite flûte dont il jouait.

De cette route qui serpentait à nos pieds, il fallait bien deux bonnes heures de montée pour s'élever jusqu'à nous. Le prêtre dont je viens de parler arrivait péniblement à dos de mulet devant l'unique porte de notre couvent, gigantesque, toute peinte en bleu. La poix et l'huile bouillante avaient laissé de longues traces noires sur les murs abrupts, fendus de meurtrières latérales, d'où les archers de jadis se défendaient à coups de flèches. Le serviteur qui l'avait accompagné repartait pour leur monastère avec le mulet, tandis qu'un des battants de la porte s'entrouvrait pour laisser entrer le vieux prêtre. Il avait une grande barbe que j'ai toujours connue pareillement blanche, aussi loin que ma mémoire me permet de remonter. Tristesse et dérision ! Il existe, vois-tu, ce que j'appellerai des « femmes pour vieillards ». Ma lamentable destinée aura été d'appartenir à cette catégorie-là. Tu verras bientôt ce que je veux dire. Ne te fatigue pas à essayer de deviner quoi que ce soit pour le moment. C'est plus atroce que tout ce que ton imagination peut concevoir, je te l'ai dit.

Armène s'arrêta un instant.

« Alors, fit-elle pensivement, tu trouves donc que je lui ressemble ? C'est bizarre. Il y a eu un homme qui a été du même avis que toi. »

Et comme il la regardait sans comprendre, elle eut un petit haussement d'épaules.

« Tu oublies bien vite ce que tu me dis », dit-elle en désignant la statue.

Elle s'était levée. Elle était allée vers la niche lumineuse. Retirant à la sombre figure son diadème, avec lenteur, avec dévotion, elle se mit à lui caresser le front et les cheveux.

« Qu'en penses-tu ? » demanda-t-elle à Roche.

Il se taisait, retenant son souffle. Un malaise mêlé de crainte l'envahissait. Tout cela commençait en effet à passer quelque peu son imagination.

Cependant Armène était revenue auprès de lui.

« J'ignore si ce que je te raconte là est bien utile pour l'affaire dont tu as accepté de t'occuper. Ce sera à toi d'en juger, quand tu seras au courant de tout. Je ne veux pas t'ennuyer avec des détails au sujet desquels tu as bien plus de lumières que moi. Souviens-toi néanmoins de certain jour où toi-même tu as eu peur de m'avoir lassée avec une conversation trop technique. C'était il y a un an et demi. Vous déjeuniez ici, le père Englebert et toi. Il était question comme par hasard entre vous deux de Notre-Dame de Tortose, à propos des fouilles qui venaient d'être pratiquées à l'intérieur de la basilique, et j'avoue que je n'écoutais guère que d'une oreille, lorsque, subitement, mon attention se fixa. Vous étiez en train de discuter de la destination d'un pilier assez particulier qui se trouve dans la travée nord de la nef, le deuxième à gauche en entrant. Tu étais d'avis, toi, que la porte qui s'ouvre dans le socle cubique sur lequel repose le pilier en question aboutissait à un souterrain reliant l'édifice au château-fort de la ville haute. Le père soutenait au contraire que ladite porte servait d'entrée

au fameux sanctuaire byzantin où les pèlerins s'en venaient de toute la Chrétienté vénérer la plus antique statue de la Vierge. Qu'est-ce que vous auriez bien pu dire à ce moment-là l'un et l'autre, si vous m'aviez entendue prendre la parole pour soutenir que c'était le père Englebert qui était dans le vrai ?

— Pour ma part, je t'aurais simplement demandé sur quoi tu pouvais bien baser ton opinion ? fit Roche avec un sourire où il commençait à entrer plus d'inquiétude que d'étonnement.

— C'est bien ce que je me suis dit. Et c'est pour cela que je ne me suis pas laissée aller à cette petite manifestation. Mon mari était présent, et pour des motifs qui me regardent, je ne tenais pas du tout à mettre l'entretien sur ce tapis. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, et je peux te confier ce que je t'aurais dit, s'il m'avait été possible de m'expliquer ce jour-là... Kara Tekké, notre couvent dans le Taurus, existait déjà depuis plus d'un siècle, lorsque les événements commencèrent, en Terre sainte, à aller de mal en pis pour les Croisés. Les histoires que je te raconte là sont celles dont mon enfance a été bercée. Successivement, les places fortes de Syrie et de Palestine tombèrent entre les mains des Infidèles. La dernière à capituler fut Tortose, précisément. Ses derniers défenseurs réussirent à gagner l'île de Chypre. La Vierge miraculeuse, dans un coffre de cuivre et de plomb, avait pris place sur une de ces barques. Or, la barque en question fut séparée du reste de la flottille par une tempête. Elle s'en vint échouer quelque part, dans un coin désert de la côte de Caramanie, du côté du golfe d'Adalia. Tous ses occupants étaient morts, sauf un seul, un diacre du nom de Nestorius, qui a été canonisé depuis. Il chargea sur ses épaules le coffre qui contenait la statue, prêt à périr mille fois plutôt que de l'abandonner. La lourde caisse

était devenue comme par enchantement aussi légère qu'un rayon de lune. La nuit, une lumière en sortait. Elle s'éteignait aussitôt pour peu que le diacre vînt à s'engager sur une route qui n'était pas la bonne. Les bêtes des bois, ours et licornes, sur leur passage, s'agenouillaient. Ayant ainsi marché quatre semaines, à travers montagnes et torrents, Nestorius arriva un jour, au soleil tombant, au sommet d'un pic à peu près inaccessible. Un monastère aux allures de château-fort était bâti là. Tu as reconnu Kara Tekké. Notre règle de cette époque, un peu moins stricte, permettait d'accueillir les voyageurs mâles, du moment qu'ils se trouvaient en difficultés. Nestorius reçut asile pour la nuit. Mais à l'aube, quand il voulut repartir, il ne put jamais y arriver du fait de son précieux fardeau. Il était redevenu si pesant qu'une douzaine d'hommes robustes eussent essayé en vain de le soulever. Le coffre fut ouvert. On en retira, diadème d'or au front, manteau de velours vert-émir étoilé de rubis, la statue de celle qui venait ainsi de manifester sa volonté de ne pas aller plus loin. Et voilà comment, en l'an 1291 de l'ère du Christ, Notre-Dame de Tortose est devenue à Kara Tekké, la Sitt-el-Qobour, c'est-à-dire Notre-Dame du Sépulcre, ainsi que tu sais.

— Et, fit Roche, sur un ton plus poli que convaincu, ce serait cette même statue qui serait en ta possession aujourd'hui ? »

Elle eut le geste de quelqu'un qui se résigne à ne pas en exiger autant.

« C'est ce que tout le monde affirme. Moi, je ne peux te certifier qu'une chose. La madone à qui tu prétends que je ressemble est celle-là même – cela j'en suis sûre – qu'a vénérée quinze années durant à Kara Tekké, la petite fille qui devait devenir la femme que tu as maintenant devant toi. Oui,

je devine ce que tu penses, la question que tu n'oses poser. Comment un trésor pareil a-t-il échoué chez des particuliers, au lieu de rester dans son cloître ? Eh ! autant me demander pourquoi je n'y suis pas restée moi-même ! Patience ! patience ! Tu ne vas pas tarder à le savoir. Et tout le reste aussi, hélas ! »

Elle poursuivit, la singulière femme, après s'être signée :

« Puisqu'elle venait de manifester de façon aussi formelle sa volonté, il fallait, dans la chapelle de Kara Tekké, trouver à la nouvelle venue une habitation digne d'elle. Ce fut ici que Nestorius intervint. La chapelle dont il s'agissait était pourtant, sans conteste, l'une des plus belles de tous les monastères de Comagène, de Cappadoce et de Cilicie réunis. Elle avait été construite sur le plan primitif d'une basilique byzantine par un architecte franc au service des princes d'Edesse et de Tripoli. Nestorius ne s'en déclara pas satisfait néanmoins. Ce qu'il voulait, pour sa chère exilée, afin de mieux lui permettre de supporter le poids de cet exil, c'était un sanctuaire calqué sur le modèle de ce qui avait été le sien à Tortose. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ce qu'il y avait de plus habile comme artisans de la pierre et du marbre à cinquante lieues à la ronde fut immédiatement convoqué. Dans le côté nord de la nef, les assises du pilier central furent transformées en un socle cubique, où s'ouvrait la porte menant au sanctuaire aménagé pour la statue dans le sous-sol. Tu comprends maintenant pourquoi, raisonnant en ce qui concerne Tortose d'après ce que j'ai pu voir jadis de mes propres yeux à Kara Tekké, j'aurais eu tout de même le droit de prendre la parole dans la discussion qui vous a opposés, le jour où vous avez déjeuné ici,

le père Englebert et toi, et de te dire, à mon grand regret, que ce n'était pas lui qui était dans l'erreur, mon ami.

« Je trouve qu'elle te ressemble », m'as-tu dit tout à l'heure. Et moi, je t'ai répondu : « Cela prouve que l'on finit par ressembler aux êtres et aux choses que, l'on a beaucoup regardés, auprès de qui l'on a longtemps vécu. » Cette statue, somme toute, ne m'aura quittée que trois années, durant lesquelles je mentirais en disant que j'ai été heureuse. Je ne suis point certaine qu'il n'y ait pas quelque sacrilège à la garder ainsi que je fais dans ma chambre, à lui donner le spectacle quotidien d'une vie qui, tu le sais mieux que la plupart, n'a pas toujours été exempte de défaillances. Mais quoi ! Ce serait bien en vain que j'essaierais de lui cacher quelque chose. La connaissance qu'elle a de moi est antérieure à ma naissance même, puisqu'il y a de fortes chances, qu'avant moi, ce soit ma propre mère qu'elle ait vue agenouillée à ses pieds.

« J'ai dans l'idée que la mort de celle-ci n'a pas dû suivre de très loin ma venue au monde. Tu admettras que je sois tenue à quelque réserve quant aux suppositions auxquelles j'ai pu me livrer là-dessus. Une chose est hors de doute : c'est que les gens qui connaissent la vérité n'avaient pas ou ne se croyaient pas le droit de me la révéler. Si je suis née à Kara Tekké, comme plusieurs indices me portent à le penser, c'est que la malheureuse qui m'a engendrée appartenait nécessairement à la communauté de ce monastère, où seuls les êtres consacrés à Dieu avaient licence de pénétrer. Le cimetière, lui-même, était situé à l'intérieur des murailles du couvent. C'était derrière la chapelle, une espèce de tragique enclos où le vent agitait sans fin des herbes grisâtres, et que le brouillard de la nuit, allant à la rencontre de la brume qui montait de l'abîme, n'était jamais en retard à noyer. De petites croix de granit bleuté portaient le nom de chaque religieuse ainsi que

la date de sa mort. De drôles d'oiseaux, une seconde, s'y perchait. Seule de toutes ces croix, il y en avait une, très à l'écart, qui n'était pourvue d'aucune inscription. Jamais je n'ai osé demander à personne qui pouvait bien être enterré à cet endroit. Mais je n'ai point non plus attendu d'être grande pour venir, lorsque j'étais sûre de n'être pas aperçue, m'y agenouiller le cœur battant.

« C'était la langue arménienne qui était parlée à Kara Tekké, sauf, bien entendu, pour les offices et les prières qui se récitaient en latin. Mais si nous priions beaucoup, nous n'avions que bien rarement l'occasion de parler. D'autres petites filles que moi partageaient l'existence du couvent. Destinées à devenir plus tard sœurs tourières ou converses, elles travaillaient déjà avec les religieuses de cette catégorie aux gros ouvrages ménagers, buanderie, cuisine, ravaudage. Avec quelle allégresse je me serais jointe à elle ! Mais je n'en avais pas l'autorisation. Tout au plus m'accordait-on l'accès à la grande salle où se taillaient et se cousaient étoles et chasubles, dans de magnifiques étoffes si riches en or et en argent qu'elles se tenaient tout debout. Une vieille religieuse m'avait appris très tôt à lire et à écrire. Puis d'autres avaient été préposées successivement à chaque matière nouvelle de mon éducation. Une fois par semaine, le samedi après-midi, j'étais conduite chez la supérieure. On me laissait seule avec elle, dans une pièce voûtée, presque noire, où il n'y avait pas un tapis, et pour tout meuble qu'un prie-Dieu en bois et qu'une sorte de bat-flanc sans couvertures, en bois également, qui était son lit. Par la fenêtre grillagée, on n'apercevait qu'un losange de ciel traversé de temps en temps par un aigle. Au mur, un tableau rongé d'humidité représentait Madeleine au désert. Durant toute la durée de l'entretien, nous demeurions debout l'une en face de l'autre, puisque l'unique siège était ce prie-Dieu, sur lequel nous n'avions pas le droit de nous

asseoir, elle encore moins que moi. Elle m'interrogeait sur ce que j'avais appris pendant la semaine. Jamais elle ne m'a réprimandée, ni complimentée. Ma seule récompense était d'avoir su répondre. Mon châtement d'être demeurée devant elle bouche bée.

« Un jour – je pouvais, si je compte bien, avoir un peu plus de treize ans – je fus appelée à la sacristie. C'était là qu'était conservé le trésor du couvent, reliquaires, émaux, vases sacrés, orfèvreries. La religieuse qui en avait la garde m'avait prise en affection, à cause du goût que je manifestais pour toutes ces belles choses. Elle prenait pour de la piété les heures que je passais absorbée dans leur contemplation. Avec un grand luxe de formalités, on venait d'apporter de la ville la plus voisine, distante malgré tout, ainsi que je l'ai déjà noté, d'une bonne quinzaine de lieues, une caisse que la religieuse, mon amie, désirait n'ouvrir que devant moi, se faisant par avance une joie d'assister à mon enthousiasme. C'était un ostensor, un splendide ostensor de vermeil, que contenait la caisse en question. À son centre resplendissait, dans son auréole de rayons, la lentille de cristal destinée à enfermer le Saint-Sacrement. C'est à ce miroir inattendu que je dois la plus surprenante des découvertes, celle d'une fillette de treize ans que j'apercevais pour la première fois. Il ne m'était pas possible d'affirmer si elle était belle ou laide. Ces mots n'avaient point encore de sens pour moi. Les temps, malheureusement, n'étaient plus éloignés où l'on allait se charger de me renseigner sur ce point. »

Roche, depuis un moment, n'avait plus qu'un espoir, dissimuler de son mieux jusqu'au bout l'émotion qui grandissait en lui.

« Comment s'appelait-elle, demanda-t-il, uniquement pour dire quelque chose peut-être, cette ville dans le Taurus, distante d'environ quinze lieues de votre couvent ? »

Il eut l'impression que, sur le point de répondre, elle s'était ravisée soudain.

« Bah ! fit-elle, avec indifférence, qu'importe ! Ce sont là détails dont il est toujours temps de reparler. »

VIII

« Qu'est-ce que c'est, dit Roche, que ces Hentchakistes, auxquels, à plusieurs reprises, tu as fait allusion ?

— Il y a des gens, répondit-elle, qui estiment que d'un mal doit sortir nécessairement un bien. Ils étaient de ceux-là. Je n'aurais rien à dire de cette doctrine baroque sans les maux dont j'ai eu moi-même à souffrir de son fait, et dont je n'ai jamais très bien éprouvé la contrepartie.

C'était une secte d'illuminés qui prétendaient attirer l'attention de l'Europe sur les misères dont souffrait de plus en plus en Turquie ce peuple arménien auquel ils appartenaient. Chaque fois que je le pourrai, j'éviterai d'entrer dans les détails que tu connais pour la plupart aussi bien que moi, mieux que moi. Ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas, que tu as été, en 1919, officier d'ordonnance du colonel Brémond, au moment de l'essai d'installation d'une république arménienne en Cilicie. Bref, à l'époque dont je te parle, vers 1904, il y eut dans toute la Turquie d'Asie une recrudescence de troubles et de massacres, et à Constantinople, il convient d'ajouter, pas mal de menées et d'attentats dus justement, à nos Hentchakistes, à moins que les agents provocateurs de la police impériale, de temps en temps, n'y aient en sourdine mis aussi du leur ; tentatives d'assassinats dirigées contre les dignitaires du Palais, et quelquefois plus haut encore, coups de feu dans la nuit, mauvais café, puis, couronnant le tout, un vendredi, bombe devant la mosquée Hamidié, à la sortie du Selamlik. Ce dernier exploit, notamment, ne devait pas manquer d'attirer des représailles. Elles se firent attendre encore moins qu'on ne pensait.

Jusque-là, notre région avait été à peu près tranquille, le Vali qui gouvernait la province dont dépendait Kara Tekké étant un de ces vieux Turcs débonnaires comme il y en a eu tant. La bombe de la mosquée Hamidié lui coûta sa place, car il fut prouvé, peut-être même grâce aux soins de l'intrigant qui lui succéda, que c'était par ici que les conspirateurs avaient ourdi leur complot et s'étaient ensuite réfugiés. Personne au monastère, bien entendu, ne se doutait des nuages qui s'accumulaient sur nous, à part la supérieure, peut-être. Mais celle-ci, jusqu'à son dernier souffle, n'a jamais consenti à partager avec quiconque le poids de ses responsabilités.

Ce fut un samedi. Ce jour-là, je crois l'avoir dit, elle me questionnait sur mon travail de la semaine. On frappa. Presque sans attendre sa réponse – ce qui, déjà, lui fit froncer le sourcil – la sœur Irène entra. La sœur Irène remplissait, à Kara Tekké, les fonctions d'économe. Elle avait le défaut de prendre tout au tragique. Jamais encore pourtant, je ne lui avais vu une telle mine de catastrophe.

« Qu'y a-t-il, sœur Irène ? Je vous en prie, tâchez de revenir à vous !

— Ma mère, c'est le Kaïmakam ! »

Il s'agissait du sous-préfet de... la ville dont nous venons de parler enfin ; la ville la plus voisine de Kara Tekké.

« Le Kaïmakam ? Par exemple ! Que peut-il nous vouloir ? Où est-il ?

— Ma mère, je l'ai laissé parlementant devant la porte. Il a une douzaine de gendarmes avec lui. Je suis venue vous demander si je peux...

— Quoi ?

— Le faire entrer.

— Sœur Irène, vous êtes folle, je suppose. Vous allez me faire le plaisir de vous rendre à la chapelle. Vous vous y récitez à vous-même par cœur la règle de notre ordre, en attendant que je revienne vous dire si je dois oui ou non vous relever de vos fonctions. »

Elles sortirent, m'oubliant là, assez étonnée, mais pas très inquiète. Je ne savais que de façon assez vague ce que pouvait être un Kaïmakam. Celui-ci était en tout cas le premier homme à afficher la prétention, depuis que ma mémoire était mémoire, de forcer la porte de Kara Tekké. Connaissant la supérieure comme j'étais payée pour la connaître, je me mis à rire en songeant à l'accueil qu'elle n'allait pas manquer de lui réserver.

À ma grande surprise, le soir, j'appris qu'il n'y avait là rien de si risible. La sœur portière – un emploi, entre parenthèses, qui n'était pas à Kara Tekké, très absorbant – avait assisté, frissonnant d'effroi, au dialogue qu'avait eu, à travers le guichet de la porte, notre mère avec le Kaïmakam.

« Qu'est-ce qu'il voulait ?

— L'entretenir d'un nouvel impôt qui, paraît-il, va frapper les couvents chrétiens.

— Que lui a-t-elle répondu ?

— Qu'il serait fait honneur au chiffre dont on décidera de nous taxer. Elle a demandé que ce chiffre-là lui soit communiqué par lettre. Elle a terminé en déplorant que la règle de Notre-Dame du Sépulcre la privât du plaisir de converser,

autrement qu'à travers une porte, avec un haut fonctionnaire ottoman. »

Je fis une moue et lui dis :

« Je ne vois point, dans tout cela, ce qu'il peut y avoir de redoutable. C'est une simple affaire de gros sous. »

La vieille sœur fit la moue, elle aussi, et je l'entendis murmurer :

« Justement ! Ce monsieur était bien trop poli, il est parti beaucoup trop vite pour n'avoir point des idées de derrière la tête. Crois-en mon expérience, fillette ! On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'un Kaïmakam. »

Je n'étais pas, je le répète, inquiète du tout. N'empêche que, cette nuit-là, je fis un rêve assez impressionnant. La Sittel-Qobour m'apparut et se mit à me morigéner, alléguant que je la délaissais depuis pas mal de jours. Je fus peinée d'un reproche qui n'était pas tout à fait fondé. Entre nous j'étais certaine de n'avoir jamais passé autant d'heures aux pieds de la statue au manteau vert constellé de rubis. Cependant, je ne protestai point. S'il est en effet déjà bien scabreux d'entrer en discussion avec nos maîtres terrestres, on conçoit qu'il est encore plus prudent de ne pas s'y risquer, s'il s'agit de la Vierge ou même des saints.

La conclusion fut que, le lendemain, tout de suite après matines, je me trouvai à la chapelle. Les religieuses n'avaient le droit de s'y rendre qu'à des heures déterminées. Mais moi, dont l'emploi du temps a toujours été infiniment plus élastique, j'allais et je venais par tout le couvent sans avoir de comptes à rendre à personne, à peu près à mon gré.

La porte du sanctuaire de Notre-Dame du Sépulcre, pareille à celle de Tortose ainsi que je l'ai mentionné, s'ouvrait dans le socle du pilier central, à gauche de la nef. Je descendis sur la pointe des pieds. Là, régnait l'odeur de l'encens, et, comme il n'y avait point de fenêtres, l'éclairage n'était assuré que par des lampes à huile pendues au plafond et qui étaient des globes de cristal violet et vert. Je serais plus vieille, sans mentir, de trois ou quatre ans, si j'ajoutais à mon âge présent toutes les heures de ma jeunesse que j'ai vécues en adoration dans ce lieu. En dépit de sa majesté barbare et oppressante, je m'y sentais bien. J'y étais chez moi. Je formais des vœux que je présentais à la Madone, et, comme je ne lui demandais que des choses modestes et raisonnables, la plupart du temps, j'étais exaucée. Bien qu'il n'y eût, dans ce souterrain, ne pût y avoir aucun courant d'air, les mèches des lampes grésillant parfois projetaient sur les voûtes de bizarres ombres mouvantes et je voyais alors avec une sainte terreur l'obscur et lisse visage de la Vierge changer brusquement d'expression.

Celle qu'elle prit soudain ce matin-là – je priais à ses pieds depuis environ une demi-heure – m'épouvanta. Simultanément, il m'avait semblé que les lampes s'étaient mises soudain à osciller. Pas de bruit, certes ! Il ne pouvait en parvenir aucun à cette profondeur, mais quelque chose comme un ébranlement, une formidable commotion. Au comble de l'effroi, je me prosternai davantage. Je dus perdre quelques minutes le sentiment. Un vent froid me fit revenir à moi, me glaçant la nuque soudain. Cela provenait de la bouche béante et noire de l'escalier. Que pouvait-il bien se passer là-haut ? Il fallait savoir à tout prix. Je me relevai et commençai, titubante, à gravir les marches usées. À présent, le vent me frappait en plein visage. Il n'eût pas été plus violent si toutes les portes, toutes les fenêtres du monastère s'étaient ouvertes à la fois.

« Malheureuse, qu'est-ce que tu viens faire ? À quoi penses-tu ? Retourne vite ! Dépêchons-nous ! dépêche-toi ! »

C'était la sœur Théodore que j'avais devant moi, une sœur Théodore aux yeux exorbités d'épouvante. Je la connaissais bien, la pauvre petite. Elle était une des plus jeunes religieuses du couvent. Enfant, j'avais joué avec elle, avant qu'elle n'eût pris le voile. Je la connaissais bien, et, en cet instant, je ne la reconnaissais pas.

Me bousculant, me renversant presque dans l'escalier sur le seuil duquel je venais d'apparaître, elle m'entraînait. Nous nous cognions aux murailles humides. Je trébuchai.

« Plus vite, plus vite ! Sainte Madone, il n'y a que vous qui puissiez nous sauver ! »

Je voulais parler. Elle me mit une main sur la bouche. Effondrée avec elle aux pieds de la statue, j'entendais ses dents qui claquaient. Je sentis sur mon bras quelque chose de chaud. Je ne pus retenir un cri d'horreur.

« Du sang, mon Dieu. »

De nouveau, j'eus sa main suppliante sur les lèvres.

« Tais-toi, je t'en supplie, oh ! tais-toi ! S'ils nous découvrent, nous sommes perdues ! »

Combien de temps demeurâmes-nous ainsi ? Il y a des moments qui n'ont point de mesure. La petite sœur s'était mise à parler d'une voix précipitée, qui s'affaiblissait par intervalles de la plus étrange façon, moins sous l'effet de la peur, eût-on dit, que d'une espèce de fièvre. Au cours de ses explications coupées de hoquets et de larmes, elle s'arrêtait

pour recommencer à trembler de tous ses membres. C'était moi à mon tour qui étais obligée de la conjurer de ne point sangloter aussi fort. Et toujours cet horrible flux tiède sur mes bras.

« Sœur Théodore, calmez-vous ! Vous êtes blessée ?

— Laisse ! Ne fais pas attention. Moi, ce n'est rien ! Mais, ma petite fille, si tu voyais les autres ! Qu'est-ce que j'étais en train de te dire ? Ne m'interromps plus, pour l'amour de Dieu ! J'ai déjà bien assez de difficultés... Ah ! oui, j'y suis ! C'est le Kaïmakam qui est venu hier après-midi. Seulement, aujourd'hui, ce n'était point une douzaine de gendarmes, mais un bataillon tout entier qui l'accompagnait, avec une pièce d'artillerie. Ils ont entouré le monastère. Je suis sûre qu'ils étaient déjà là tous hier, et qu'ils ont fait semblant de partir. Tout à l'heure, quand l'aube s'est levée, ils avaient pris position devant la grande porte. Le Kaïmakam a sommé derechef notre supérieure de lui faire ouvrir. Elle a répondu qu'entre les ordres de Dieu et les siens, il ne pouvait être question pour elle d'hésiter. On eût dit qu'ils n'attendaient que cette réplique. Ça n'a pas été long : un coup, deux coups de canon... La grande porte a volé en morceaux, et avec elle toute une partie de la muraille de façade. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, ils étaient déjà à l'intérieur du couvent.

— Pourquoi, puisque notre mère avait dit qu'on n'avait qu'à lui faire connaître le chiffre de l'impôt ?...

— Eh ! infortunées que nous sommes, c'était bien d'impôt qu'il s'agissait ! Sans cela, nous serions peut-être encore toutes en vie. D'abord, tout alla à peu près. À part la honte qu'il y avait pour nous à voir ces hommes, à subir leur contact, leurs horribles propos, nous pouvions conserver l'espoir d'échapper à un péril dont nous ne soupçonnions même pas

l'étendue. L'officier qui commandait le détachement exécutait avec une hâte respectueuse les ordres du Kaïmakam. J'entendais celui-ci lui dire : « Il faut les trouver à tout prix. Jamais le Vali ne nous pardonnera de revenir les mains vides. Nous avons la certitude qu'ils se sont réfugiés ici tous les deux. Il y a beau temps que je suis renseigné sur les manigances de cette vieille sorcière. »

C'était notre supérieure qu'il désignait en s'exprimant ainsi. Elle, entre les quatre soldats qui la surveillaient, baïonnette au canon, jamais elle ne m'a paru plus sereine, plus froide, plus indifférente. C'était, à peine si elle daignait répondre aux questions qu'on ne cessait de lui poser. Quant aux menaces, elle n'avait même pas l'air de les entendre. Nous autres, navrant troupeau abandonné, nous avons commencé par fuir dans toutes les directions. À présent, parquées un peu partout, tenues en respect par la crainte des coups de crosse dont quelques-unes avaient déjà fait l'expérience, nous attendions, muettes et angoissées, ce qui allait être décidé de nous. Moi, triste sotte que j'étais, je continuais à être persuadée que c'était de l'histoire de l'impôt qu'il s'agissait. Le Kaïmakam venait d'achever l'inspection du rez-de-chaussée. Arrivé au couloir qui mène aux cuisines, il était sur le point de rebrousser chemin, lorsque, pour notre perte à toutes, il avisa dans un renforcement de la paroi une petite porte qui n'était pas même fermée à clef, tu sais, celle qui mène à la resserre où se trouvent les provisions de bois. Une seconde, il eut l'air d'hésiter, puis il s'y engagea délibérément. Malheur, un coup, deux coups, six coups de feu ! Quatre hommes roulant sur les dalles, tandis que, dans le même instant, deux autres, en un bond prodigieux, surgissant soudain de cette porte, prenaient la fuite à toutes jambes, renversant tout. Jésus ! Marie ! Au milieu des clameurs de tous ces gens, c'est alors que la fusillade a commencé. Avoir vu une chose pareille ! Les vitres

éclataient en morceaux de toutes parts. Le plâtras des murailles volait. Puis, avec des gémissements, des formes noires se sont mises à s'affaisser, l'une après l'autre. C'étaient nos sœurs, nos sœurs, tu m'entends, que les balles commençaient à faucher. Un des deux hommes qui avaient tiré sur le Kaïmakam passa en trombe à côté de moi. Un coup de crosse sur la tête le jeta à terre où il fut achevé par les baïonnettes. À partir de ce moment-là, les soldats sont devenus comme des fous. Même si leurs officiers avaient voulu, ils auraient été incapables de les arrêter. Mais, au lieu de cela, ils ne faisaient que les exciter au meurtre. Je ne sais pas comment j'ai pu réussir à m'enfuir jusqu'ici. Ce n'est pas possible qu'ils ne m'aient pas vue entrer. Ils vont arriver d'un moment à l'autre. Il me semble que je les entends ! Oui, ce sont eux ! Ciel, c'est fini ! »

La sœur Théodore se trompait. Ses bourreaux ne devaient pas la rejoindre. Ils ne pénétrèrent dans la crypte qu'une heure plus tard. Il y avait déjà pas mal de temps que, détachant de son corps meurtri sa petite âme transparente, la Sainte Mère de Notre-Seigneur était allée la déposer entre les mains de son Fils.

Je le compris, quand je sentis tout ce sang tiède se refroidir. Demeurer seule davantage avec ce cadavre, je ne le pus. Tôt ou tard, les soldats descendraient ici. Mille fois plutôt le grand jour, alors !... Je m'engageai dans l'escalier à nouveau. La chapelle était dans un désordre qui dépassait l'imagination. Vitraux brisés, stalles démolies, maître-autel saccagé, et ici, et là, et encore là, trois robes noires, trois religieuses gisant sur les dalles, avec, près d'elles, des flaques sombres qui s'élargissaient...

« D'où sort-elle, celle-là, je te le demande ? »

Ah ! cela n'avait pas tardé ! À peine la porte franchie, j'étais aux mains de deux soldats, brutes hirsutes et débrillées, puant la sueur et le cuir, ainsi qu'une autre odeur, forte et âcre, celle du sang. Ils me tordaient les bras, me secouaient, tirant à hue et à dia, avec un luxe de mots obscènes dont je ne pouvais avoir idée.

« Tu vas te taire, sale petite vipère, ou sinon !... »

Ils étaient deux, ai-je dit. Ce fut ce qui me sauva, momentanément, tout au moins. Le vacarme que nous faisons attira un sous-officier. Les bourrades se mirent à pleuvoir à tort et à travers.

« C'est ainsi qu'on obéit aux ordres ? En voilà assez ! À vos escouades, et plus vite que cela ! »

Le Kaimakam, à qui, à tout hasard, il prit le parti de m'amener, était dans une humeur exécrationnelle. Il convient de noter qu'une balle lui avait traversé le bras. Un soldat s'employait devant lui à fouiller les deux Hentchakistes, dont les cadavres, hideusement déchiquetés, étaient rangés par terre, côte à côte, sur le seuil de la conciergerie.

« Rien, Excellence ! murmura-t-il, en se relevant.

— Il ne manquait plus que cela ! Je m'en doutais. Rien, nous ne saurons donc rien ! C'est le Vali qui va en faire une musique, lui qui m'avait tellement répété de les prendre vivants. Je ne vous félicite pas, Damad Bey. Vous auriez tout de même pu passer un peu mieux les consignes à vos abrutis. »

L'officier ainsi interpellé s'inclina avec confusion.

« Tout le monde a plus ou moins perdu la tête, Excellence. On a cru que vous étiez tué.

— Le fait est qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup !...
Qu'y a-t-il encore ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Ça, ce n'était que moi, qui, poussée par le sous-officier, venais de faire en sa présence une assez lamentable apparition.

« Oh ! oh ! »

Il ne dit pas autre chose, d'abord. Il m'examinait avec étonnement. Puis, il sourit d'un drôle de sourire. De sa main valide, il eut un geste machinal, comme pour friser sa petite moustache châtain.

« Qu'on la soigne, si elle est blessée ! ordonna-t-il enfin au sous-officier. Emmène-la et veille à ce qu'il ne lui arrive rien. Nous en reparlerons à la fin de la journée. »

Je n'étais point blessée. Ce n'était que le sang de la pauvre sœur Théodore.

Un autre corps était étendu devant la porte d'entrée. Je ne l'avais pas encore aperçu. Je manquai défaillir en reconnaissant la coiffe noire lisérée de carmin, la croix vert-émer et or de Notre-Dame du Sépulcre brodée sur les vastes manches noires. Le cadavre de notre supérieure ! Elle avait été la première à tomber.

Le Kaimakam, passant près d'elle, lui décocha un coup de pied.

« Expédiez-moi cela aux hyènes et aux chacals ! commanda-t-il. Sacrée vieille taupe qui a donné asile à cette vermine ! Elle est responsable de tout. »

M^{me} Hadjilar avait parlé sur le même ton, sans émotion apparente, toujours de la même voix égale et sourde.

Elle se recueillit un instant, puis elle dit avec un sourire.

« J'ai connu, certes, des heures pires. Mais pour mon premier contact, n'est-ce pas, avec l'espèce masculine, je crois tout de même que ç'a été assez réussi. »

IX

Armène eut un curieux hochement de tête. Le triste sourire qui venait d'effleurer ses lèvres s'était effacé.

« Connais-tu Afioun-Karahissar ? demanda-t-elle.

— J'y suis passé, mais une seule fois, et de nuit, encore, fit Roche surpris. C'est te dire que l'image que j'en ai pu garder est bien imprécise. Je me souviens d'une formidable montagne carrée dressée dans le ciel lie-de-vin. C'est tout. Le lendemain, quand l'aube est venue, nous étions déjà à une trentaine de kilomètres. La monstrueuse apparition s'était effacée.

— Afioun-Karahissar, répéta Armène, la Noire forteresse de l'Opium. Je n'y suis moi-même restée que deux jours, mais deux jours qui ne sont pas, je te prie de le croire, près de sortir de ma pensée. »

Leurs verres étaient vides. Elle les remplit de nouveau.

« Le rocher carré dont tu parles, poursuivit-elle, c'est celui au sommet duquel la citadelle est située. Nous atteignîmes Afioun à la nuit, nous aussi. Je savais que nous devions nous y arrêter, le Vali de la province y ayant donné rendez-vous au Kaïmakam, afin de connaître les résultats de l'expédition dont il avait été chargé. Bien que ce dernier n'eût pas à attendre grand-chose de bon de cette entrevue avec son chef, tu t'imagines si tout de même il fit diligence. Trois jours, ce fut à peine si nous mîmes trois jours pour franchir les quarante lieues qui séparaient Afioun-Karahissar de notre couvent. Bien entendu, le bataillon qui venait de s'acquitter si joliment de la besogne

que tu sais n'avait pas suivi pour recevoir sa part de félicitations. Ces messieurs avaient regagné leur garnison l'oreille assez basse. Seul, un groupe d'une douzaine de gendarmes nous accompagnait. L'officier qui avait le commandement de cette escorte était un lieutenant du nom de Rechid bey, et j'étais confiée à sa garde. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Il m'avait procuré une mule sur laquelle je ne me tenais pas trop mal. Il détournait les yeux quand je le regardais. Je devinais dans ces yeux-là de la douceur, de la pitié, peut-être autre chose. « Pourquoi suis-je la seule à être ainsi emmenée avec vous ? » lui avais-je demandé. Il avait haussé les épaules. « Si je le savais, je n'aurais pas le droit de te le dire, ma pauvre petite », avait-il répondu. Le droit de me le dire ? Ce n'était pas cela. En réalité, c'était le courage qui lui eût fait défaut. D'ailleurs, à quoi bon essayer de lui en arracher davantage, puisque moi-même, dès le premier soir, j'étais fixée !

« Que faut-il faire de la petite ? » Telle avait été la question que le sous-officier qui avait reçu l'ordre de veiller sur moi s'en était venu poser au Kaïmakam.

Les hommes ont une manie bien étrange, celle de se confier, la plupart du temps à des gens d'un rang inférieur au leur. Je te demande en quoi celui auquel je fais allusion, le Kaïmakam en l'espèce, avait besoin d'entretenir cet humble sergent de ses vues sur moi.

« Nous en reparlerons ce soir, avait-il répondu. En attendant, occupe-toi d'elle. Qu'elle ne manque de rien, et surtout que personne ne se permette à son égard la moindre privauté. Elle va peut-être me servir à essayer de réparer le grabuge causé par tous ces imbéciles. Il ne faut pas, en conséquence, qu'on risque de me la détériorer. »

Parlant ainsi, il m'avait regardée. Il avait souri, et, m'attirant contre lui de son bras valide, il avait déposé sur mes lèvres un drôle de baiser.

Au bord du lac d'Akchehir, le soir venu, nous nous arrê-
tâmes. Ce lac est à mille mètres d'altitude, à peu près, et je
n'en connais point de plus poissonneux. Il est entouré tout
entier par de hautes montagnes rougeâtres. Des grèbes
étaient rangés sur ses bords, immobiles, et pareils à une ar-
mée de petits garçons gris et beiges. Lorsque notre modeste
cavalcade déboucha, ils s'envolèrent et se mirent à tourbillon-
ner avec des cris moroses au-dessus des eaux que leurs pattes
rayaient longuement. Les premières étoiles trouaient le ciel.
Il faisait froid, mais je ne songeais pas à m'en plaindre, de
cela, ni de rien d'ailleurs. L'extraordinaire nouveauté des
spectacles qui ne cessaient de m'être offerts depuis le matin
me transportait. Dire que j'aurais pu terminer mon existence
entre les quatre murs d'un couvent. À plusieurs reprises, au
cours de la journée, j'avais bien pensé à me faire honte : notre
monastère saccagé, nos religieuses égorgées et souillées,
notre mère morte ! Ça n'avait pas donné beaucoup comme
résultat. Quant à moi, les périls suspendus sur ma tête m'in-
triguaient plus qu'ils ne me terrifiaient. J'aimais mieux les af-
fronter que de ne pas les connaître. Je n'étais pourtant, que je
sache, ni une ingrate, ni une héroïne. Non simplement un petit
être devant qui le rideau de la vie venait de se lever tout à
coup. Je dis ce qui est. Je rapporte les choses comme elles
ont été, ou plutôt comme je les ai senties. Mentir, ce n'est
point la peine, étant donné ce qui m'attend, le point où j'en
suis. Je ne t'ai pas fait venir d'Antioche pour cela, n'est-ce
pas ?

Autour de nous, les fumées de notre campement montaient, étroites et nettes, dans le ciel désert. Je n'ai jamais connu un autre pays que l'Asie. C'est donc seulement pour l'avoir entendu dire que je sais que l'air des cimes est ici plus vierge, plus dépouillé que nulle part ailleurs. Je me souviendrai toujours, en tout cas, de l'impression de pureté glacée que me causa cette nuit, la première que je passais au-dehors. L'eau des bords était prise par le gel. Les constellations avaient l'éclat de grappes de raisin givrées. Pas un bruit, si ce n'est de temps à autre, le floc sourd d'un oiseau qui plongeait.

La tente qui allait abriter le Kaimakam, assez élégante, toute en feutre gris, avait été dressée à l'écart, au fond d'une petite anse bien abritée. Il fumait, assis sur un pliant, lorsque le sergent me conduisit à lui. On venait de lui refaire le bandage de son bras.

« Quelles sont vos instructions, Excellence ? demanda le sous-officier en s'inclinant.

— Mes instructions ? fit-il. Heu ! mes instructions... »

Il semblait hésiter. Un combat, visiblement, se livrait en lui, un combat dont j'étais le mobile et le prix.

« Emmène-la ! ordonna-t-il. Qu'elle couche ailleurs, où tu voudras, dans un endroit où elle soit bien. Mais pas ici. »

Et, comme le sous-officier, s'inclinant de nouveau, s'apprêtait à se retirer, sans réussir tout à fait à dissimuler sa surprise, il ajouta, avec ce besoin de s'expliquer qui m'avait déjà paru, le matin même, si étonnant :

« Moi, je me connais, tu comprends. Je suis trop sûr de ce qui se passerait si elle demeurait près de moi cette nuit. Or, je n'ai vraiment pas intérêt, en la circonstance, à diminuer la

valeur de mon futur cadeau. Oui, emmène-la. Ça vaut mieux. »

Quelque peu soucieux, sans doute, de ce qu'il allait pouvoir bien faire de moi, le sergent, me conduisant paternellement par la main, avait repris la direction du petit camp. Une silhouette se dressa devant nous. C'était Rechid bey.

« Les chevaux ont-ils ce qu'il leur faut ? s'enquit-il.

— Oui, mon lieutenant.

— Et les hommes ?

— Les hommes aussi, à peu près.

— Bien », dit Rechid bey.

Il avait eu jusqu'alors l'air de ne pas m'apercevoir. Mais j'avais, moi, la vague idée qu'il n'avait posé ces deux premières questions que pour en arriver à une troisième.

« Où mènes-tu cette gamine ? » se décida-t-il enfin à demander.

Mon gardien eut un rire embarrassé.

« Ma foi, mon lieutenant, je serais bien content de le savoir moi-même. Je croyais que le Kaïmakam avait l'intention, sauf votre respect... enfin, qu'il la garderait avec lui. Ça m'aurait plutôt arrangé. Mais il paraît que ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Alors, je ne vois pas trop comment m'en sortir. D'autant que j'ai l'ordre qu'elle n'ait point à se plaindre, et surtout qu'il ne lui arrive rien. »

Rechid bey parut réfléchir.

« Conduis-la dans ma tente, dit-il avec autorité.

— Dans votre tente, mon lieutenant ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ? N'as-tu pas compris ?

— Ce n'est pas cela, mon lieutenant. »

Le pauvre diable se grattait l'oreille. Sa gêne devait être assez comique à voir.

« Pour ce qui est de comprendre, j'ai au contraire très bien compris.

— Eh bien, alors, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie... Que mon lieutenant veuille bien m'excuser, mais je croyais lui avoir dit que j'avais ordre qu'il n'arrive rien à la petite.

— Idiot ! » fit simplement Rechid bey.

Il m'avait saisie par le bras. Le sous-officier me lâcha la main.

« Mon lieutenant... tenta-t-il de larmoyer encore.

— En voilà assez, dit Rechid bey impatienté. Ne te mêle plus de cela. »

L'autre eut un geste, comme pour dire :

« Puisque c'est ainsi, je ne demande pas mieux, après tout, moi. »

La tente de Rechid bey était toute proche. Il m'y emmena sans un mot. On m'aurait bien étonnée tout de même, la veille, si l'on était venu me dire que ce serait dans le lit d'un officier de la gendarmerie ottomane que, le lendemain, je coucherais.

Le lit ? Il ne fallait pas exagérer, cependant ! Un tapis, un simple tapis à même le sol, avec, pour oreiller, la selle du cheval de Rechid bey. Je notai ces divers détails à la rapide lueur d'une allumette, qu'il fit craquer.

« Allonge-toi et tâche de dormir ! ordonna-t-il avec une étrange voix, à la fois rauque et douce. La journée de demain sera dure, également, tu sais. »

En même temps, je le sentis qui m'enroulait dans une couverture de laine. Je crois que je n'avais jamais encore été aussi émue de ma vie, mais d'une émotion qui n'était déjà plus de la peur. Nous ne disions rien. Ému, il me semblait qu'il l'était, lui aussi.

La pâle lumière de la nuit, tout à coup, une lumière en forme de carré. C'était la portière voilant l'entrée de la tente qui venait de se soulever. J'étais seule. Il était ressorti.

« Brute ! Mulet ! Que me chantes-tu là ? »

Avais-je dormi ? Je ne crois pas. Toujours est-il que cette voix pleine de colère me fit me dresser en sursaut. J'avais reconnu le Kaïmakam.

Un vague bredouillement répondit. C'était le malheureux sergent qui essayait de se justifier. Puis, une troisième voix s'éleva, celle-ci mesurée et calme, la voix de Rechid bey.

« Il ne vous a dit que la vérité, Excellence. C'est sur mon ordre, sur mon ordre seulement, qu'il a agi.

— Sur votre ordre ? Êtes-vous devenu fou ? Où prenez-vous le droit de donner un ordre pareil ? En quoi cette affaire

vous regarde-t-elle, je vous prie. Pas une minute de plus, je ne permettrai que cette petite... »

C'était à quelques mètres à peine de moi, deux ou trois tout au plus, que cela se passait. Soudain la dispute fut suivie d'une espèce de bruit sourd, quelque chose comme une bousculade, une lutte... Rechid bey, je le compris, se tenait debout devant l'entrée de sa tente, que le Kaïmakam avait la prétention de forcer.

« Je vous somme, je vous donne l'ordre...

— Ici, je suis chez moi, Excellence. Hors du service, vous n'avez pas d'ordre à me donner.

— Le service ! Il ose parler du service ! Vous verrez comment tout cela se réglera. En attendant, laissez-moi passer, ou sinon... »

Ce bruit sourd, cette espèce de halètement, de nouveau ! Rechid bey ne devait pas avoir fort à faire pour tenir en respect son ennemi, accommodé comme ce dernier l'était. J'entendis le Kaïmakam pousser un grognement de douleur.

« Vous avez de la chance que mon bras soit dans un tel état ! Sans cela...

— Laissez-moi vous dire que la chance est au contraire pour vous, Excellence ! » répondit, avec une politesse parfaite, Rechid bey.

Accroupie, recroquevillée, mes deux mains sur le cœur, j'écoutais, pantelante, en proie à une sorte d'ivresse morne et de dégoût. Depuis, certes, j'ai eu l'occasion de contempler pas mal de scènes plus ou moins répugnantes, dont j'ai été cause. Mais la brutalité et l'ignominie de la vie se sont tout de même révélées à moi trop d'un seul coup.

Afioun-Karahissar ! Quel surcroît d'angoisse m'étreignit quand nous nous mêmes, la nuit tombée, en devoir de gravir la rampe de sa citadelle. Seules, des lumières clignotantes qui escaladaient les ténèbres révélèrent la forme du noir rocher.

Si grande était la hâte du Vali d'avoir des détails sur l'affaire du couvent de Kara Tekké que nous n'eûmes pas même une minute à attendre pour être reçus. Je dis *nous*, parce que, comptant sur les agréments de ma présence pour conjurer l'orage qu'il avait les meilleures raisons du monde de redouter, le Kaïmakam m'avait fait entrer avec lui dans la salle où son chef l'attendait.

Cette salle, immense et aussi mal éclairée que possible, avait un plafond à voûtes soutenues par une infinité de colonnes trapues et obscures. On n'y avançait, instinctivement, qu'avec précaution. C'était un peu comme si on se fût promené parmi une forêt de monstrueux champignons.

Je passe sur la violence de l'algarade dont fut salué l'infortuné Kaïmakam. De cinq minutes, il ne put réussir à placer une parole, pour la bonne raison que le Vali ne lui posa point une question.

Les nouvelles, qui, l'on n'a jamais pu savoir comment, s'arrangent toujours pour précéder leurs porteurs qualifiés, une fois de plus étaient allées plus vite que nous. Le Vali savait depuis le matin que l'opération dont il avait espéré retirer tant d'avantages en haut lieu s'était soldée en définitive par un échec.

« Il fallait choisir ! conclut-il en achevant son impitoyable réquisitoire. Ou bien être assez adroit pour prendre ces deux gredins vivants, ainsi que je vous l'avais ordonné. Ou alors,

n'ayant pu empêcher qu'ils soient mis en pièces, arrêter les frais, ne pas souligner votre échec par un massacre dont le tort principal est de n'avoir rimé à rien du tout, et qui, pas plus tard que demain, ne va pas manquer, à Constantinople, de rassembler comme par enchantement dans l'antichambre du Grand-Vizir tous les ambassadeurs des puissances armés de leurs habituels cahiers de protestations. Ce n'était pas précisément le résultat que nous avions mission d'obtenir, n'est-il pas vrai ? Ai-je besoin, en tout état de cause, d'ajouter que cela ne signifie de l'avancement ni pour vous ni pour moi qui n'ai eu pourtant qu'un seul tort dans toute cette histoire, m'être confié à moins intelligent – et je suis poli ! – que je ne supposais ? »

Tout en récriminant ainsi, il s'efforçait de ne pas perdre de vue l'effet que produisaient ces paroles sur un personnage d'un certain âge, assis à côté de lui, un peu en arrière de sa table de travail. Le personnage en question pouvait être âgé d'une soixantaine d'années. Il était coiffé du tarbouch et vêtu de la stricte stambouline noire chère aux hauts fonctionnaires de la Porte. Les marques de déférence que le Vali ne perdait pas une occasion de lui prodiguer attestaient que ce devait être quelqu'un d'important.

Il venait de lever la main.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il, le doigt tendu, d'une voix presque basse.

Cela, c'était moi, tout simplement. Muette, en retrait, dans l'ombre d'un pilier, à l'endroit exact où le Kaïmakam venait de me laisser, j'avais retenu ma respiration durant toute la scène. L'instant où ma destinée allait se décider n'était certainement pas très loin de sonner.

« Approche, petite ! »

J'obéis. Une espèce de frisson trouble courut.

« Plus près ! ordonna le vieux monsieur.

— Qu'est-ce que c'est ? » fit à son tour le Vali, incapable de dissimuler plus longtemps sa surprise.

Si inconcevable que ce fut, secoué comme il venait de l'être, le Kaïmakam se mit à parler. Il débuta par un sourire qu'il essayait de rendre désinvolte. C'était tout de même sa partie qui était en train de se jouer, en ce moment, à lui aussi.

« Une orpheline, oui, Excellence, si mes renseignements sont bons. Une pauvre petite abandonnée sur les origines de laquelle on ne savait absolument rien, au couvent de Kara Tekké. Elle y a toujours vécu jusqu'à présent. J'ai jugé humain, à la suite des événements que vous connaissez, et que du fond du cœur je déplore... »

Je ne le quittais pas des yeux, tandis qu'il s'expliquait, ou plutôt s'embrouillait ainsi. Il souriait ; il tremblait aussi ; il était hideux.

« M'étant ensuite avisé, tout à fait par hasard, des attrait qu'elle me paraissait réunir, j'ai pensé que peut-être ne dédaigneriez-vous pas, Excellence... »

Suivirent quelques appréciations sur l'intérêt que mon physique pouvait présenter. Dire l'abjection d'éloges pareils ! La seule raison, hélas ! mon Dieu, qui m'empêche, encore aujourd'hui, d'en confesser toute la bassesse est que je m'en suis sentie, à cet instant-là, flattée obscurément. Il y a exactement dix-sept ans de cela. Je suis passée depuis par bien des traverses, mais rien n'a égalé sans doute en horreur ces trois

hommes-là réunis, dont je sentais traîner les regards sur mon corps d'enfant.

M^{me} Hadjilar se tut. Un craquement venait de se produire. Roche tenait à la main un verre rempli à moitié de champagne. C'était ce verre qui s'était brisé entre ses doigts.

Armène et lui se regardèrent.

« Dois-je continuer ? demanda-t-elle.

— Continue ! » dit-il gravement.

X

Armène se passa avec lenteur la main sur le front.

« Le Kaïmakam était sorti, poursuivit-elle, sorti en me laissant là, sur l'ordre qui venait de lui en être donné, après que le vieux monsieur en stambouline eut murmuré quelques mots à l'oreille du Vali. Il s'en était allé en saluant à reculons. Il avait disparu, absorbé par l'obscurité de la salle. Lorsque le bruit de ses pas sur les dalles se fut éteint, le personnage dont j'ignorais encore le nom m'avait fait signe d'approcher davantage. Oui, sans nul doute, ce devait être quelqu'un de très important. Il paraissait là comme chez lui. Le Vali semblait n'avoir rien à lui refuser.

« Tiens-toi droite ! Oui, c'est cela. »

Pour mieux me voir, il avait pris la grosse lampe à abat-jour vert qui éclairait le bureau. Il l'avait maintenue en l'air un instant, au-dessus de sa face toute ridée.

« Je ne peux que répéter ce que je viens de dire, avait-il fait, en la reposant. L'affaire que vous venez de vous attirer est des plus ennuyeuses. Trop de morts, pour le résultat, ainsi que vous l'avez fort bien reconnu. Cela suffit pour que vous ne négligiez point un seul moyen de tout arranger. Or, en voici un qui vous est offert, providentiellement.

— Vous croyez ?

— Je ne peux rien vous garantir, mais tout de même... Il faut regarder un peu mieux les cadeaux que l'on vous fait, que diable ! je vous assure que cela ne court pas les rues. »

J'écoutais, j'écoutais, transportée d'espoir vague et d'angoisse. On m'aurait, certes, bien étonnée, si l'on était venu me dire, dès ce moment-là, ce que deviendrait un jour pour moi le vieillard qui était en train de conseiller le Vali de la sorte, et qui n'était autre que le ministre de la Casette privée de Sa Majesté le Sultan, Son Excellence Elias Hadjilar Pacha, mon futur mari, pour ne pas le nommer.

« Je vous remercie, dit le Vali, chez qui l'espoir avait un peu l'air de renaître. Mettez le comble à votre bonté. Pratiquement, comment voyez-vous la réalisation de la chose ? Pour l'amour de Dieu, est-ce que vous ne pourriez pas consentir ?...

— À quoi ? À m'en charger ? Hum ! C'est assez délicat. Laissez-moi réfléchir. Pourquoi pas, après tout ? Vous m'êtes infiniment sympathique, et je ne vois personne qui puisse vous arranger cette affaire comme moi. »

Il prit une prise de tabac, éleva la lampe pour me regarder de nouveau.

« Entendu donc ! Donnez seulement les instructions nécessaires pour que, jusqu'à demain soir, on veille sur elle ainsi qu'il convient. À partir du moment que voici, elle est sacrée. »

Sacrée, j'étais sacrée ! Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Je passai une partie des premières heures de la nuit à me le demander. Pas très longtemps, pour être franche. Il convient de ne pas oublier qu'après des journées comme celles que je venais de vivre, j'avais le droit d'être fatiguée. En outre, je n'avais pas seize ans. À cet âge-là, on apprécie une chambre où tout a été prévu pour le bien-être, ainsi que m'apparut celle où l'on me conduisit, après un dîner dont pareillement j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre. Je mentirais

si je disais que, la curiosité aidant, je ne commençais pas à prendre goût à ma nouvelle destinée.

Je me souviens ! Je ne suis point revenue depuis dans la citadelle d'Afioun. Mais je suis sûre que si les événements me reconduisaient un jour par là, je n'aurais pas une seconde d'hésitation à retrouver cette chambre. Sorte de salon de réception avec des lustres monumentaux dont les prismes de cristal tintaient étrangement parmi les silencieuses ténèbres, ce n'était certes pas, en dépit du confort dont je viens de parler, un endroit destiné à recevoir une femme. Il est vrai que cette femme-là, moi en l'espèce, n'avait aucun moyen de faire sa mijaurée, de protester contre le traitement dont elle était l'objet, en admettant que j'en eusse eu l'envie. Or, au contraire, de plus en plus, j'avais l'impression de marcher dans le plus féerique des rêves. J'aurais eu cette impression, du moins si, à certaines minutes, malgré tout, un tremblement ne m'avait saisie soudain, dont il me semblait que je n'arriverais plus à me défaire. Il y avait des souvenirs qui étaient tout de même un peu trop frais en date : corridors emplis de fantômes s'enfuyant dans la fumée des coups de feu, carrelages maculé de lugubres taches d'un noir luisant, cadavres de pauvres religieuses égorgées.

Une femme entra, vêtue de noir, qui releva son tcharchaf après avoir bien constaté que j'étais seule. C'était une couturière. Elle me prit mes mesures sans daigner répondre aux questions que je tentais de lui poser. Elle ne me souhaita même pas une bonne nuit en s'en allant, se bornant à m'annoncer que j'aurais le lendemain matin à la première heure le costume qu'elle avait été chargée de me confectionner.

Je respirai. L'attention qu'on avait ainsi pour moi n'était pas du luxe, je te le certifie. La modeste jupe de futaine grise que j'avais revêtue le matin du sac du couvent et que j'avais portée depuis pendant trois grands jours, sans désemparer, était dans un état !... « Comment ces gens auront-ils décidé de m'habiller ? » me dis-je non sans une légère inquiétude. Ce fut la dernière pensée que j'eus avant de m'endormir, je crois bien.

Le lendemain, quand je m'éveillai, avec un soleil déjà assez haut dans le ciel, je vis en face de moi la réponse toute faite. La couturière avait dû ne pas abandonner son travail de la nuit. Le costume qu'on me destinait était là, étalé sur un fauteuil de bois doré et de velours rouge, au pied de mon lit, un énorme canapé Louis XIV rococo, de velours rouge et de bois doré lui aussi. Je frémis, involontairement quand je l'aperçus, ce costume-là. C'était le tcharchaf, la robe noire à pèlerine des femmes turques. Je ne savais pas encore ce que l'on voulait de moi. Mais déjà j'avais l'impression de le deviner. En tout cas, on ne prenait même pas la peine de me consulter. Avoir la vie sauve, bien manger, bien dormir... On se disait que cela devait me suffire. On réglait d'avance, en dehors de moi, les diverses modalités de mes futures apostasies.

Cette découverte aurait dû être une des pires de mon existence. Mais il y a toujours, dans ces instants-là, un détail ou deux pour nous redonner le goût de la vie, pour nous raccrocher à elle, presque malgré elle, presque malgré nous. Je ne parle point de ce pâle soleil d'hiver, aussitôt mort que né, et dont les tristes rayons n'éclairaient déjà plus les consoles de stuc, les affreuses pendules faux Boule, l'or des coquilles baroques du mobilier. Je fais allusion, figure-toi, à deux hirondelles. Elles avaient dû se laisser enfermer la veille au soir dans l'immense pièce, dont pas une fenêtre, en effet, n'était

ouverte au moment de mon réveil. À présent passant et repassant à travers les fontaines cristallines des lustres, elles se poursuivaient avec de petits cris plaintifs.

Je n'avais jamais mis les pieds dans un train, jamais entendu siffler une locomotive. Je dus pâlir lorsque celle qui allait nous entraîner à sa suite vint se souder au wagon de tête dans un fracas assourdissant de vapeur et de ferraille bousculée. Mais qui donc aurait été en mesure désormais de se rendre compte de mes défaillances ? Je n'étais plus qu'un mince fantôme hermétique. Mes traits avaient maintenant disparu pour toujours sous l'espèce de domino sombre qui me voilait. Le Vali, bien entendu, nous avait accompagnés à la gare. Au moment de prendre avec toute la déférence voulue congé de mon visiteur, il eut un geste auquel ni celui-ci ni moi ne nous attendions. Une seconde, il souleva le tcharchaf qui dérobaux regards mon visage. Il poussa comme un soupir rassuré.

« Vous aviez raison. Excellence, dit-il à Hadjilar Pacha, qui opinait silencieusement de la tête, je crois décidément que ça pourra aller. »

Il faisait froid. La blanche boule du soleil blafard roulait invisible derrière des buées grisâtres qui se fondaient avec la fumée du convoi. Nous traversions d'interminables plaines désertes. Presque tout de suite après notre départ d'Afioun, Elias Hadjilar, avec qui j'étais seule dans le coupé-salon qui lui avait été réservé, m'avait donné d'un mot bref l'autorisation de retirer mon voile. L'autorisation ? L'ordre, plutôt. Si j'avais osé, je n'aurais pas obéi. Ce n'était certes pas amusant pour moi, cette sensation inconnue jusqu'alors d'étouffer derrière un morceau de soie noire. Mais il y avait quelque chose

de plus pénible encore, c'étaient ces yeux fixés sur moi avec une insistance telle qu'il me semblait que ce devait être pour toujours, ce en quoi je ne me trompais pas de beaucoup, n'est-ce pas ?

Je pris le parti de river mon front à la vitre de la portière. Mais je ne distinguai à peu près rien de ce que je m'efforçais d'entrevoir, à cause du brouillard qui ne cessait de s'épaissir, d'abord, et puis, surtout, à cause de ce regard, qui continua, durant tout l'après-midi, à ne pas me quitter.

Le train s'élevait, forçant sa vapeur dans des rampes où l'on apercevait, à droite et à gauche, de mornes campagnes recouvertes de neige. Au fur et à mesure que tombait la nuit, le brouillard avait commencé à se dissiper. La lune parut dans un ciel brun qui faisait paraître la terre encore plus lugubrement blanche. C'était un paysage spectral, que je ne me lassais pas de contempler, le cœur contracté d'épouvante. Mon compagnon de voyage, toujours immobile et muet dans son coin, avait mis en veilleuse l'unique lampe de notre coupé. Était-il éveillé ? dormait-il ? Je ne me hasardais pas à tourner la tête pour essayer de le vérifier. Je n'entendais même pas sa respiration. J'avais fini par m'habituer à cette solitude et à cette obscurité. Il y eut une halte d'une bonne dizaine de minutes dans la gare d'une ville qui me parut assez grande. Des ombres passèrent avec des lanternes à la main. « Eski-Chéhir », crièrent des employés. C'était un nom qui n'était pas sans me rappeler quelque chose. Quoi ? Impossible de le préciser au juste. J'aurais été bien en peine de dire dans quelle partie de l'Anatolie nous nous trouvions. À Kara Tekké, on s'était occupé surtout de mon éducation religieuse. À quoi bon enseigner la géographie, je vous prie, à une gamine destinée sans doute à ne jamais sortir de son couvent ?

Ce dut être très peu de temps après Eski-Chéhir que je succombai au sommeil. Repassant, quatre années plus tard, bien éveillée, par la même ligne, je fus tout à fait incapable, même approximativement, d'en retrouver l'endroit.

« Par les Saintes Huiles, qu'est-ce que c'est que ce colis que vous nous rapportez là, patron ? »

Réveillée en sursaut, je me dressai sur ma banquette. La portière de notre compartiment était ouverte. Le train était arrêté dans une gare tout illuminée, une gare incomparablement plus importante que toutes celles que nous avons traversées l'après-midi.

Sur le quai, j'entrevis un piquet de soldats au port d'armes. Un gros fonctionnaire très galonné, qui devait être le chef de gare, se tenait devant, courbé en deux par une révérence.

Nous étions trois, dans le compartiment : moi, en train de me frotter les yeux ; Hadjilar Pacha, debout, déjà prêt à descendre ; un troisième personnage enfin, un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'un fez, vêtu à l'européenne avec une élégance assez voyante. L'intendant, peut-être, le secrétaire d'Hadjilar Pacha, qu'il traitait avec un assez curieux mélange de respect servile et de familiarité. J'avais trouvé, à mon brusque réveil, son visage penché sur le mien presque à le toucher. Il y avait une telle surprise dans ses yeux que, si je n'avais pas été encore si près du sommeil, je crois que je n'aurais pu m'empêcher d'éclater de rire.

« Par les Saintes Huiles ! » répéta-t-il.

Elias Hadjilar souriait toujours.

« Laisse, Youri, fit-il doucement. Ne lui fais pas peur. Je t'expliquerai... Dis-moi simplement comment tu la trouves. Je ne te demande pas autre chose, pour le moment. »

Et, sans attendre la réponse de son interlocuteur :

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? » murmura-t-il.

Le nouveau venu avait joint les mains, dans une mimique assez ridicule.

« Belle ? Plus que belle ! s'exclama-t-il, l'air extasié. Qu'est-ce que ça va être tout à l'heure, lorsqu'il m'aura été donné de l'admirer au grand jour. »

Avec componction, il ajouta :

« Oui, au grand jour, auquel elle ressemble. Peut-être – et encore je n'en suis pas sûr, pas sûr du tout – peut-être serait-elle seulement un peu maigre. »

Elias Hadjilar fronça les sourcils.

« Tu n'y connais rien ! fit-il sèchement. On a toujours tort de solliciter l'avis des idiots. Occupe-toi plutôt de nous aider à descendre. La vedette est à l'embarcadère, n'est-ce pas ? En route, je te mettrai au courant de ce que j'ai besoin que tu saches. Rien de plus. »

Il m'avait fait signe de remettre mon voile. Le chef de gare s'inclina jusqu'à terre au passage du tout-puissant ministre de la Casette privée. Le piquet d'honneur se figea au garde-à-vous. Hadjilar Pacha répondit par un nonchalant petit salut de la main.

Moi, je suivais, tremblotante silhouette noire, je suivais sans savoir où j'allais. Eh ! qu'aurais-je bien pu faire d'autre ?

La nuit semblait sur le point de pâlir. Mais toutes ces féeriques illuminations qui nous entouraient brillaient encore de tout leur éclat. Et, soudain, croyant devenir folle, j'en vis d'autres, mille fois plus nombreuses, en face de moi ; puis d'autres encore à mes pieds. Celles-là n'étaient pas immobiles. Elles allaient, venaient, s'entrecroisaient, glissant les unes à toute vitesse, les autres avec une molle lenteur, dans toutes les directions, dans tous les sens. Je n'avais jamais encore aperçu un grand fleuve, ni la mer, bien entendu, à plus forte raison. Je compris que ce qui se trouvait là devait être chose comme les deux à la fois. Et ce fut alors, en même temps qu'une brise froide et salée me frappait le visage, que j'éprouvai comme un autre choc, combien plus violent, la subite révélation de l'endroit où me conduisait mon destin. Le Bosphore, Constantinople ! Était-ce possible ? Mon Dieu, mon Dieu ! Ah ! tout de même, il n'était pas nécessaire d'être bien forte en géographie pour les reconnaître, pour être certaine de ne point m'abuser sur la réalité de ce prodigieux spectacle, sur le déroulement de l'aventure inouïe qui était en train de m'arriver !

Nous descendîmes un escalier sur les dernières marches duquel clapotaient les flots. Une splendide embarcation était là, surmontée à l'arrière d'un dôme de velours violet, avec des banquettes recouvertes de housses de même tissu. Douze rameurs, casaqués de violet et d'or, étaient à leur poste. Le ciel, au-dessus de nous, commençait à se zébrer de larges déchirures vertes. Les étoiles se prolongeaient en vrilles clignotantes dans l'eau.

« Au konak ! Et le plus vite possible. »

À peine eûmes-nous le temps de nous asseoir. Déjà, le caique volait à la surface d'une mer que chaque minute faisait plus claire. Plusieurs bateaux que nous croisâmes n'avaient

plus leurs feux allumés. Le jour venait. J'avais pris place un peu à l'écart, à la droite d'Hadjilar Pacha. L'homme qu'il avait appelé Youri était à sa gauche. Ils causaient tous les deux à voix basse. Je savais bien que c'était de moi qu'ils s'entretenaient. Mais, si bizarre que cela puisse paraître, je n'essayais même pas de tendre l'oreille pour surprendre ce qu'ils pouvaient dire. Dès cette époque je possédais le sentiment lucide et triste de l'inutilité de nos agitations, de nos efforts dans les combats dont notre destinée peut dépendre. Cette conviction m'aura suivie toute ma vie. Elle explique l'apparente résignation de mon existence. Je m'en suis si peu départie qu'au moment même où je te parle, en face d'une menace qui n'a jamais été plus abjecte, plus redoutable, j'en suis au point de me demander si je n'ai pas eu tort d'entamer la lutte – à plus forte raison, mon pauvre ami, de t'y engager.

L'aube n'était plus éloignée de poindre lorsque nous atteignîmes l'autre rive. Le caique vint se ranger le long d'un quai de marbre, bordé d'une balustrade surmontée de place en place par de grands vases d'airain. Dans la pénombre blanchissante s'apercevait, parmi des bouquets de cyprès et d'ifs, un palais, de style italien.

« Nous voici chez moi ! » dit Elias Hadjilar.

Ce fut lui-même qui me prit la main, pour m'aider à sauter le quai.

« Pas trop lasse ? Non ? Tant mieux ! Tu es une brave petite. Tu vas avoir demain, c'est-à-dire aujourd'hui, des occupations assez fatigantes. Fais-moi donc le plaisir de commencer par te reposer. »

Une nuée de serviteurs s’empressaient autour de nous. Il fit signe à une négresse entre deux âges, somptueusement vêtue de velours violet, elle aussi, et dont le col et les oreilles disparaissaient sous une panoplie de bijoux.

« Fenzilé, tu vas m’installer la petite dame que voici dans l’aile gauche du konak. Qu’elle dorme au moins jusqu’à midi. Dans le courant de la journée, elle recevra mes instructions. »

Il s’était retourné vers moi, et, avant de prendre congé :

« À ce soir, donc, dit-il, et dors bien. Quand tu auras besoin de quoi que ce soit, adresse-toi à Fenzilé. Tu auras certainement avec elle toute satisfaction pour le courant. S’il s’agissait de quelque chose d’un peu exceptionnel, tu n’aurais qu’à demander au téléphone mon secrétaire que voici. Tu as entendu son nom tout à l’heure, n’est-ce pas ? Il s’appelle Youri Becharra. »

XI

« Suis-moi, petite Hanoum, suis-moi ! » dit Fenzilé.

Muette, sans solliciter un mot d'explication, je pénétrai avec elle sous le porche de gauche. Toute cette partie du palais était environnée de bosquets. Dans le ciel vert, des mouettes tournaient, toutes blanches. Il faisait déjà assez clair pour qu'on pût distinguer les premières fleurs, qui s'entrouvraient.

Comme elle fut en tous points extraordinaire, cette journée au cours de laquelle allait m'être révélé mon destin ! Naturellement, malgré les supplications de ma gardienne, je ne consentis point à me coucher. On ne pouvait pas me contraindre à dormir, si je n'en avais pas envie, à la fin ! Je m'étais reposée bien suffisamment dans le wagon. Et puis, il y avait ma curiosité, qui devinait qu'assez de matière à s'exercer allait lui être offerte, Dieu merci !

Fenzilé avait commencé par me demander où se trouvaient mes bagages. Elle ne parut point autrement surprise quand je lui eus répondu que je n'en avais point. Ma robe et mon tcharchaf d'Afioun-Karahissar étaient tout ce que je possédais. Je n'en éprouvais aucune humiliation. Je n'avais jamais été aussi riche depuis ma naissance, et la vie de communauté que j'avais vécue jusque-là au couvent n'avait guère contribué à développer en moi le sens de la propriété. Sens que je n'ai jamais beaucoup eu, d'ailleurs. Les choses auxquelles je tiens le plus, si la nécessité s'en imposait, je crois que je m'en passerais à merveille du jour au lendemain.

« Je n'étais guère plus riche moi-même, il y a trente ans lorsque je suis arrivée ici, petite Hanoum », dit Fenzilé, afin de bien me prouver qu'elle ne me tenait pas rigueur de mon dénuement.

Cette réflexion ne me plut qu'à moitié, je l'avoue. Du même coup, je compris que, à défaut de celui de la propriété, le sentiment des distances était inné en moi. Le parallélisme que Fenzilé se croyait ainsi le droit d'établir entre nos deux destinées me fit prendre aussitôt la décision de rappeler à l'ordre la pauvre négresse. Je ne pouvais prévoir, en aucune façon, le sort qui m'était réservé. Ce que je me promettais bien, c'est que ce sort-là n'aurait aucun rapport avec celui d'une misérable esclave promue sur le tard femme de charge. Il faut me comprendre quand je parle de résignation, ainsi que je le faisais tout à l'heure. La mienne a tout de même des limites, et elle ne s'est jamais, en tout cas, confondue avec la modestie.

« Si je préfère ne pas dormir, ce n'est certainement pas pour être assommée avec tes histoires ! fis-je donc avec une autorité à laquelle je n'avais jamais eu recours jusqu'alors, mais dont je trouvais tout de suite le ton. Laisse-moi s'il te plaît. Ah ! une question, pourtant. Est-ce que Hadjilar Pacha est marié ?

— Il est veuf, murmura-t-elle, l'air contrit.

— Bien. Autre chose : il faut que tu me montres, avant de partir, ce que j'aurai à faire, pour t'appeler, si je viens à avoir besoin de toi. »

Elle me désigna la sonnette qui communiquait avec son antichambre. Elle me mena également devant l'appareil téléphonique, ceci pour le cas où je désirerais recourir aux bons

offices du secrétaire du Pacha, ainsi qu'Elias Hadjilar m'en avait accordé l'autorisation. Je me jurai bien en moi-même de ne toucher à cet instrument pour rien au monde. D'abord, il y avait le ridicule que je risquais, si je n'arrivais pas à m'en servir du premier coup. Ensuite, le personnage dont il s'agissait avait si bien éveillé tout de suite mon antipathie que je m'étais promis de n'avoir ultérieurement avec lui que le moins de contacts possible. Hélas ! on ne fait pas tout ce qu'on veut, dans la vie. Les événements se sont chargés, en ce qui concerne l'individu en question, de me le prouver. Depuis deux jours, ils continuent, plus que jamais.

Je ne vais pas m'amuser à perdre du temps, n'est-ce pas avec la description détaillée d'un palais où je devais revenir plus tard, mais qui n'a plus rien à voir, pour le moment, avec les seuls faits qui ont de l'importance, ici, ceux que je me suis assigné pour triste tâche de rapporter. Je me borne seulement à reconnaître que le luxe incontestable – je n'ai pas dit toujours de bon goût – qui avait présidé à son installation me fut utile dans une singulière mesure. Il me servit en tant que transition. Il rendit moins brutal le contraste entre l'univers de féerie forcenée au milieu duquel j'allais être plongée sans merci et l'austère décor monacal où j'avais bien cru que s'écoulerait toute ma vie, et où il n'est pas encore du tout assuré qu'elle ne s'achèvera pas quelque jour.

Un cabinet de toilette merveilleux, équipé de toute une armée de robinets que je n'actionnai qu'avec des précautions infinies, toujours dans ma crainte de ne point paraître à la hauteur de ma nouvelle situation ! Cette situation, qu'était-elle, quelle serait-elle au juste ? Il me semblait que je le présentais déjà. Ce n'était pas pour rien que je venais de

demander à Fenzilé si Hadjilar Pacha était actuellement en possession de femme. J'avais oublié certaines allusions, certaines nuances de son entretien de la veille à Afioun-Karahissar, avec le Vali. Je ne doutais plus que ce ne fût la destinée qu'il me réservât. Ce que l'on peut juger de moins pardonnable dans mon cas, c'est que je n'étais pas du tout rebutée par la perspective de devenir l'épouse de ce vieil homme. Il faut me comprendre, se mettre à ma place. Il faut se souvenir de ce que j'étais, de ce qu'avait été mon existence jusque-là, de l'effroyable monotonie avec laquelle elle s'était déroulée. Et à l'heure actuelle, de quoi mon sort était-il fait ? On m'eût précipitée un instant plus tôt dans le Bosphore que nul être n'aurait protesté, que personne n'aurait plus jamais entendu parler de moi. Voilà de quoi il était bon de tenir compte avant de me jeter la pierre. Quant à moi, si l'on avait eu la gentillesse de solliciter mon avis, j'aurais sans doute préféré un autre parti, être par exemple la femme du lieutenant qui commandait notre détachement de gendarmerie, ce Rechid bey dont je n'avais pas fini d'évoquer le regard pensif et sévère. Mais enfin il ne m'appartenait pas, ni à lui non plus, probablement, de régler ainsi le cours des choses. L'eussé-je pu, l'aurais-je fait ? Je n'en étais même pas si sûre que cela. J'étais déjà bien trop en proie à la curiosité de ce qui allait suivre. Fenzilé, avant de me quitter, m'avait fait servir sur une petite table incrustée de nacre la plus appétissante des collations. Tandis que j'étais en train d'y faire honneur, je m'apercevais dans la glace d'en face. Je n'en éprouvais aucun déplaisir. Je ne craignais plus le sacrilège, comme le jour où, pour la première fois, l'ostensoir de la chapelle de Kara Tekké m'avait renvoyé mon image de fillette à peine nubile. En dépit de ma chevelure embroussaillée, de ma mauvaise robe noire frippée, ce fut avec complaisance que je me souris. Tout en ne me rendant pas encore très bien compte du genre d'épreuve qui

m'attendait, j'eus l'impression que je n'étais pas trop mal équipée pour les batailles du lendemain.

« Qu'y a-t-il ? Je t'avais dit que je sonnerais, si j'avais besoin de toi. »

Vexée d'être surprise sommeillant, alors que je lui avais dit que je n'avais pas besoin de dormir, je lançai à Fenzilé un regard de courroux.

« Ce n'est pas ma faute, gémit-elle, tout apeurée. Zaidé Hanoum arrive. J'ai pensé bien faire en venant avertir.

— Zaidé Hanoum ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Fenzilé baissa la voix.

« La gouvernante du konak de notre maître. C'est Hadjilar Pacha qui lui a donné l'ordre de venir. Mais la voici ! »

On entendait, effectivement, par la porte restée ouverte, des pas sur les dalles de marbre de l'escalier. Je jetai un coup d'œil vers une pendule. Un peu plus de midi et demie. J'avais dû céder à la fatigue vers onze heures. Allons, allons, je ne m'étais pas manqué de parole trop longtemps !

Zaidé Hanoum entra. Je me levai pour l'accueillir. Il était aisé de voir à son attitude qu'elle devait jouer auprès d'Elias Hadjilar un rôle important.

Toute vêtue de noir, avec son tcharchaf relevé qui ressemblait à une cornette, elle avait un faux air de l'une de nos religieuses de Kara Tekké.

Nous échangeâmes un salut poli. Elle me dévisageait avec une expression qui ne me parut pas particulièrement bienveillante.

« Son Excellence Hadjilar Pacha, dit-elle enfin, s'était proposé de venir lui-même te parler. Mais il est retenu au palais de Yldiz, auprès de Sa Majesté impériale le Kalife, qu'il doit mettre au courant de son voyage. Il m'a chargée, dans ces conditions, de te faire part de ses volontés. Vers six heures, ce soir, il sera de retour ici. Il sera accompagné de quelqu'un de très puissant, quelqu'un devant qui il est nécessaire que tu paraisses accommodée de façon plus décente. »

Cette allusion à l'adresse de mes boucles en désordre et de ma pauvre vêtue froissée fut soulignée d'une moue qui me fit rougir.

« Hadjilar Pacha aura peut-être eu l'occasion de vous dire que, tous ces jours-ci, je n'ai guère eu le loisir de prendre des poses devant mon miroir, fis-je d'une voix qui tremblait.

— Ce que m'a dit ou ne m'a pas dit Son Excellence n'est pas ton affaire, répliqua-t-elle sèchement. Occupe-toi, pour le moment, de ce que je te dis, moi. La dame en question – c'est une dame – sera donc ici à six heures. Ce n'est pas, je te le jure, plus de temps qu'il n'en faut pour les gens qui vont venir t'habiller et te coiffer. Ils ne tiennent point, pas plus que je n'y tiens moi-même, à se faire attraper à cause de toi. »

Là-dessus, avec une petite révérence ironique, elle me tourna les talons, me laissant plus que mortifiée, sur le point presque de pleurer de dépit.

Du ciel où la pauvre sœur Irène, la pauvre sœur Théodore, combien d'autres dont les chastes corps joncheront toujours dans mon souvenir épouvanté le dallage de nos corridors, de ce ciel donc où elles attendent que viennent les rejoindre leur compagnes moins favorisées qui végètent encore

ici-bas, qu'auront-elles bien pu penser, les chères blanches âmes, lorsqu'il leur a été donné d'assister à ce que l'on était en train de faire sur la terre de la petite fille qu'elles avaient dû y abandonner ? Je ne sais que trop de quelle manière cette commisération se sera traduite : par un surcroît de prières à mon intention. Plus que le bien que j'ai pu faire, ce sont ces prières-là sur lesquelles je compte pour compenser, lorsque sonnera la fin de ma vie, tout le mal qu'à mon insu ou autrement, j'y aurai fait...

À peine Zaidé Hanoum était-elle sortie que des pas résonnèrent de nouveau dans l'escalier. Cette fois, ce fut par un véritable essaim de femmes que mon appartement se trouva envahi. Elles étaient au moins huit ou dix, qui faisaient du bruit comme quarante. Fenzilé, qui essayait de se gendарmer, ne réussissait, avec ses cris pointus, qu'à augmenter le désordre. Tout cela piaillait, discourait, dans une sorte de jargon turc mélangé d'albanais et de grec que je n'arrivais pas à saisir à tout coup. Je finis par savoir que c'était là ces dames les friseuses, les manucures, les masseuses, les couturières, les modistes, les lingères, etc. À l'encontre de ce que j'aurais parié, ce furent les représentantes de ces deux dernières très honorables corporations qui parvinrent à imposer leur volonté aux autres, c'est-à-dire à s'emparer tout de suite de moi. Elles alléguaient que, pour ce qui était de me baigner, de me coiffer, plus on s'y mettrait au dernier moment, mieux cela vaudrait. Au contraire, en ce qui les concernait, n'est-ce pas, avec l'obligation qu'on leur imposait de livrer ce qui était commandé pour le lendemain avant midi !...

« Une traîne à ruban ! proclamait avec emphase la couturière. Est-ce qu'on se rend bien compte de ce qu'on réclame de moi ? Jamais je n'ai mis moins de trois jours pour faire une robe pareille ! Trois jours, avec quatre essayages, au moins ! »

Que voulait-elle dire avec sa traîne à ruban ? Même en me creusant beaucoup la cervelle, j'étais pour le moment dans l'impossibilité de le deviner. Il me fallait attendre d'être au lendemain pour cela. Ce que je compris, cependant, c'est que cette journée allait être pour moi d'une importance, d'une solennité à nulle autre pareille. J'en eus l'intuition rien qu'à l'espèce de crainte respectueuse avec laquelle ces femmes en parlaient entre elles, à demi-mot.

Tout en continuant à récriminer, la plus âgée, m'ayant fait mettre debout devant une glace, prenait mes mesures. Une autre défaisait avec mille précautions un paquet qu'elle portait sur la tête en entrant. Ce paquet contenait une douzaine de tuniques d'intérieur qui rejoignaient en somptuosité celle de cette *Vierge* d'El-Qobour, devant laquelle j'avais passé en contemplation toute une partie de mon enfance. Elles étaient taillées dans de merveilleux brochés persans, galonnées d'or, bordées de fourrure, rehaussées de pierreries et d'escarboucles. Il y en avait une qui était bleu pâle et toute parsemée de fleurs de cerisier ; un autre gris-fumée, jonchée de violettes qui étaient des améthystes ; une autre rouge, filigranée de perles et brodée de chrysanthèmes d'argent.

« Nous avons l'ordre de te laisser deux de ces robes, Hanoum, dit la femme au paquet. Tu dois en revêtir une pour ce soir six heures. Ainsi en ordonne Hadjilar Pacha. »

Toute tremblante, je choisis la robe aux fleurs de cerisier et celle aux améthystes.

Les deux couturières échangèrent un regard, hochèrent la tête. La moins vieille dit :

« Elle a bon goût. Une autre aurait pris la rouge, qui vaut davantage et produit plus d'effet. Mais elle, elle a trouvé d'instinct celle qui lui ira le mieux. »

Comme il me tardait à présent d'être seule, avec mes trésors, afin de m'en parer. Hélas ! ce bonheur-là n'était pas pour tout de suite. Il ne devait pas être loin de cinq heures lorsque j'eus enfin la possibilité de commencer à m'habiller. Des quatre femmes qui jusqu'à ce moment-là ne cessèrent pas de s'empresseur autour de moi, m'ayant retirée du bain parfumé aux huiles d'Arabie dans lequel elles m'avaient aussitôt plongée, l'une s'occupait des ongles de mes mains, l'autre de mes pieds ; il y en avait une qui, après les avoir épilés, était en train de redresser d'un crayon ambré la courbe de mes sourcils ; une autre enfin nattait mes cheveux, tout en s'extasiant longuement de n'avoir pas dû recourir au henné pour leur donner cette teinte rousse qu'ils ont toujours eue. Moi, durant tout ce temps-là, à quoi pouvais-je bien penser, je te le demande ? Au passé, bien sûr, au passé ! Mon avenir baignait dans un mystère tel que je me refusais à me fatiguer davantage en essayant de le percer. Je songeais à ce qu'avait été pour moi cette semaine qui s'achevait, à la fillette qui, cinq jours plus tôt, pas un de plus, s'en venait à tâtons plonger sa petite figure, ses petits doigts tout gercés dans le lavabo de la buanderie, alors que l'aube n'était pas née encore, et qu'on n'entendait pas d'autre bruit que celui d'un vent noir et glacé qui faisait claquer les portes, au fond des grands corridors déserts.

« La Hasnadar Housta ! La Hasnadar Housta ! »

Six heures ! Il y avait dix bonnes minutes que, dûment coiffée, poudrée, parfumée, et revêtue de la tunique grise aux violettes d'améthystes – celle que j'avais choisie – j'attendais

frémissante et immobile, devant mon miroir, au milieu des exclamations admiratives de tout mon petit monde, babillant à mes pieds à qui mieux mieux.

« La Hasnadar Housta ! Voulez-vous déguerpir ! malheureuses ! »

Toutes disparurent comme par enchantement, dans une fuite épouvantée. Il n'y eut plus dans la chambre que moi et Fenzilé, cause de toute cette débandade. Elle-même, elle semblait terrifiée. Sa bonne face camuse était presque aussi grise que ma robe.

« La Hasnadar Housta ? Qu'est-ce que c'est ? m'expliqueras-tu ? »

Pour toute réponse, Fenzilé s'écroula à terre, prosternée, le front contre le plancher.

« Eh bien ? Ai-je exagéré, oui ou non ? Qu'en pensez-vous ? »

C'était Hadjilar Pacha qui venait de prononcer cette phrase, un Hadjilar Pacha en costume de cour, le grand cordon rouge et vert de Medjidié barrant son habit chamarré. La personne à qui il s'adressait ainsi, avec une déférence qui ne m'échappa point, était une femme d'environ une cinquantaine d'années. D'une stature élevée, d'une remarquable noblesse d'allure, elle portait non le tcharchaf mais le yachmak, voile beaucoup plus transparent, et qui laissait entrevoir un peu du profil d'un visage à la fois très beau et très dur.

Sur un geste d'Hadjilar Pacha, geste que je ne compris qu'à demi, j'esquissai une révérence maladroite.

« Elle ne sait pas encore. Excusez-la. »

La dame au yachmak haussa les épaules.

« Elle saura bien assez vite, soyez rassuré. Il vaut mieux, Dieu merci, qu'elle possède ce qu'elle a, c'est-à-dire ce qui ne s'acquiert pas. Allons, allons, toutes mes félicitations. Vous n'aurez pas perdu votre temps en voyage. Je ne vous soupçonnais pas tant de goût. »

Ils rirent tous les deux. Hadjilar Pacha paraissait aux anges. Il prit la main gantée de noir de la dame au yachmak et la baisa dévotement.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme ? demandai-je à Fenzilé dès que nos visiteurs, qui n'étaient pas restés en tout cinq minutes, furent partis. Elle me fait peur. »

La négresse ne s'était relevée que pour se prosterner à nouveau, devant moi, cette fois.

« Hanoum, vénérée Hanoum ! implora-t-elle, daigne accueillir la prière de celle qui n'a été qu'une journée ton esclave, mais qui voudrait le demeurer tout le reste de sa vie. Songe à elle, Hanoum, au milieu de la gloire dans laquelle tu vas être assise demain.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? fis-je, saisie soudain d'une angoisse insensée. La Hasnadar Houstà, qu'est-ce que c'est ? »

Ce fut au tour de Fenzilé de me considérer avec terreur.

« Quoi, Hanoum ? Est-ce donc possible ? Tu ne sais rien ? Tu n'as pas encore compris le bonheur qui t'arrive. La

Hasnadar Houstá, c'est la trésorière, l'intendante du harem du Grand Seigneur, notre Souverain, Empereur des Croyants, Ombre d'Allah sur la terre, le successeur du Prophète, le...

— Quoi ? criai-je encore.

— Le harem, t'ai-je dit, voyons ! Le harem où, dès demain après-midi, de par la volonté de notre maître, le Padischah, tu vas entrer !... Mais qu'y a-t-il, petite Hanoum, Hanoum honorée, Hanoum respectée, Hanoum chérie ? »

Elle ne comprenait pas, la pauvre négresse. Elle s'était emparée de mes bras. Elle les couvrait de gros baisers tremblants.

Je n'essayais même pas de lui répondre. Je n'aurais pas pu. Je sanglotais. Je sanglotais.

XII

Madame Hadjilar eut pour Roche un triste regard de compassion.

« Toi aussi, tu pleures ? » dit-elle.

Il tressaillit légèrement.

« Moi ? Je ne sais pas, fit-il. Oui, peut-être, après tout. Quelque chose t'a-t-il permis de le croire ?

— Il m'avait semblé ! dit-elle avec douceur. Ce serait bien naturel d'ailleurs, si tu m'aimes toujours comme tu me le dis. »

Il eut un petit haussement d'épaules qui pouvait signifier : « Ne fais pas attention. Cela n'a pas d'importance. » Elle lui avait pris la main. Ils restèrent ainsi un moment. Dans la pièce à côté, l'impitoyable tic-tac de la pendule les rapprochait de l'échéance. La lune jouait sur les flots. Elle avait l'air de les recouvrir d'un immense épervier d'argent.

« Va à cette commode, veux-tu ? » dit Armène.

Il obéit. La commode en question était un fort beau meuble hollandais, qui se trouvait au fond de la chambre dans l'ombre.

« Ouvre le tiroir d'en haut. À gauche, tu y prendras une boîte de laque rouge. »

De cette boîte, quand il la lui eut apportée, elle retira un large ruban de soie mordorée. Elle le lui tendit.

« Regarde-le ! C'est le ruban de la fameuse robe à traîne dont je te parlais tout à l'heure. J'ignore si tu es très au fait de ce que pouvait être, il n'y a pas encore vingt ans, le harem de Sa Majesté le maître de toutes les Turquies. Au début de notre XX^e siècle, en pleine époque de télégraphie sans fil et d'avions, il continuait à être soumis à la même réglementation que du temps de Soliman et de Roxelane. Arrête-moi, bien entendu, si tu es déjà au courant de détails que je ne te donne point par plaisir, je te le certifie. »

Elle jeta pensivement la cigarette qu'elle venait à peine d'allumer.

« Au moment qui nous intéresse, c'était le sultan Abdul-Hamid qui était sur le trône. Cela, tu le sais. Il y a peu d'hommes, probablement, dont il soit aussi difficile de parler de façon objective. C'est ce que je tâcherai de faire toujours, cependant, et tu verras que je ne suis pas sans y avoir, quelque mérite. Il avait alors soixante-quatre ans, mais les soucis et la débauche lui en faisaient paraître au moins dix de plus. Il n'y a jamais eu, à la cour de Turquie, d'impératrice ni de reine. L'équivalent de ce rôle était tenu par la mère du sultan, qui portait le titre de Validé Sultane. Chose bizarre, et susceptible de bouleverser toutes vos idées d'Occident, cette femme placée ainsi au sommet de la hiérarchie impériale était obligatoirement, de par ses origines, une étrangère et une esclave, le Sultan, considéré comme un être divin, ne pouvant avoir de rapports avec une de ses sujettes turques. Voilà tout ensemble le secret du harem, et sa justification. Si l'on n'a pas sans cesse cette idée présente à l'esprit, on ne comprendra jamais rien à son recrutement, à la manière dont il est organisé. Ce n'était point, comme bien tu penses, dans mon couvent de Kara Tekké que j'avais appris tout cela. Tu t'imagines en conséquence si j'ai pu, dans les premiers jours, au fur et à

mesure que j'en ai eu, dans la honte et les larmes, la révélation, marcher d'horreurs en horreurs, d'étonnements en étonnements.

De ce qui précède, il résulte que n'importe quelle femme du harem impérial pouvait espérer arriver à cette dignité suprême de Validé Sultane. Il lui suffisait pour cela d'avoir du Padisshah un fils qui serait appelé un jour par la destinée à succéder à son père sur le trône d'Osman. Tel est le mirage qui, durant des siècles et des siècles, a fasciné les yeux enfantins de milliers et de milliers d'odalisques. En regard du petit nombre d'élues pour lesquelles ce prodigieux rêve s'est réalisé, peut-être est-il préférable de ne point songer à ce qui a pu advenir du misérable troupeau restant.

C'était à la Sultane Validé que revenait la souveraineté absolue sur le harem, dont la Hasnadar Housta n'était en quelque sorte que l'intendante générale, la trésorière. Faïché Kadine, favorite du kalife Abdul-Medjid, et mère d'Abdul-Hamid, mourut emportée par la tuberculose, alors que son fils n'avait que sept ans. Abdul-Medjid le confia à une autre de ses favorites, une toute jeune femme, Presto Hanoum qui réussit à mener à bien son éducation. Ce fut elle qui devint, en conséquence, Sultane Validé lorsque Abdul-Hamid, en 1876, fut proclamé Sultan. Orgueilleuse, férue de puissance comme elle l'était, quels pleurs de sang n'eût-elle pas versés si elle avait assisté, en 1909, à la grande débâcle de la dynastie. Dieu lui fit la grâce de l'en préserver. J'étais encore au harem quand elle mourut, âgée de plus de quatre-vingts ans. *J'étais au harem !* Comme je viens de dire simplement cette phrase ! Ah ! qui m'aurait dit qu'un jour je pourrais la prononcer devant toi, ravalant du même coup au rang de rien le don navrant que je t'ai fait, le jour où je me suis laissée glisser dans tes bras !

Il était indispensable, comme de juste, de présenter à la Sultane Validé toute esclave destinée au harem, où aucune femme ne pouvait être admise sans avoir obtenu son agrément, à moins, naturellement que le choix de la nouvelle venue ne résultât d'un ordre exprès du Sultan. Même dans ce cas qui était le mien, la cérémonie continuait à s'accomplir selon les rites de la plus rigide étiquette.

Le jour où cette présentation devait avoir lieu pour moi avait été fixé au lendemain de mon arrivée à Constantinople, tout au début de l'après-midi. Longtemps avant l'heure prescrite, je montai dans le carrosse d'apparat d'Hadjilar Pacha, noir avec des lanternes or, un cocher et des laquais à livrée violette, et une demi-douzaine de *chaouchs* qui caracolaient tout autour. Le maître de céans s'était abstenu de paraître, soit qu'il eût d'autres occupations, soit qu'il ne fût pas autrement fier du rôle qu'il avait joué à mon égard. Toujours est-il que, lorsque je sortis de son konak, accompagnée jusqu'à la voiture par la pauvre Fenzilé en larmes, on m'aurait joliment étonnée si l'on était venu me révéler les circonstances dans lesquelles j'aurais un jour à en franchir le seuil de nouveau.

Ce konak, bâti, ainsi que je l'ai mentionné, en bordure du Bosphore, tout de suite après le palais impérial de Tcheragan qui devait être détruit quelques années plus tard par un incendie, se trouvait situé au pied de la colline d'Ortakeuïy. Il faisait un temps terne et gris, un vrai temps de mer Noire. Le ciel très bas était rempli de menaces prochaines de neige. Je gelais dans ma robe de cour, malgré l'opulente pelisse qu'on m'avait jetée sur les épaules. Mes sentiments, quels pouvaient-ils être, en cette tragique minute de ma vie ? À dire vrai, par bonheur, je n'en avais pas. À mesure que le carrosse

s'élevait au flanc de la colline, et que je voyais, à travers le tissu à jour des stores tirés, se développer avec une majestueuse lenteur, de tous côtés, les grandes lignes d'un des paysages les plus admirables du monde, je sentais mon insensibilité croître... Sans rien voir, rigide et droite, je regardais. J'aurais été bien incapable de refaire seule le chemin ainsi parcouru. À quoi bon m'en soucier, d'ailleurs, puisque je savais que la possibilité ne m'en serait jamais donnée !

Nous passâmes près d'une mosquée, devant laquelle il y avait une tour à horloge, la mosquée Hamyidié. C'était là, quelques semaines auparavant, à la sortie du Selamlik, qu'avait été jetée la bombe qui devait être cause de la ruine de notre monastère. Puis, presque aussitôt, d'énormes murailles apparurent. Une large porte s'ouvrit, dans laquelle notre cortège s'engouffra au galop. Nous étions à présent dans la première enceinte de la résidence du sultan, ce terrible et taciturne palais de Yldiz. À partir de cet instant-là, je n'étais plus qu'une esclave, entre tant d'autres. De mes yeux secs et impassibles, je continuais à regarder.

Une deuxième enceinte surgit, avec une splendide grille dorée. Des allées innombrables partaient de là, pour se perdre dans des massifs d'arbres. Le cocher avait à peine ralenti son allure. Et soudain, une espèce de haut-le-cœur me secoua. Autour du carrosse, devant, derrière, nous escortant dans une course funambulesque, se pressait une bande d'êtres hideux, poussant des cris, des glapissements dont je n'aurais jamais pu me faire une idée. Ils étaient, ces cabrioleurs douloureux et grotesques, revêtus de la livrée rouge et argent de la sultane mère. Les eunuques, les premiers eunuques que j'apercevais ! Pour ne plus les voir, je fermai les yeux. Mais je continuais à les entendre. Et c'était tout aussi affreux.

En face d'un perron monumental, avec une maestria parfaite, le cocher arrêta ses chevaux, et je me trouvai subitement au milieu de tous ces monstres infortunés, gloussant et piaillant, qui se pressaient autour de moi pour m'aider à descendre. Ce dut être aussi pâle qu'une morte que je me mis en devoir de gravir les marches du perron. À la dernière, je butai. Une main très douce me retint. Je distinguai deux très beaux yeux verts, un visage très beau aussi, illuminé par le plus charmant des sourires. C'était une jeune fille qui portait l'étrange et pimpant uniforme des aides-de-camp féminins de la Sultane Validé, tunique rouge à aiguillette d'or, bonnet de police rouge à passements d'or également. Elle me murmura quelques mots d'une voix aussi douce que ses yeux et que son geste. Mes oreilles bourdonnaient. Je ne compris pas. Je n'entendais rien. Il me restait tout juste assez de force pour avancer. La jeune fille au bonnet rouge et or ne m'avait pas lâché le bras. Elle allait devant moi, me conduisant, et je sentais de temps en temps contre ma chair nue le froid contact du rubis en forme d'étoile qu'elle portait à son annuaire gauche.

« Laisse-la-moi, et retourne à tes occupations ! »

Sur le seuil d'un salon d'attente dont la porte venait de s'ouvrir, une haute silhouette sombre était apparue. Cette voix, je la reconnaissais. La Hasnadar Houstá !

La jeune fille au rubis obéit avec une révérence.

« Entre ! »

La porte refermée, je me trouvais seule avec la grande maîtresse du harem. Sans aucune bienveillance, je t'assure, elle m'examinait de la tête aux pieds. Elle ne parut pas mécontente de son inspection.

« Tu n'es pas mal habillée, sais-tu ! Ta robe est assez jolie, et en tout cas, elle te va à merveille. »

Elle m'avait fait signe de retirer ma pelisse. Elle désépinglait elle-même mon yachmak. Ce n'est que plus tard, lorsque j'ai connu les us et coutumes de ces lieux que je me suis rendu compte de l'immense honneur qui me fut fait en cette minute-là.

Pour l'instant, je me souviens que j'appliquai tous mes efforts à ne point trembler, de crainte, d'abord, ni, aussi, de froid. Ma robe d'apparat laissait découverts mes épaules et tout le haut de ma gorge. Telle était la tenue rituelle pour être admise en présence de la Sultane Validé. Les princesses de sang elles-mêmes n'échappaient point à cette règle. Elles avaient seulement le privilège de laisser derrière elles la traîne de leur robe librement déployée. Toutes les autres visiteuses avaient au contraire la leur retenue à la taille par un ruban. Le ruban mordoré que tu viens d'aller chercher dans cette boîte de laque est celui qui maintenait ma traîne ce jour-là. Depuis, j'ai jeté, j'ai vendu tout ce qui a pu passer par mes mains pendant cette lugubre époque de ma vie. Ce ruban est le seul souvenir, je ne sais pourquoi, que j'en ai gardé. À présent, il dépend de toi que plus rien n'en subsiste. Prends-le, en effet, si tu y tiens. Il est à toi.

La Hasnadar Houstà ne cessait point, durant tout ce temps, de me regarder.

« Hadjilar Pacha a décidément la main heureuse, murmura-t-elle. Son étoile, une fois de plus, l'aura bien servi. »

Je ne lui posai pas de questions. Que pouvait m'importer, n'est-ce pas ? Je n'en eus pas moins l'impression qu'à la même enseigne que le Kaïmakam, le Vali d'Afioun-Karahissar

avait été le mauvais marchand de l'affaire. En fin de compte, c'était Hadjilar Pacha qui avait su s'arranger pour s'attribuer tout le mérite du cadeau que je constituais.

Cependant, la Hasnadar Houstâ me donnait ses derniers conseils.

« Tu sais en présence de qui tu vas te trouver. Je t'ai déjà dit les usages. Pas une parole à prononcer, naturellement, à moins que l'on ne t'interroge. Et même alors veiller à ne répondre que par oui ou par non. Quant aux révérences, il y en a trois, la dernière à toucher du front le bas de la robe de la Validé. Remarque qu'il y a de grandes chances pour que toutes ces recommandations soient superflues, tu verras pourquoi. Mon devoir est de ne rien omettre, néanmoins. Au harem, encore plus qu'ailleurs, il faut s'efforcer d'être à la hauteur de sa tâche, de faire bien ce que l'on fait. »

Elle eut un hochement de tête pensif.

« Ce n'est pas toujours très commode. Tu arriveras vite à t'en apercevoir. Mais qu'est-ce que je te raconte là, d'autant plus qu'il va être l'heure... »

Sa voix était redevenue très dure.

« Suis-moi ! »

Il ne devait plus être très loin de minuit. Quelle interminable fin de journée ! Dans l'appartement où la Hasnadar Houstâ avait tenu elle-même à me conduire, au sortir de chez la sultane mère, j'avais dîné seule, servie par deux esclaves circassiennes qui s'étaient éclipsées aussitôt après. « Demain matin, je reviendrai, m'avait dit la grande maîtresse. Je te mettrai au courant de ce qui va être ton existence ici. En

attendant, dors, mange, repose-toi. Tu n'as pas à te plaindre de cette chambre, n'est-ce pas ? Et pourtant, sois tranquille, ma fille. Ou je me trompe fort, ou je crois pouvoir te prédire que tu ne tarderas point à être installée infiniment mieux que cela ! »

Non, sous ce rapport-là, tout au moins, je n'avais pas en effet à me plaindre. Ce ne serait jamais, je le sentais, par manque de confort que je souffrirais dans ma nouvelle vie. Les deux esclaves circassiennes une fois parties, j'avais eu tout le loisir d'évoquer les circonstances essentielles de cette bizarre journée. « Il y a des chances pour que tu n'aies même pas besoin de recourir aux recommandations que je t'adresse », m'avait annoncé la Hasnadar Houstas, sur le seuil du salon de la sultane mère. Ce que cela pouvait signifier, je n'avais pas été longue à le savoir. La grande maîtresse était entrée la première, puis, se retournant, elle m'avait fait signe de ne pas bouger. Dans un fauteuil, une vieille, très vieille dame couverte de brocarts et de bijoux était endormie. Une jeune fille, presque une enfant, se tenait assise devant elle. Son pouce et son index pinçaient les cordes muettes d'une guitare. Elle attendait pour recommencer à jouer que sa maîtresse se réveillant lui en donnât l'ordre. La baie centrale de ce salon s'ouvrait sur le Bosphore et la côte d'Asie, toute blanche d'une neige qui venait enfin de se décider à tomber. On avait envie de claquer des dents. Ce ciel brun noir, cette vieille femme en enfance, ce froid, tout cela était d'une tristesse si affreuse que je ne pus m'empêcher de jeter vers la Hasnadar un coup d'œil de supplication à la dérobée. Elle se borna à mettre un doigt sur ses lèvres. Nous nous retirâmes sans un mot sur la pointe des pieds.

Des corridors, d'innombrables patios, des galeries qui n'en finissaient plus, tout cela obscur et désert, dans la nuit

qui tombait, avec des ombres, de loin en loin, s'inclinant sur notre passage ; le départ de la grande maîtresse ; mon dîner servi par les deux Circassiennes silencieuses qui, à leur tour, s'en étaient allées. Il ne neigeait plus. Une lune brumeuse s'était levée. Les mille losanges des fenêtres de bois découpèrent en quadrillages blafards sa lumière sur le tapis. Pas d'autre bruit que, de temps à autre, un vague raclement de babouches dans le couloir : probablement quelque eunuque accomplissant sa ronde. Dormais-je déjà ? Étais-je éveillée lorsque j'entendis, ou je crus entendre une porte, la mienne, qui s'entrouvrait, se refermait...

« Qui est là ? murmurai-je, comme en un souffle.

— Ne fais pas de bruit, petite sœur ! » me fut-il de même répondu.

Une main légère, simultanément, se posa sur ma bouche. Je m'en emparai. Mes doigts rencontrèrent une bague, une bague enchâssant une pierre en forme d'étoile. J'aurais pu voir, s'il avait fait clair, que cette pierre était un rubis.

« Chut ! Pas un bruit ! Ce n'est que moi, petite sœur. »

Telle fut, allégée de tout détail inutile, la première nuit que je passai, sous la garde de trois cents eunuques, dans le harem du grand seigneur.

XIII

Je me réveillai tard, le lendemain matin, le cœur et le corps tout emplis d'une sorte de lassitude. Je ne comprenais pas très bien où j'étais. Mais il y avait du soleil un peu partout, et déjà j'avais repris goût à la vie. C'est toujours de même ! La veille, au moment où le crépuscule s'abat sur le paysage et sur l'âme, on s'imagine que tout est perdu, que tout est fini. À présent, on est persuadé du contraire. Ce qui était motif de doute est redevenu tout à coup raison d'espérer, lâchement.

Je ne m'étais pas encore décidée à quitter mon lit lorsque la Hasnadar Houstâ pénétra dans ma chambre. Elle eut une expression de raillerie en m'apercevant.

« Mais bravo ! Ce n'est probablement pas l'activité qui te tuera jamais, ma fille. Tu m'as l'air faite pour le harem bien plus encore que tu ne peux te le figurer. En temps normal, tu resteras couchée autant qu'il te plaira. Cela vaut mieux que de se réunir pour intriguer et dire du mal de tes semblables. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Tu dois travailler à apprendre ton métier. Il est neuf heures. Sois prête à onze. Je t'enverrai chercher. »

Une rose rouge, bordée de noir, gisait sur le tapis. Le regard de la grande maîtresse s'y arrêta.

Elle se baissa pour la ramasser. Son sourire moqueur l'avait reprise.

« Tiens, tiens ! Voyez-moi cela ! Des fleurs pareilles ne poussent que dans le jardin de la sultane mère. Il faudra que j'interroge tes esclaves. La voleuse sera punie. »

Celles-ci avaient dû entrer chez moi de très bonne heure pour faire leur service, sans être entendues. Je trouvai en effet tous les objets dont je pouvais avoir besoin disposés chacun à sa place. Je frappai sur un timbre, néanmoins. Une des petites Circassiennes accourut.

« Aide-moi à m'habiller ! » commandai-je.

J'aurais certes pu m'acquitter moi-même de ce soin. Mais quelle robe revêtir ? Parmi celles que j'apercevais dans l'entrebâillement de la porte de la penderie, accrochées à la queue leu leu, comme autant de fantômes de luxueuses et charmantes suppliciées, je ne savais sur laquelle il était séant d'arrêter mon choix. Ma servante devait être au courant. Je sauvegardais ma dignité en me débarrassant sur elle de ce soin. Au lieu de lui poser une question, je m'arrangeais ainsi pour lui donner un ordre. Des ordres ? Le moment où j'aurais à mon tour à en recevoir n'allait arriver sans doute qu'assez tôt ! Et lesquels, mon Dieu ? Un léger frisson me secoua. Mais je repris bien vite courage. Un coup d'œil jeté à travers le treillis de la fenêtre suffit à me rasséréner. La neige de la veille avait fondu. L'espèce de kiosque où j'étais logée – un logement tout ce qu'il y avait de provisoire, au dire de la grande maîtresse – était entouré de branches d'arbres en pleine éclosion printanière : bougainvillées mauves, mimosas d'or, lilas d'argent.

« Je risque de te donner de mauvaises habitudes, je sais bien. À la façon dont je m'occupe de toi, ne finiras-tu point par te mettre en tête que je suis ainsi pour tout le monde, pour les trois ou quatre cents fillettes et femmes qui sont ici en train de se morfondre, à attendre l'heure qui pour neuf sur dix d'entre elles ne sonnera jamais, celle où notre maître et

seigneur le Sultan leur manifestera pour quelques minutes son bon vouloir. Je pourrais te raconter que c'est de la sympathie qui m'a attirée vers toi aussitôt. Mais grâce au Ciel, je ne suis pas si aisément influençable. Quoi, alors ? Eh bien, il y a d'abord, comme explication, le fait que tu as été offerte à Sa Majesté impériale par Hadjilar Pacha. Je tiens à être agréable à ce dernier en mettant en valeur de mon mieux son cadeau. Ministre de la Casette privée, il a sans cesse avec moi, pour la comptabilité du harem, des rapports administratifs que notre commun intérêt nous commande de maintenir aussi bons que possible. Ensuite, je me plais à confirmer ce que je t'ai déjà dit hier, à savoir que j'ai foi dans ton avenir. Si tu continues à mériter cette confiance, je m'emploierai à te favoriser, cela dans la pensée toute naturelle que tu ne m'oublieras pas trop, voilà tout, une fois parvenue au rang que je prévois. Sur ce, prends cette aiguère d'émail, et verse-moi de l'eau sur les mains, que je sache si tu as à peu près compris ta leçon. »

Oreille tendue, bouche bée, j'écoutais de toute mon attention la Hasnadar Houstas tandis qu'elle discourait de la sorte. Je n'avais certes qu'une idée bien vague de ce que pouvait être cet avenir qu'elle me faisait miroiter, cette ascension qu'elle me prophétisait si rapide. Si cependant elle pouvait ne pas trop se tromper, voir clair, dire vrai, dans une mesure si modeste fût-elle ! Ah ! m'élever au-dessus de ce morne troupeau parmi lequel, arrivé à peine de la veille, j'appréhendais déjà tant de demeurer éternellement confondue ! Nul sacrifice, je le sentais, ne me coûterait jamais trop, pour atteindre ce résultat-là.

« Pas mal ! Recommence, tout de même. Un peu plus de souplesse dans le maintien. Le service de l'aiguère n'est pas des plus commodes, tu sais. Mais il est de ceux où l'on a le

plus d'occasions de se faire valoir, tu verras, toi-même ce que je veux dire par là. Beaucoup plus, en tout cas, qu'en offrant les sirops et les cigarettes. Recommence encore. Là, c'est mieux ! Suppose que Sa Majesté vienne aujourd'hui au harem. Quelle chance pour toi si, le premier jour, du premier coup, tu pouvais te trouver ainsi en état... Mais peut-être est-il préférable de ne pas trop songer à brûler les étapes, ni de courir le danger d'une catastrophe en voulant aller trop vite, non plus ! »

À onze heures, très exactement, ainsi qu'elle me l'avait annoncé, elle m'avait envoyé chercher dans ma chambre. Pendant tout le début de l'après-midi, nous avons, elle et moi, parcouru le palais, visitant tout ce qu'il en était permis de connaître à une odalisque. On peut s'y promener à loisir aujourd'hui, dans ce tragique palais de Yldiz où se sont écoulées deux années de ma vie, deux années destinées à en pourrir inexorablement tout le reste. Si je repasse un jour par Constantinople, ce qu'à Dieu ne plaise, je doute que ce soit une autorisation de ce genre qu'il me vienne à l'idée d'aller quérir à la direction des musées des nouveaux maîtres de la Turquie. Mais que, contrainte d'y revenir, je doive y chercher des lieux où j'ai vécu, je n'aurai pas à les retrouver une seconde d'hésitation. « Là, dirai-je, comme j'ai pleuré ! Ici, il m'est arrivé de rire, d'un rire qui valait moins que les larmes. C'est ici qu'a sonné l'heure de ma délivrance. Ici celle de mon infamie. »

« Mihirmah, qui me vaut l'honneur?... » demanda la grande maîtresse.

Nous venions de nous arrêter, cette dernière et moi, la tournée du palais achevée, dans un des innombrables petits salons qui s'ouvrent sur l'immense hall central. C'est ce hall

central, véritable cœur du harem, qui communique par une longue, longue galerie avec le *Mabeyin*, ou pavillon des ambassadeurs, et le Selamlik, c'est-à-dire les appartements particuliers du sultan. De ce hall, de cette galerie, du Selamlik lui-même, j'aurai, Dieu merci, assez d'occasions de reparler.

« Alors, Mihirmah, quel bon vent t'amène ? »

Il s'agissait de la jeune fille à l'uniforme rouge et or qui m'avait accueillie la veille, au seuil des appartements de la sultane mère. Elle s'inclina profondément devant la Hasnadar Houstâ.

« Maîtresse, la Validé Sultane me charge de vous dire qu'elle sera heureuse de vous rencontrer aujourd'hui dans le grand hall où elle a l'intention de se rendre à cinq heures. »

La main sur le cœur, la Hasnadar rendit sa révérence à l'envoyée de la sultane mère.

« Après Sa Majesté impériale le Khalife, je n'ai d'ordres à recevoir ici-bas que de la Sultane Validé, dit-elle cérémonieusement. Je me trouverai donc dans le grand hall dix minutes avant l'heure fixée pour son arrivée. »

Mihirmah fit un petit salut presque sec. Elle allait sortir. La Hasnadar la rappela.

« Écoute, dit-elle, en la regardant d'étrange façon. Je n'aime pas, tu le sais, à multiplier les observations hors de propos. Crois-tu cependant que ceci aille à merveille avec un costume de coupe à peu près militaire, comme le tien ? »

Ceci, c'était une rose rouge, bordée de noir, que la jeune fille portait à la taille, tige passée dans son ceinturon.

Mihirmah parut se troubler.

« J'ajoute que cela peut avoir un autre inconvénient, poursuit la grande maîtresse, impassible. Cette espèce de fleurs ne pousse que dans les serres particulières de la Validé. Que tu viennes à en laisser tomber une ici, tu risques de faire accuser une pauvre esclave qui n'a pas comme toi le droit d'en cueillir. Je ne dis pas que la chose se soit déjà produite. Mais enfin, cela peut arriver. »

Mihirmah s'inclina de nouveau, très pâle. À peine nous eut-elle quittées que la Hasnadar me saisit le bras.

« Et maintenant, il n'y a plus un moment à perdre, fit-elle impérieusement. Viens. »

Dans ma chambre où nous étions remontées aussitôt, elle me donna l'explication de cette hâte.

« Au harem, dit-elle, on ne doit jamais être pris au dépourvu. Huit fois sur dix, le sultan s'y rend à l'improviste. Mais il arrive aussi que, d'une manière ou d'une autre, la Validé soit informée de sa venue. Elle ne manque pas de m'en aviser immédiatement, en m'annonçant la sienne propre. C'est un avantage dont il faut savoir tirer parti, car d'elle, la sultane mère, à la dernière des odalisques, nous avons intérêt à ce que notre maître soit satisfait. En ce qui te concerne, c'est une vraie chance. Il n'est pas rare que le Padischah reste une semaine sans paraître au harem, et voici que tu vas pouvoir contempler sa présence le jour même de ton installation ici. Ne va pas te troubler, au moins, lorsque tu lui présenteras l'aiguère tout à l'heure. Tâche de ne pas trop tarder à faire couler l'eau. Tâche de ne pas l'en inonder non plus. Lorsque tu vas être habillée comme il sied, tu auras encore devant toi deux

grandes heures. Tu vas les employer à répéter les gestes que je t'ai appris. »

Elle-même, la terrible femme, tout en parlant, elle ne perdait pas une minute. Elle ouvrait mes coffres, mes tiroirs, ma penderie. Ce qu'elle en retirait, elle le lançait, au fur et à mesure, à toute volée, sur le divan.

« C'est cela qu'il va falloir mettre ! Et ceci ! Et ceci ! L'essentiel est d'être habillée aussi simplement que possible. Une nouvelle venue n'a pas à chercher du premier coup à tout éclabousser. Tes petites camarades ne te le pardonneraient point. Si tout marche à souhait, comme je le prédis, c'est là une précaution, d'ici peu de temps, dont tu n'auras plus à tenir compte. Mais, en attendant, il vaut mieux s'arranger pour ne pas se faire d'ennemis. Bon ! Voilà qui va bien ! Appelle en vitesse tes Circassiennes afin qu'elles t'aident à te vêtir, à te coiffer. Je tâcherai, avant l'arrivée de Sa Majesté, de trouver une minute pour venir te prendre. Eh bien, qu'en dis-tu ? Tout de même, ma fille, il y a une chose que tu n'auras jamais le droit de prétendre, c'est que je n'aurai pas pris soin de toi, à tes débuts ! »

Et comme je balbutiais quelques maladroites paroles de gratitude :

« Ne me remercie pas ! Je fais cela pour mon plaisir, parce que j'aime mon métier, comprends-tu ? Les gens qui aiment leur métier finissent toujours par en retirer tôt ou tard la récompense. Tu me prouveras ta reconnaissance en ne m'apportant pas de déceptions, en n'imitant pas cette petite sottise de Mihirmah !

— Mihirmah ? » ne pus-je m'empêcher de murmurer, toute tremblante.

Le redoutable fantôme noir me jeta un coup d'œil singulier.

« Oui, Mihirmah, ai-je dit. À propos, je suis en train de me poser une question. Je m'évertue à essayer de t'inculquer un tas de principes, que tu n'auras peut-être jamais à mettre en pratique, et je m'aperçois que j'ai négligé l'essentiel. Te doutes-tu bien, petite fille, de ce qu'est l'endroit où tu viens d'entrer ? Ce n'est pas un lieu de tout repos que le harem, il importe que tu le saches. Il vaut mieux s'y abstenir de toute pensée et de tout acte qui pourrait être estimé de nature à porter ombrage au Grand Seigneur. Autant celles d'entre nous qui acceptent de se plier à sa règle sont assurées de trouver ici or, indolence, luxe, bijoux, toutes les joies, enfin, toutes les satisfactions matérielles licites, autant les autres... Tiens, je préfère ne pas aborder ce sujet. Nous y reviendrons une autre fois. Apprends cependant qu'il est ici une qualité, l'obéissance, qui est requise avant toutes les autres. Si, par exemple, une nuit où tu ne dormiras point, il t'arrive d'entendre dans le corridor un bruit de pas, et cet ordre sans cesse répété : « Que celles qui tiennent à leur vie veuillent bien ne pas sortir de chez elles pour l'instant ! » eh bien, il est certain qu'il sera préférable pour toi de ne pas entrouvrir la porte de ta chambre, à ce moment-là. Ce sont les eunuques éthiopiens, avec la courbache desquels je te souhaite, entre parenthèses, de n'avoir jamais à faire connaissance. Et puis, d'ailleurs, qu'y gagnerais-tu ? À quoi cela t'avancerait-il, je te le demande, de les voir passer dans la demi-obscurité, les deux du milieu tenant par ses coins un sac d'assez inquiétante forme ? Ah ! autre exemple encore des curiosités à ne pas avoir. S'il t'arrive, ne l'ayant pas vue depuis plusieurs jours, de chercher à obtenir des nouvelles de telle ou telle petite pensionnaire d'ici, n'insiste pas trop si l'on ne te donne pas de réponse

expliquant très clairement son absence. N'insiste pas. Tu as compris ? »

Prête à sortir, elle avait la main sur le loquet de la porte.

« À propos de quoi ai-je été amenée à te parler de tout cela ? Ah ! oui, j'y suis. À propos de cette écervelée de Mihirmah. Il est bien rare au harem qu'on ait vu quelqu'un débiter sous d'aussi favorables auspices. Elle était belle, c'est entendu. Elle l'est toujours. Tu as pu t'en rendre compte toi-même. Mais je dois surtout ajouter que je m'étais employée de mon mieux à guider ses premiers pas à elle aussi. Quel départ foudroyant en tout cas, et de nature à permettre toutes les espérances ! Une semaine ne s'était pas écoulée depuis son arrivée qu'elle était *guezdé*. Puis *ikbal*, dans le mois qui a suivi. Déjà ses amies ne l'appelaient plus, par flatterie, que *Mihirmah Kadine*, craignant toutes que ce ne fût bientôt vrai. Voilà le splendide édifice que, de ses propres mains, elle a démoli ! »

Je devais ouvrir de bien grands yeux, car la Hasnadar sourit.

« Tous ces mots ne te disent rien, sans doute ? Il est pourtant dans ta destinée, ma pauvre fille, de n'entendre plus qu'eux, à présent. C'est la hiérarchie du harem que je viens de t'exposer là. Les Guezdès sont les odalisques que le Kalife a simplement remarquées ; les Ikbals sont celles qui ont été admises au moins une fois à l'honneur de l'alcôve impériale ; les Kadines enfin sont les favorites dont notre souverain a eu un enfant. Que cet enfant soit un fils, et que ce fils soit appelé à régner un jour, et voici la Kadine promue au rang suprême de Validé Sultane. C'est l'espoir qui est autorisé à chacune des femmes qui entrent ici. C'est cette prodigieuse possibilité que Mihirmah a sacrifiée de gaîté de cœur, pour quel motif ? tu

serais bien aimable de me l'apprendre, si tu t'en doutes, alors que la partie la plus difficile de sa tâche était accomplie. Un coup de tête, une folie, je te le répète ! Comment a-t-elle manœuvré pour arriver à ses fins ? demandes-tu. La Validé l'avait remarquée. Elle a sollicité la faveur de faire partie de sa maison. À partir de cet instant-là, elle a cessé, comme il est d'usage, d'appartenir au harem proprement dit, le sultan évitant toujours tout ce qui, de près ou de loin, pourrait paraître une atteinte à l'autorité de sa mère. Mais, du même coup, les merveilleuses ambitions auxquelles je faisais allusion tout à l'heure lui ont été interdites. Qu'en dis-tu ? Tel est le beau résultat qu'a ainsi atteint la petite personne dont nous avons la bienveillance de nous occuper ! »

Une question me brûlait les lèvres. Mais le cœur me battait si fort que je ne sais comment j'eus le courage de la lui poser.

« Être remarquée par la Validé, obtenir d'être admise à son service, sont-ce là choses particulièrement ardues ? »

La grande maîtresse laissa peser sur moi un regard qui n'avait jamais été aussi dur.

« Il n'est jamais ardu de faire une bêtise, répondit-elle avec lenteur. Ne compte pas sur moi pour t'aider dans celle-ci, en tout cas. Ce n'est pas en effet sur ce tableau-là que j'ai décidé que se jouerait ta partie. »

C'était une femme de parole. Dans l'effarement général, au milieu de tohu-bohu dont une visite de Sa Majesté au harem était chaque fois le prétexte, elle trouva le moyen de monter chez moi. Il était cinq heures moins le quart.

« Je suis contente ! » dit-elle, m'ayant inspectée d'un rapide coup d'œil.

Elle me donna une petite tape sous le menton.

« Descends dans le grand hall. Et ne me quitte plus du regard. C'est la minute décisive de la vie que tu vas vivre. »

Au même instant, une espèce d'immense rumeur sembla secouer tout le harem.

Dans la galerie d'en bas, éperdument, une cloche s'était mise à sonner.

XIV

« Voici venir notre Souverain, Empereur des Croyants, Ombre d'Allah sur la terre, le Successeur du Prophète, le Maître des maîtres, l'Élu parmi les élus, notre Majesté, notre Roi. À lui longue vie. Venez admirer celui qui est la gloire de la race d'Osman. »

Tandis que la cloche ne s'arrêtait point de retentir, telle était la sorte de psalmodie ininterrompue elle aussi qui s'en venait, sans cesse grandissante, du fond de la galerie menant au Mabeyin et au Selamlık. Le grand hall central, à peu près désert quelques heures plus tôt, s'était transformé subitement en la plus bourdonnante des ruches. Ce n'était plus qu'allées et venues de femmes, d'esclaves affolés, courant dans toutes les directions, montant et descendant tous les escaliers. L'immense balcon circulaire dominant le hall s'était peuplé comme par enchantement d'une centaine d'odalisques. Il en venait encore ; il en venait toujours. Les retardataires bousculaient les premières arrivées, les unes et les autres jouant des coudes et des épaules, sans aucun souci d'aménité, beaucoup moins, pour voir que pour être vues. Puisque le roulement sévèrement établi ne leur concédait pas aujourd'hui l'autorisation d'assister à la réception en bas, au rez-de-chaussée, ce n'était pas une raison pour abdiquer d'avance toute chance d'être remarquée, n'est-ce pas, pour ne point essayer de capter quelques-uns de ces augustes regards dont un seul eût suffi à asseoir la fortune de chacune d'elles ? Hélas ! ces brèves minutes d'espérance insensée, de combien d'heures de ténébreuse détresse n'allaient-elles pas avoir ensuite à les payer, lorsque le maître, une fois de plus, s'en serait

allé, sans avoir eu seulement l'air de soupçonner, une fois de plus, leur présence. Oh ! je sais que je suis juge et partie, et que chaque fois que j'évoque ces honteux souvenirs, ce n'est point d'une âme impassible, mais avec un frisson de dégoût, une rancœur qu'il ferait beau voir qu'on me reprochât ! Mais je ne suis tout de même pas assez prisonnière de mes haines pour nier en toute hypothèse ce qui a pu être la vérité. Or, la vérité est qu'il n'a jamais existé sur la terre spectacle plus beau, plus parfait que celui qui m'apparut en cet instant-là. Il faut bien se dire que tout ce que le Caucase, l'Anatolie, l'Iran, la Syrie, Rhodes et Chypre ont pu produire de splendide comme bétail humain, se trouvait sélectionné, réuni, parqué sous mes yeux, en cette minute. Si tu y ajoutes l'ondolement, le coloris, le pailletement des damas, des gazes, des mousselines, les entêtantes odeurs de la myrthe, du cinnamome, du benjoin, la sombre gamme des fourrures qui soutachaient et bordaient les tuniques d'or et d'argent de toutes ces Roxelanes, de toutes ces Atalides, de toutes ces Zaires, les pierres, enfin, les pierreries répandues à profusion sur les épaules, les bras, les gorges de ces femmes, les trésors de l'Asie, en un mot, ses merveilles humaines, minérales, végétales, acheminées à grands frais depuis quatre siècles et demi vers ce gouffre, ce Moloch inouï que n'a pas cessé d'être jusqu'à son dernier jour le harem impérial, eh bien, tu finiras sans doute par admettre que les hommes les plus imaginatifs, dans leurs rêves sensuels les plus fous, les plus dévergondés, ne peuvent pas se vanter d'avoir jamais rien pu concevoir de pareil. Cela, j'en suis sûre, je le jure, et un tel serment, j'ai payé assez cher, ce me semble, le droit de le faire, pour qu'il ne prenne à personne l'envie de le contester.

Dans le hall, en bas, le spectacle était encore plus divers, peut-être, et plus pittoresque. Ici avaient pris place, chacun à son rang strictement fixé à l'avance, les privilégiées de la

journee. D'abord les titulaires regulieres de la faveur de Sa Majeste, ikbals et kadines, rivalisant toutes de charme, d'elégance, de coquetterie. Puis, la cohorte renouvelée à peu près à chaque visite – ainsi le voulait la règle d'équité sévère du sérail – la charmante cohorte des jeunes filles chargées de présenter à l'Hôte auguste sorbets, sirops, pâtisseries, ainsi que la buire et le bassin où il daignerait tremper ses doigts, s'il consentait à accepter un fruit ou une pâte de pistache. Cette fonction enviée entre toutes, ainsi donc elle m'était dévolue dès ma première journée de service, de par la volonté toute-puissante de la Hasnadar Houstà. Dès mon entrée dans le hall, je n'avais pas eu de peine à apercevoir cette dernière. Rigide dans ses orgueilleux voiles noirs, à côté de la Validé toute en blanc, effondrée, elle, dans son fauteuil sous le poids de ses quatre-vingts années, la grande maîtresse avait l'air d'une espèce de haut cormoran sinistre. En dépit des marques de respect qu'elle ne perdait pas une occasion de multiplier à la sultane mère, on sentait bien qu'il n'y avait pas d'autre loi que la sienne à régner sans conteste sur le harem. Elle était à la droite de la vieille princesse à cheveux blancs. À sa gauche, debout, elle aussi, se tenait Mihirmah, yeux verts, petit visage ambigu et fermé, plus svelte, plus souple, plus androgyne que jamais dans sa mince tunique rouge. Nos regards s'étant rencontrés, le mien s'abaissa aussitôt.

« Voici venir notre Souverain, Empereur des croyants, Ombre d'Allah sur terre, le Successeur du Prophète, le Maître des maîtres, l'Élu parmi les élus, notre Majesté, notre Roi. À lui longue vie. Venez admirer celui qui est la gloire de la race d'Osman !... »

Le cortège s'approchait. La voix était tout près, maintenant, une poignante voix nasillarde qui me fit courir un frisson tout le long du dos, la voix du Heslar Agha, le chef des eunuques de Sa Majesté. J'avais entre les mains le bassin d'or massif et la buire émaillée. La Hasnadar Houstâ, qui trouvait le moyen, au milieu de ce hourvari, de ne pas me perdre de vue un instant, venait de me faire signe de les prendre. Allais-je avoir la force de ne pas les laisser glisser ? Surmonterais-je mon désarroi ? Ne serais-je pas morte avant de le voir, Lui, l'Homme qui était en train de venir ? Je risquai vers le balcon un coup d'œil éperdu. La vue, de là-haut, s'étendait plus loin. Ce que j'y aperçus acheva de me terrifier. Ce que j'aperçus, mon Dieu ? Les regards de cent cinquante femmes tous braqués dans la même direction, débordant tous de vénération, d'allégresse sainte, d'extase. Je vis, toutes ensemble, les bouches s'ouvrir pour l'acclamation... C'en était fait ! Il était là.

« Padischahymyz tchok yacha !... Longue vie à notre roi, notre maître !... »

Il faut les avoir entendues, toutes ces voix se mettant à glapir à la fois, voix hurlantes des femmes, d'abord ; puis voix aigres et cauchemardesques des eunuques. Tout cela s'amplifiait, montait, se mêlait dans un tintamarre d'enfer. Sans le savoir, je fermai les yeux. Quand je les rouvris, la tête du cortège débouchait tout juste de la galerie. Les eunuques, les premiers, caricatures monstrueuses et grotesques ; les uns immenses, dégingandés, chacun semblable à deux plaisantins dont l'un se serait juché sur les épaules du second ; les autres, plus hideux encore, les nains, ceux-là, les bouffons du

commandeur des croyants, misérables gnomes tordus et bossus, criant, piaillant, hurlant à l'envi, se bousculant, se poursuivant à saute-mouton. Le redoutable Heslar Agha fermait la marche, arborant avec solennité la livrée bleue et argent réservée aux serviteurs de l'Ombre d'Allah sur la terre. Puis, un intervalle, sans rien ; un pesant silence, sans un cri... Puis, enfin, Lui !

« Padischahymyz tchok yacha... »

Il avançait seul, tout seul ; pareil, oui, tout pareil à quelque vague oiseau de nuit. Il était vêtu, très simplement, d'une stambouline qui me parut un peu trop grande, coiffé d'un fez trop grand aussi, qui lui écartait les oreilles. Il avait la tête basse, les genoux en avant, le dos courbé, la barbe rare. Il était étrangement maigre et chétif. Trottinant plutôt que marchant, il ressemblait à ces très vieux officiers qui, lorsqu'ils sont habillés en civil, ont toujours l'air de redouter de prendre leurs jambes dans leur sabre. Un petit homme, un très petit homme, sans conteste ; mais certainement pas un mauvais homme, en tout cas. Voilà l'effet qu'au premier aspect il me produisit. Et, soudain, je ne sais pas comment cela se fit, parmi cette foule de gens, il se trouva que je vis ses yeux, que je les eus – oh ! pas longtemps, l'espace d'un éclair, une seconde ! – comment dirai-je ? rivés aux miens. Ah ! alors, alors, cette seconde, cet éclair-là, je peux t'en donner ma parole, cela m'a suffi. Le petit homme, le petit bourgeois débonnaire s'est effacé, a disparu. Je n'ai plus vu que mon couvent de Kara Tekké avec ses dalles rouges de sang. Je n'ai plus entendu d'autres bruits, d'autres cris que les portes des

corridors claquant dans le blême vent du matin, que les râles des assassinées et les blasphèmes des assassins...

« Et alors, que t'avais-je dit ? Tout ne s'est-il pas passé comme je l'avais prévu ? Un peu mieux même encore, je l'avoue. »

Telle était la question que me posait, quelques heures plus tard, la Hasnadar Houstâ avec un détachement que démentait son accent de triomphe. Oui, évidemment, tout s'était déroulé selon ses prévisions. Mais, pour moi, la secousse avait été trop forte. Je gisais, indifférente, sur un divan recouvert d'un magnifique tapis de Yorde, en proie aux soins de trois ou quatre servantes qui s'affairaient autour de moi, toutes parées et vêtues avec un luxe presque aussi coûteux que le mien. Ce n'étaient plus ni mes petites Circassiennes, ni ma chambre, ni rien enfin de tout ce qui m'avait accueillie la veille. Ainsi donc, la journée n'était pas encore achevée que déjà j'avais récolté le bénéfice de l'attention impériale. La guezdé que j'étais devenue, du simple fait d'avoir été remarquée par le Kalife, avait droit maintenant à son *dairé*, comme on dit en langage de harem, c'est-à-dire à son train de vie, à son appartement particulier, séparé du commun des mortels. Le mien, où la grande maîtresse était venue m'installer sans perdre une minute, se composait de cinq vastes pièces et était situé au premier étage d'un kiosque entouré sur ses trois faces par des arbres dont les branches déjà bourdonnantes se pressaient tout contre ses murs, à les toucher. Le bul-bul n'allait pas tarder à se faire entendre dans ce nid de délices. Quant à mes nouvelles suivantes, je n'en connaissais même pas encore le nombre, une bonne demi-douzaine, au moins. Tout

cela pour avoir retenu, tout au plus une demi-minute, l'attention de Sa Majesté...

« Qu'est-ce que c'est que cette fillette rousse qui vient de me présenter l'aiguère ? Elle a un peu l'air d'une chèvre sauvage. Qu'on me dise d'où elle vient. Je ne l'avais pas encore remarquée ! »

La phrase, la phrase fatidique ! Celle que la Hasnadar m'avait parié que j'entendrais. Je venais tout juste de reposer l'aiguère sur sa console. C'était une chance. Je tremblais trop fort. Jamais je n'aurais pu continuer à la tenir.

D'après le cérémonial du harem, il appartenait à la Validé, et à elle seule, de répondre aux questions qu'il pouvait prendre envie à son fils de poser à propos d'une nouvelle recrue. Mais la sultane à la chevelure blanche eût été bien incapable de fournir sur moi l'ombre d'un renseignement. Elle comptait comme toujours sur la Hasnadar pour la tirer d'affaire. Celle-ci, sans cesse aux aguets, avait eu le temps de lui murmurer à l'oreille l'essentiel.

« C'est la petite fille que notre ami Hadjilar Pacha a eu la pensée de rapporter de son voyage d'Anatolie à l'intention de Votre Majesté. Je croyais que Votre Majesté était au courant. »

Le petit homme aux épaules voûtées avait esquissé un hochement de tête.

« Oui, oui. Je me rappelle, effectivement. Au cas où je l'oublierais, qu'on me fasse penser à témoigner ma satisfaction à Hadjilar Pacha. Cette petite me plaît. J'en suis content. »

Cette voix, cette voix, Seigneur ! Elle semblait vraiment venir de la tombe. Le dos s'était courbé davantage encore. Les paupières ridées et flasques s'étaient abaissées. Quelle expression de fin de race, d'écrasement, d'irréremédiable sénilité. Est-ce qu'il allait s'endormir là ! » Tous les bruits s'étaient tus. Toutes les respirations demeuraient en suspens... Et, brusquement, un sursaut soudain ! Ce même corps se redressant ! Ces mêmes yeux illuminés d'une lueur d'effroi et de menace ! La main droite, par un réflexe d'une vivacité inouïe, plongeant dans la poche du gilet ! Une crosse de revolver surgissant entre les doigts de cette main !...

« Quoi ? Qu'y a-t-il ? Qu'on me dise vite, sinon !... »

Rien, moins que rien ! Une soucoupe d'or échappée à une malheureuse petite odalisque et allant heurter les dalles du hall.

« Qu'on punisse comme il faut cette sotte ! Et qu'elle ne paraisse jamais plus devant moi, jamais ! »

Un silence mortel s'était fait. Tous les yeux s'étaient fixé à terre, sauf les miens, je ne sais pourquoi... De nouveau, il les avait rencontrés. Leur épouvante l'avait fait sourire.

« Je remercie Allah que ce n'ait pas été toi. C'eût été trop dommage ! » avait-il dit.

De me voir ainsi brisée et sans forces, la grande maîtresse, étonnée d'abord, fronça ensuite les sourcils.

« Me serais-je trompée sur toi ? fit-elle. Écoute-moi bien. Je ne te demande ni gratitude, ni manifestations d'enthousiasme, apprends-le. Je te prie seulement de me dire une chose : te rends-tu compte que sur les quatre cents femmes

que peut comporter présentement l'effectif du harem, il y en a à l'heure actuelle trois cent cinquante qui t'envient, quarante qui te redoutent, et dix qui te haïssent déjà ? Reconnais que c'est un résultat, pour le bilan d'une première journée. »

Elle s'était approchée de mon divan. Elle m'avait saisi le bras avec rudesse.

« J'ignore le ton qu'il faut employer avec toi. Moi, je sais que quand j'avais ton âge, si quelqu'un avait daigné s'occuper de moi, c'est sur ce ton-là que je lui aurais été reconnaissante de me parler. Mais, après tout, peut-être n'es-tu simplement que lâche, lâche devant l'effort, lâche devant les luttes que je viens de te faire entrevoir, croyant stimuler ton énergie. »

Cette fois, elle avait touché juste, trouvé le mot qui convenait, celui qu'on n'a jamais prononcé en ma présence sans me faire bondir aussitôt.

« Non, ce n'est pas vrai ! criai-je, laissant enfin ruisseler des larmes retenues depuis si longtemps. Si jeune que je sois, je suis certaine qu'il y a des choses pour lesquelles je donnerais ma vie. D'autres, au contraire... »

Je ne pus en dire davantage. J'avais couvert mes yeux de mes mains et m'étais mise à sangloter.

« Pourquoi pleures-tu ? De quoi parles-tu ? fit-elle, sur un timbre qu'elle voulait très âpre, et qui me parut y réussir un peu moins bien qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi je pleure ? À quoi je pense ? Vous voulez le savoir ? éclatai-je. À Mihirmah ! À Mihirmah ! »

Il y eut un silence. Je m'étais replaqué les mains sur les yeux. J'avais peur de ce que je venais de dire ; peur de la

Hasnadar Houstá. Pour rien au monde, je n'aurais osé la regarder en ce moment.

« À Mihirmah ! fit-elle, enfin. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ce que cela signifie ? Ce n'est pas compliqué ! Tout ce que, selon vous, je suis sur le point d'acquérir, Mihirmah l'a eu, elle aussi. C'est vous-même qui me l'avez dit tout à l'heure. Et pourtant, elle n'a pas pu continuer, n'est-ce pas ? Elle n'a pas pu ! « Pourquoi ? » vous êtes-vous demandé. Vous ne savez pas ? Vous ne comprenez pas ? Moi, je le sais. Moi, j'ai compris. Il ne m'a fallu qu'une minute. Vous tenez toujours à ce que je vous le dise, n'est-ce pas ?

— Tais-toi ! » ordonna la Hasnadar Houstá.

Le son de sa voix était tel que je fus obligée de la regarder. J'en eus froid partout. Ses traits étaient décomposés. De la paume de ses mains, elle s'était bouché les oreilles. Rien qu'entendre ce qu'elle venait de deviner eût été pour elle un sacrilège affreux.

« Tais-toi ! » répéta-t-elle sourdement.

J'allais parler, dire quelque chose... Quoi ? Je ne m'en doutais même pas. Avec une grande douceur, elle me mit un doigt sur les lèvres.

« Chut ! murmura-t-elle une fois de plus. Tais-toi ! »

Nous restâmes ainsi assez longtemps sans rien dire. Puis, comme à regret, la grande maîtresse se leva.

« Je te quitte, fit-elle brièvement. Mes occupations me réclament. Tu as de la chance de n'avoir rien à faire, toi. À ta place, je me coucherais. Un bon sommeil, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour ton cas. »

En dépit de ses dernières paroles, elle ne parvenait pas à s'en aller. On eût dit qu'elle avait une communication à me faire, et qu'elle ne parvenait pas à s'en tirer.

« Écoute-moi donc ! dit-elle enfin. Il y a un usage, ici. Ce n'est pas à moi à m'y dérober. Les nouvelles guezdés ont toujours eu droit à un présent du Grand Seigneur. Je suis chargée de le leur remettre après les avoir consultées sur leurs préférences. Robes, fourrures, bijoux, qu'est-ce qui te plairait ? C'est avec plaisir que je te donnerai un conseil, si tu n'as pas d'idée bien arrêtée là-dessus. »

Et comme je continuais à me taire.

« Allons, parle ! fit-elle, impatientée.

— Excusez-moi, fis-je avec lenteur. Je réfléchissais. Si le désir que je vais vous soumettre est irréalisable, je vous en demande d'avance pardon.

— Entendu ! Voyons toujours.

— Voici ! Peut-être avez-vous appris d'où je viens. Hadjilar Pacha aura pu vous le raconter : un couvent chrétien, là-bas, tout là-bas, dans le Taurus, au sud de Koniah.

— En effet, dit-elle, gênée et surprise à la fois. Je crois avoir entendu quelque chose comme ça.

— C'est là, poursuivis-je, que j'ai vécu depuis ma toute, toute petite enfance. C'est là aussi que je pensais que mon existence s'achèverait. Dieu me semble en avoir décidé autrement. Je désirerais, s'il était possible, savoir ce qu'il est advenu de mon pauvre couvent, de mes bienfaitrices les religieuses, celles qui peuvent être encore en vie, tout au moins. Voilà ! C'est tout. »

La grande maîtresse demeurait immobile. L'ombre s'était faite dans la chambre. Sa haute silhouette noire s'y était à peu près fondue.

« Tu es une drôle de petite fille, finit-elle par dire. N'empêche que je ne retire rien de ma prédiction. Ton succès est sûr, que tu le veuilles ou non. Pour ce qui est de ce que tu me demandes... »

Elle marqua une pause.

« Sois tranquille, je ferai le nécessaire. Tu sauras ce que tu désires savoir, je te le promets. »

La chaste lune de cette fin d'hiver blanchissait le fond de ma chambre. Est-il chose plus enviable au monde que la couche où l'on va reposer seul !

La porte de mon nouvel appartement devait faire encore moins de bruit que celle de l'autre. Pas le moindre grincement ne m'avait prévenue lorsque je sentis la main au rubis se poser sur mes lèvres de la même façon que la veille.

« Chut ! Chut ! Ce n'est que moi, moi de nouveau, petite sœur ! »

XV

« Maîtresse, maîtresse, c'est pour ce soir ! » cria Medjileh, faisant irruption dans ma chambre en battant des mains.

Medjileh était une Druze de Rachayah, près de l'Hermon, qui me servait depuis quinze jours avec beaucoup de dévouement et qui était loin d'être sotte. Elle était devenue quelque chose comme ma camériste en chef et ma secrétaire à la fois. Elle ne possédait plus qu'une ambition : quand je serais promue au rang d'ikbal, me voir lui continuer ma confiance, et bénéficier ainsi des honneurs qui allaient surgir de toutes parts autour de moi.

« Pour ce soir ? Comment le sais-tu ? »

— J'en suis sûre. Je viens d'entendre la trésorière-adjointe commander la baigneuse de roses pour cinq heures, au nom de la Hasnadar Houstâ. Elle a ajouté que c'était à votre intention.

— Bon ! Puisque c'est ainsi, ne m'empêche pas davantage de dormir. J'entends qu'on me laisse en paix jusque-là. »

Et me retournant dans mon lit, je fermai les yeux et m'enfonçai le nez dans mes coussins.

Plus de deux semaines déjà que durait cette abominable attente. Un moment, j'avais pu espérer que j'étais oubliée. Mais la Hasnadar Houstâ s'était chargée de me détromper. À plusieurs reprises, le Sultan s'était enquis de moi, paraît-il. Ah ! que la chose, dans ces conditions, se passât le plus vite possible, puisque je ne pouvais pas m'y dérober !

Je ne me souviens plus si je réussis à me rendormir. Je ne crois pas. Il était un peu plus de midi lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à la grande maîtresse.

« Admirable ! fit-elle sur un ton railleur. Pas encore levée, ma fille ? Ce n'est guère dans tes habitudes, pourtant. Dois-je en conclure que tu sais déjà, et que tu prends tes dispositions pour arriver ce soir avec un beau corps bien reposé ?

— Je sais, répondis-je négligemment, que la baigneuse de roses est commandée pour cinq heures. À présent, rien ne dit que ce soit pour moi.

— C'est pour toi, au contraire, fit-elle triomphante. Et je vais tout de suite t'en fournir la preuve. Donne-toi la peine de te lever, s'il te plaît. Djemil ! »

Djemil, qui attendait dans le corridor, entra, porteur d'une sorte de coffre d'ébène. C'était un hideux eunuque nubien, haut de six pieds, vêtu de la livrée noire et argent de la grande maîtresse. Une courbache de nerfs de bœuf s'enroulait à son poignet.

« Ouvre cela ! » ordonna la Hasnadar en lui désignant le coffre.

Elle s'était retournée vers moi.

« Il n'est pas d'usage, dit-elle, de remettre prématurément à la future ikbal le présent choisi à son intention au nom de Sa Majesté impériale. Mais, ainsi que tu vas le constater, il est fait pour toi une entorse à la règle. Approche-toi et regarde, je te prie !

— Je croyais avoir demandé... » commençai-je.

Je ne pus en dire plus long. Je portai la main à mon cœur. Une sourde exclamation m'échappa.

« Mon Dieu ! fis-je, tombant à genoux.

— Es-tu satisfaite ? Ai-je bien interprété ta pensée ? » demanda, avec un sourire, la Hasnadar Housta.

Rigide au fond de sa boîte d'ébène, dans son manteau vert émir constellé de rubis, la Sitt-el-Qobour venait de m'apparaître. Machinalement, je fermai les yeux. Lorsque j'osai les rouvrir, ce fut pour apercevoir de nouveau la statue de Notre-Dame de Tortose s'érigeant sur le guéridon où la Hasnadar, avec mille précautions, de ses propres mains, venait de la poser.

La grande maîtresse continuait à sourire. Elle me regardait. Elle semblait émue.

« Es-tu satisfaite ? répéta-t-elle.

— Et... le couvent ? » parvins-je seulement à balbutier.

Une ombre passa sur son front. Elle eut un geste de contrariété.

« Il ne faut pas réclamer l'impossible, ni tout à la fois. Puisque cette statue est ici, tu ne devrais pas avoir à me demander ce qu'il a pu advenir de ton couvent. Pour le moment, il n'existe plus. De tes amies les religieuses, celles qui vivent encore – beaucoup plus nombreuses, heureusement, que tu ne l'as cru – ont été dispersées. Il n'y a que justice dans tout cela. Au lieu de blasphémer en accusant de sévérité notre maître, c'est sa clémence, tiens-le pour certain, qu'il convient de louer. N'oublie pas que c'est de là que sont partis, puis là encore que sont venus se réfugier les monstres qui avaient attenté à sa vie. »

Elle s'arrêta pour passer son mouchoir sur mes yeux inondés de larmes.

« Ne pleure pas ! Rien n'est jamais tout à fait perdu ici-bas. Le lieu en question rouvrira peut-être un jour ses portes. Peut-être même sera-ce à toi qu'il le devra. Il y a là une tâche dont la perspective devrait suffire à te donner du courage. Rien n'empêchera alors la statue que voici de reprendre la place où tu l'as connue. En attendant, elle t'appartient, mais, il n'est possible, à aucun égard, qu'elle reste ici. La loi du Prophète proscrit, tu le sais, la reproduction de la figure humaine. Toi-même, d'autre part, j'en suis persuadée, en cette minute de ton existence, tu répugnerais à conserver un pareil objet près de toi. Veux-tu que je me charge de le mettre en sûreté ? »

Je fis un signe affirmatif.

« À merveille. La personne à qui je me propose de le confier le tiendra toujours, quoi qu'il arrive, à ta disposition. »

Je risquai une phrase de gratitude. Elle m'arrêta immédiatement.

« Pas de ces manifestations entre nous. Tu connais les motifs qui me font agir. Ils ne sont pas désintéressés. Si, pourtant, dans cette histoire, il est quelqu'un à qui doivent aller tes remerciements, ce serait encore à Hadjilar Pacha. Mais oui, ma fille, c'est ainsi. Dès que je l'ai eu mis au courant de ton vœu, c'est lui qui s'est arrangé pour qu'il soit exaucé. C'est l'homme de confiance qu'il a expédié là-bas aussitôt qui a eu la bonne idée de rapporter, en plus des renseignements que tu sais, la statue en question. Je n'ignore pas ce que tu pourrais me répondre, entre nous : qu'Hadjilar n'a fait que son devoir, et que le surcroît de crédit que tu es en train de lui valoir

auprès de Sa Majesté méritait bien cela. Oui, c'est entendu, mais enfin !... »

Tout en parlant, elle s'occupait à réintégrer dans sa boîte d'ébène l'image sacrée. Dans combien de semaines, d'années, me serait-il donné de la revoir, à présent ? Quelle espèce d'être les hommes et les choses auraient-ils trouvé le moyen de faire de moi, d'ici là ?

« Et maintenant, conclut la Hasnadar, il s'agit de revenir un peu à la réalité. À cinq heures, les femmes chargées de te préparer à l'honneur insigne qui t'attend seront ici. Je veillerai à ce que tout le monde soit à la hauteur de sa tâche. C'est à neuf heures que Sa Majesté a daigné formuler le souhait de ta présence. Je ne m'en remettrai bien entendu à personne du soin de te conduire auprès de lui. Pour le reste, je crois t'avoir, depuis quinze jours, suffisamment fait la leçon. Néanmoins, si tu as encore une question quelconque à me poser... Ne te gêne pas. C'est le moment !

— Je n'en vois pas ! murmurai-je, morne.

— Je ne pourrais donc que te répéter ce que je t'ai déjà dit à maintes reprises. J'aime mieux te faire confiance. Une chose, cependant, sur laquelle je tiens à insister encore. Notre souverain a eu si souvent à redouter pour son existence ! Il en résulte chez lui de temps en temps une bien naturelle nervosité. À toi de veiller à éviter – éclats de voix, brusquerie dans les gestes – tout ce qui pourrait être de nature à réveiller cette nervosité-là. Autrement, c'est toi-même qui risquerais, peut-être...

— Oui, fis-je d'une voix lointaine, d'avoir le même sort que Zulma. »

Pourquoi ai-je, à cet instant-là, prononcé cette phrase ? Résignée à tout, comme je l'étais, je ne le comprends pas encore très bien. La grande maîtresse avait sursauté.

« Quoi ? fit-elle, persuadée d'avoir mal entendu. Qu'as-tu dit ?

— J'ai parlé de Zulma, répondis-je de la même voix conciliante. Et puis après ? Voyons, voyons ! J'écoute tout. J'obéis à tout. Je ne pose plus une seule question. Je suis devenue la fille la plus docile du monde. Ce n'est tout de même pas une raison pour que j'ignore l'histoire de Zulma.

— Qui est-ce qui a pu ? gronda la Hasnadar Houstas confondue. Tu m'entends, je te donne l'ordre...

— L'ordre de quoi ? Et à quoi bon ! L'essentiel est que ce soit la vérité. Zulma qui était-ce ? Une pauvre fille d'Asie comme moi. Le Grand Eunuque, le Kesla Agha, l'avait payée cher, beaucoup plus cher que moi, qui n'ai coûté à Elias Hadjilar que le prix de transport. Au harem, où elle fut conduite, elle plut à Sa Majesté, très vite, encore plus vite que moi. Elle eut les honneurs du Selamlık le troisième ou quatrième jour de son arrivée ici. Seulement, voilà, on avait eu tort de ne pas lui faire suffisamment, à cette fruste montagnarde de Tiflis, la leçon qui vient de m'être faite à moi, si bien qu'au milieu de la nuit un coup de feu retentit dans l'appartement impérial. Djafer, le fidèle Djafer, l'esclave préféré de Sa Majesté s'y précipita, éperdu. Il trouva le sultan son revolver à la main, et à ses pieds la petite Géorgienne morte. « Elle m'a fait peur, expliqua notre maître un peu ennuyé. Tout allait très bien, lorsque, subitement, elle a eu un grand geste... J'ai cru qu'elle avait un poignard dans la main. J'ai tiré trop vite. C'est dommage ! Mais, bah ! les femmes ne manquent pas. » Voilà, c'est

tout ! Mais je vous le demande : pourquoi, de tout le harem, aurais-je été la seule à ne pas savoir l'histoire de Zulma¹ ?

— Qui t'a dit... Qui a pu se permettre ? répéta la Hasnadar hors d'elle-même.

— Qui a pu se permettre ? Moi ! » fit une voix sourde derrière nous.

La grande maîtresse et moi, d'un même élan, nous nous retournâmes. »

J'étouffai un gémissement en apercevant Mihirmah.

Elle n'avait pas son uniforme rouge. Seule une longue tunique de soie transparente la vêtait, sur laquelle elle avait jeté à la hâte une pelisse de loutre. Ses cheveux, qu'elle n'avait même pas pris le temps de tresser, balayaient ses épaules. Ses yeux, dans leurs immenses paupières bleuies regardaient fixement devant eux. Belle, bien sûr qu'elle l'était ainsi ! Jamais probablement elle ne l'avait été davantage. Mais d'une beauté qui me fit peur. Je reculai.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? clama la grande maîtresse au comble de la stupéfaction. La Validé sera informée... »

¹ Gilles Roy, *Abdul-Hamid*, pages 186 et suiv., Payot, Paris. 1936.

Mihirmah n'eut même pas l'air d'avoir remarqué sa présence. Elle était allée droit vers moi. Elle m'avait agrippée au poignet.

« Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? dit-elle, et sa voix tout à coup s'était faite rauque, rauque à se briser. Est-il vrai que tu doives aller là-bas ce soir ? Non, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Dis-le-moi ! Je te l'ordonne. Je le veux ! Dis-le-moi !

— Mihirmah ! fit la Hasnadar Housta les dents serrées. Serais-tu devenue folle, par hasard ? »

Elle s'était mise entre nous deux. Mihirmah la repoussa avec violence. À présent, elle m'avait saisie dans ses bras. Ses lèvres étaient contre les miennes. Elle haletait et menaçait à la fois.

« Aller là-bas, toi ? Non, non, je t'en conjure, je t'en supplie. D'ailleurs, je ne le permettrais pas, tu le sais, dussé-je, s'il le faut, de mes mains... Est-ce que seulement tu te rends compte ? Je croyais bien pourtant t'avoir tout dit, même les choses les plus répugnantes. Allons donc, une horreur pareille, c'est impossible ! Ton corps dans ses bras, non, non, non !

— Mihirmah, une dernière fois ! » commanda la grande maîtresse, devenue étrangement calme.

Mihirmah sanglotait, maintenant. Défaillante de terreur, je ne voyais plus rien, prisonnière que j'étais de ce corps qui se tordait contre le mien, secouée par ses étreintes désordonnées, en proie à toute cette convulsive folie. Puis, soudain, j'ignore comment, je me sentis arrachée à ce corps, séparée de lui avec une brutalité sans nom. Je m'écroulai parmi mes coussins, meurtrie et dolente. En même temps, ce fut un bruit

terrifiant, un bruit mat et mou tout ensemble, le choc d'une chute sur le sol.

« Djemil ! » venait d'ordonner la grande maîtresse.

Mon sang se glaça. Un tel hurlement, qu'est-ce donc que ça pouvait être ? Quelque chose d'enfantin et de bestial, la lamentation d'un animal qu'on tue !

Je regardai entre mes doigts, et ce que je vis m'emplit d'une horreur, d'une horreur que je ne peux dire. Tout de suite, de nouveau, je me bouchai les yeux. Oui, mais les oreilles, alors ! Comment faire pour les empêcher d'entendre ! Oh ! ce cri de bête assassinée, et ce sifflement, le sifflement du nerf de bœuf, et cette voix de plus en plus calme et implacable, la voix de la Hasnadar Houstâ qui numérotait les coups de courbache... Quatre ! Cinq ! Six !

« Jusqu'à dix, Djemil ! »

Huit ! neuf ! L'épouvantable plainte s'était tue. Non, c'était trop lâche de ma part, à la fin ! Donc, je voulus voir, et je vis. Mihirmah étendue tout de son long, tunique en lambeaux, gisait immobile par terre. Son dos dénudé était sabré dans tous les sens de sillons blêmes, de sillons bleus, sanguinolents.

« À l'infirmerie ! » dit simplement la grande maîtresse.

Le Nubien obéit. Il jeta le corps brisé en deux, tête ballotant contre genoux, sur son bras droit. Sous son bras gauche, il assura la boîte d'ébène, la boîte de la statue de la Sitt-el-Qobour. Puis il sortit.

La grande maîtresse était en train de rajuster son voile noir. Elle semblait tout de même un peu pâle.

« Des scènes pareilles, dit-elle, sont parfaitement déplacées. Cela ne devrait pas se reproduire à l'avenir. J'y veillerai... »

Je n'ai jamais plus revu Mihirmah.

À cinq heures, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, la baigneuse de roses arriva. C'était une esclave de Sumatra, qui possédait à fond sa pratique. Elle avait été précédée par d'autres femmes chargées de me masser, de me parfumer, de m'oindre de tous les baumes d'Orient. Sur les tapis, à même le sol, une immense pièce de lin avait été disposée. Ce fut là qu'elle me fit étendre, mes cheveux dénoués autour de moi. Deux négresses qui l'accompagnaient étaient chargées de vastes bourriches de vannerie débordant de pétales de roses. Ce furent ces roses plus odorantes qu'il n'est possible d'imaginer qui commencèrent à pleuvoir sur moi. Lorsque j'en fus complètement recouverte, les quatre coins de la pièce de lin furent ramenés sur mon corps et serrés étroitement tout autour, à la manière d'un linceul. Une heure durant, on me laissa macérer au milieu de cette fraîcheur embaumée.

« Bon travail ! » fit avec une moue approbative la grande maîtresse, qui venait d'entrer.

Elle tint à régler elle-même tous les autres détails de ma toilette. Parmi les robes innombrables dont mes coffres débordaient déjà, elle en choisit une bleue et argent, vêtue de nuit bien plus que de jour, sans agrafes d'aucune sorte, nouée seulement aux hanches par une écharpe de mêmes couleurs. Cette écharpe une fois relâchée, tout le reste n'avait plus qu'à choir à mes pieds d'un seul coup. Ni bijoux, ni bas, bien entendu, rien d'autre que des mules en plumage de lophophore

avec de hauts talons d'argent, ainsi qu'une magnifique cape de martre, dans laquelle, le moment venu, la Hasnadar prit la peine de m'emmitoufler.

« Couvre-toi bien ! » m'ordonna-t-elle.

Elle venait de s'apercevoir que je claquais des dents. Elle avait cru que c'était de froid.

« Il n'y a que cette maudite grande galerie à traverser, dit-elle. On n'a jamais pu réussir à la préserver des courants d'air. Mais là-bas, sois sans aucune crainte. C'est plus que bien chauffé. »

Précédées par Djemil, sa courbache toujours au poignet, nous nous engageâmes donc dans la grande galerie, déserte comme d'habitude à cette heure. Pas d'autres bruits que des appels brefs, des heurts de crosses de fusils sur les dalles : la relève des divers corps de garde qui s'accomplissait. Une gigantesque porte cloutée, une seconde, nous arrêta : l'entrée du Mabeyin et du Selamlik. La grande maîtresse ramena son tcharchaf sur son front et me fit signe de faire de même. Nous passâmes avec rapidité devant un poste de soldats en armes. Et, subitement des corridors emplis de miroirs et de lustres se mirent à étinceler.

Nous arrivâmes ainsi devant une porte en retrait, minuscule, celle-là. Il devait presque falloir courber la tête pour la franchir.

« C'est ici ! » dit la Hasnadar.

Et elle frappa.

La porte s'entrouvrit. J'aperçus un nègre géant, plus grand que Djemil, peut-être. Il portait la livrée argent et bleu de la Cour impériale.

« La voici, Djafer ! » dit simplement la Hasnadar Houstá.

Seule, à présent, j'étais toute seule dans une étrange chambre aménagée en rotonde, éclairée avec parcimonie par des lampes qu'on ne voyait pas. Des tapis et des rideaux épais. Un divan où l'on accédait par deux marches en surélévation formait le centre de cette pièce bizarre. Et, comme teintes, toujours ce bleu, toujours cet argent !

Ah ! certes oui, il faisait chaud. J'étouffais presque. Je continuais à claquer des dents, cependant. Je fis glisser ma cape de zibeline, relâchai l'écharpe de ma tunique. Mon corps était tout en sueur. Il y avait bien dix minutes que je me trouvais là. S'asseoir ? Oui, si j'avais osé.

« Est-ce que cela va durer encore longtemps ? Ah ! finissons-en le plus vite possible ! »

Ne venais-je pas de parler tout haut ? Je tressaillis à cette idée. Et soudain ce tressaillement se mua en frisson d'horreur. Une espèce de ricanement, de soupir étouffé avait retenti dans un coin. Ainsi donc, depuis un quart d'heure, je me figurais être seule ici ! Or, voilà que ce n'était pas vrai. Il y avait quelqu'un ! Il y avait quelqu'un !

D'abord, malgré tous mes efforts, je ne vis rien. De l'ombre, de l'ombre encore, de l'ombre ! Puis, cette ombre commença à se désépaissir, à se décanter. Et alors, une chose terrifiante m'apparut, quelque chose de recroquevillé, coudes aux genoux, poings dans la barbe, sur un sofa, quelque chose de souffreteux, d'obscène, d'hirsute, semblable à une atroce araignée velue... Puis, peu à peu, voilà que cette chose se mit à se mouvoir, à avancer, avec une lenteur calculée, menaçante, épouvantable. Horreur ! Sous l'espèce de plaid bleu et argent qui le recouvrait, lui aussi, il était nu, il était nu !

Si l'on ne meurt pas, dans de tels instants, c'est que notre pauvre corps est bien constitué, c'est qu'il faut qu'il soit à l'épreuve de toutes les hontes, de tous les dégoûts, de tous les stupres, de toutes les sanies. La chose continuait à avancer. Elle poussait de petits halètements. Un coin de langue sortait de ses dents, où moussait une écume grisâtre. Heureusement qu'il y a des grâces d'état, dans ces moments-là ! Moi, je sais bien que je n'étais plus qu'un être inerte et sans âme lorsque la lugubre araignée velue s'abattit sur moi.

XVI

« Pauvre Armène ! » dit Roche simplement.

M^{me} Hadjilar tressaillit. Elle eut un petit haussement d'épaules. Et puis après ? C'était ainsi que les choses avaient eu lieu. À quoi bon s'apitoyer là-dessus ! On n'y changerait rien, n'est-ce pas ? D'ailleurs, Roche avait été averti que ce n'était pas pour être plainte qu'elle lui avait raconté tout cela.

« Je comprends ! murmura-t-il, après quelques minutes.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Mais ton appréhension, ton angoisse devant la possibilité d'une révélation pareille... Il y aurait de bien fortes chances, en effet...

— Des chances pour quoi ?

— Mais pour que, dans le cas où lui, Ménétrier, enfin, viendrait à savoir, à être instruit... Vos projets, ainsi que tu m'en exprimais la crainte tout à l'heure, risqueraient sans doute de s'en trouver compromis.

— Qui le prouve ? » fit-elle, avec la magnifique inconscience des femmes.

Et, presque agressive, elle ajouta :

« Dois-je en conclure que cela suffirait à t'arrêter, toi ? »

Il eut un regard de triste reproche.

« Moi, ce n'est pas tout à fait la même chose. Moi, je t'aime, Armène, comprends-tu ?

— Grand merci ! Alors, cela signifie que, lui, il ne m'aime pas ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Il t'aime, j'en suis sûr. Mais je crois qu'il t'aime surtout pour lui.

— Ah !... Et toi ?

— Oh ! moi aussi, évidemment, je t'aime pour moi. Mais, apprends-le, et c'est là que réside la différence, je t'aime surtout beaucoup pour toi. »

Elle ne dit rien. Elle eut seulement un geste las. On n'apercevait plus sur les flots les reflets de la lune, qui avait tourné. Dans l'ombre rougeoyaient vaguement, comme autant de cruelles prunelles, les rubis de la Vierge de Kara Tekké.

Roche eut un timide sourire.

« Et ensuite ? » fit-il.

Elle n'eut pas l'air d'avoir compris. Les yeux grands ouverts, elle le regardait.

« Ensuite, dis-tu ?

— Oui, insista-t-il avec le même sourire douloureux. Tu ne vas pas t'arrêter en chemin ? Ton histoire ne finit pas là, je suppose ?

— Ah ! fit-elle en un cri de dégoût. Tu trouves peut-être que cela ne suffit pas ainsi ? »

C'avait été au tour de Roche de baisser la tête. Ils demeurèrent ainsi un long moment sans se parler, main dans la main, et cependant plus loin l'un de l'autre, plus malheureux que jamais encore jusqu'à ce jour ils ne l'avaient été. À quoi pouvaient-ils songer tous les deux, durant ces affreuses minutes ? Ah ! sans doute, que pour supprimer ce malheur, pour les combler elle et lui à l'instant d'une inattaquable félicité, une seule condition eût suffi, une seule, et tout était réglé ; que ce fût lui et non pas l'autre qu'elle eût aimé !

Roche, le premier, rompit le silence.

« De tout ce que tu viens de me révéler, demanda-t-il avec effort, de tout cela le personnage qui est actuellement à deux pas de nous, à l'hôtel Bellevue, ce Youri Becharra est au courant, bien entendu ? »

Elle se contenta de hausser à nouveau les épaules. Au courant de tout, comment Becharra n'y aurait-il pas été !

« Bien ! Excuse-moi alors de te poser une dernière question. Si tu ne te sens plus de force à parler, elle aura du moins l'avantage de résumer toutes les autres. Ce n'est point l'amer besoin de souffrir qui me pousse, je te le jure, à te torturer de la sorte. Mais il faut tout de même que j'y voie clair, que je sois renseigné sur pas mal de points, si je tiens à remplir au mieux le rôle que dans quelques heures je vais être appelé à jouer. »

Elle le regarda en dessous, comme une bête sur la défensive.

Imperturbable, il continua :

« La question dont je viens de parler, j'ai déjà eu l'occasion de te la poser au début de notre entretien de cette nuit.

— Quelle est cette question ?

— Je t'ai demandé si Youri Becharra a été ton amant ? »

Elle ne broncha pas.

« Je croyais t'avoir répondu, dit-elle. Oui, il l'a été. Mais je me rends compte que tu as raison. Il reste d'autres détails de ma vie que tu as besoin de connaître. Si elles ne parviennent pas à les justifier, les circonstances expliquent souvent bien des choses. Maintenant, le plus difficile est fait, pour toi comme pour moi. Le comble dans l'horreur est atteint. Et il est tout de même inutile que tu t'imagines à mon sujet plus de boue encore qu'il n'y en a eu, n'est-il pas vrai ?

— J'écoute », dit-il.

Elle éteignit une cigarette qui faisait luire l'émail sanglant de ses ongles, et, de sa voix monocorde, elle poursuivit.

« Une des coutumes les plus curieuses de la cour ottomane consistait dans le don fait par le sultan d'une de ses femmes à un haut fonctionnaire auquel il entendait fournir un témoignage particulier de sa faveur. Il offrait alors une ikbal, des kadines, odalisques dont il avait eu un enfant, ne pouvant de par la loi d'empire jamais quitter le palais. L'honneur de cette maternité-là m'ayant été, grâce au Ciel, refusée, il se trouva qu'en 1908, c'est-à-dire deux ans après mon entrée au harem, je fus admise au bénéfice de cette coutume. Elle joua en ma faveur, et je récupérai ainsi ma liberté, une liberté, ainsi que tu vas voir, d'une nature bien spéciale, et qui ne me causa, au commencement, qu'un enthousiasme bien relatif, dans

l'état d'abêtissement, de prostration, auquel, en moins de deux ans, j'en étais arrivée.

« Un témoignage particulier de la faveur du sultan ! » Très particulier, en effet. Huit fois sur dix, il fallait en rabattre, et il eût mieux valu pour l'intéressée ne pas être l'objet de cette faveur-là. J'en eus la révélation en même temps que celle du nom de l'heureux mortel auquel me destinait la magnanimité de notre Seigneur tout-puissant.

Un matin, au début de cette année 1908, la Hasnadar Houstá entra dans ma chambre. Bien que je ne lui eusse encore apporté aucune des satisfactions qu'elle avait attendues de moi, d'après les trop flatteuses idées qu'elle s'était faites de mes aptitudes, elle ne m'en tenait pas rancune et m'avait conservé toute sa protection. « Je continue à être assurée, répétait-elle, que tu réussiras quelque jour à remplir un rôle digne de toi. Ce rôle, c'est à moi de le découvrir, puisque tu n'as ni assez de volonté ni assez d'ambition pour cela. »

Elle avait, en pénétrant chez moi ce matin, son air tout ensemble altier et rayonnant des grandes circonstances. Je compris que quelque chose d'important était sur le point de se passer.

« Tu vas d'abord, commença-t-elle, me faire le plaisir de me remercier, ma petite. Ton avenir n'est pas au harem, décidément. J'ai été longue à m'en rendre compte, diras-tu. Mais tu vois que j'y suis arrivée néanmoins. Ici, contrairement à l'opinion établie, l'on n'a jamais retenu quelqu'un de force. Notre Souverain bien-aimé, en sa bonté et sa sagesse, vient de trouver le moyen de faire la félicité de deux êtres à la fois. Il t'accorde ta liberté et il daigne, par la même occasion, témoigner son contentement à l'un de ses sujets les plus loyaux. »

Elle ajouta, avec un sourire dont je ne devais saisir la portée que par la suite :

« Mon orgueil, pour continuer à être véridique, est de n'avoir pas été étrangère à la désignation de ce dernier. »

Tiens-tu à savoir de qui il s'agissait ? Tu l'auras deviné, j'espère : d'Elias Hadjilar Pacha, tout simplement.

Je dis : tout simplement, en effet, parce que, malgré les apparences, c'était la chose la plus fatale, la plus logique, la plus conforme aux événements. Au harem, j'étais assez mal placée pour être renseignée sur la marche de ceux-ci. Ils ne piquaient d'ailleurs point ma curiosité. J'ignorais donc que, depuis quelque temps, les rapports s'étaient singulièrement rafraîchis entre Elias Hadjilar et la Hasnadar Houstâ. D'énormes oppositions d'intérêts ne pouvaient manquer de dresser un jour l'un contre l'autre le grand maître de la Casette privée et la trésorière suprême du harem. Dans cette lutte, il fallait que l'un des deux succombât. Ce ne fut point, au début tout au moins, la Hasnadar Houstâ. La disgrâce d'Hadjilar Pacha ne fut sans doute jamais effective. Le sultan tint à se donner l'air de lui maintenir sa confiance jusqu'au bout. Mais dès les premiers mois de cette année 1908, Elias Hadjilar était fixé sur les véritables sentiments d'Abdul-Hamid à son égard. Cet homme, mon mari donc, puisqu'il va falloir que je l'appelle ainsi désormais, a pu avoir tous les défauts, toutes les tares que tu soupçonnes et que je connais. Il n'est guère possible de lui contester en revanche un sens politique qui lui a permis de ne se tromper que bien rarement. Au printemps de 1908, il savait que les dés étaient jetés. Il voyait venir la Révolution et se préparait à conduire sa partie en conséquence. Il pouvait sans frais s'offrir l'élégance de ne

point se cramponner à un pouvoir dont il était sûr qu'il serait sous peu défaillant.

Mon retour chez lui, dans ces circonstances, ne le gêna ni ne le réjouit. Tout le monde en cette affaire jouait au plus fin. Hadjilar Pacha, comme il se devait, se répandit vis-à-vis du sultan en protestations de reconnaissance éperdue. Pas un seul instant, il ne donna l'impression d'avoir compris que cette manière qu'on avait de l'honorer en lui offrant son propre cadeau constituait aux yeux des gens bien informés la plus cinglante des offenses. Par ailleurs, une fois que je fus installée chez lui, il n'avait pas été long à se rassurer à mon endroit, à se rendre compte que ni par gratitude ni par loyauté évidemment, mais par inertie et indifférence j'étais incapable de remplir auprès de lui le joli petit rôle d'espionne auquel le Palais m'avait destinée. Nous nous mariâmes en avril, au milieu d'une pompe et d'un éclat merveilleux, parmi la magnificence inouïe de présents qui nous arrivaient de tous les côtés. Comme on sentait bien que c'était un monde qui allait finir ! Jamais, non, jamais, tu peux m'en croire, je n'ai vu tant de tapis ni de pierreries, tant de porcelaines de Chine, de vaisselle d'or, de bijoux de jade. Mais jamais je n'ai vu non plus, tu peux m'en croire davantage encore, époux moins empressé que le mien à se prévaloir des privilèges que la loi lui conférait sur moi.

Moins de trois mois après, la Révolution éclatait, le Comité Union et Progrès s'emparait du pouvoir, et, par un tiède crépuscule d'août, je reprenais le train dans cette même gare d'Haydar Pacha par où j'étais arrivée deux années et demie plus tôt. Une douzaine d'esclaves et de servantes m'accompagnaient. Quelqu'un était chargé de la direction de la petite caravane, l'homme de confiance de mon mari, Youri Becharra.

Ce n'était point, vers 1908, un voyage pour petite fille que celui de Malatia, ville importante du Kurdistan et lieu d'origine d'Elias Hadjilar. La voie ferrée n'allait guère au-delà d'Afioun, où nous l'avions prise lors du massacre de mon couvent. Ensuite, c'était la steppe quasi désertique de Koniah, la terrible traversée du Taurus et l'entrée dans ce pays kurde qui n'a jamais passé pour très accueillant non plus, en tout près de dix-huit cents kilomètres, dont huit cents à peine en chemin de fer : trois semaines, au total, sans exagérer. Quelles pouvaient bien être les raisons qui avaient poussé mon mari à m'imposer une telle épreuve ? Elles étaient autrement complexes que le souci assez naturel, étant donné le genre de place que je tenais dans sa vie, de profiter des événements pour se débarrasser le plus tôt possible de moi.

Ces motifs étaient de plusieurs sortes. L'avènement en Turquie d'un pseudo-gouvernement démocratique incitait Elias Hadjilar à modifier du tout au tout son train d'existence, s'il voulait sinon se faire oublier, du moins ne pas trop immédiatement attirer sur lui l'attention des maîtres du nouveau régime. Il s'acheminait déjà vers ce but en commençant par envoyer très loin de la cour, au fond d'une province perdue, une jeune femme à propos de laquelle on venait de beaucoup trop s'occuper de lui, et pas tout à fait dans le sens que les nouvelles tendances l'exigeaient. Cependant, il ne fallait pas aller trop vite non plus. Il eût été dangereux que le voyage en question prît la couleur d'une répudiation, ou même seulement d'un exil. Aujourd'hui nous savons que les événements de 1908 signifiaient la ruine définitive de l'autocratie hamidienne. Mais alors rien n'était moins assuré. Le redoutable vieillard n'était pas déposé. Il n'avait pas dit son dernier mot. Il pouvait fort bien récupérer le pouvoir, et alors malheur au

maladroit, au trop pressé qui aurait commis la folie d'infliger un traitement indigne à une épouse distinguée par lui et reçue en présent de sa main !...

Agissant au contraire comme il le faisait, Hadjilar Pacha se mettait à l'abri d'aussi dangereux retours de flamme. L'escorte relativement considérable, par exemple, qu'il mettait à ma disposition était le symbole vivant des honneurs dont il avait la prétention de continuer plus que jamais à m'entourer. En outre, à qui confiait-il, durant cette absence, le soin de mon bien-être et de ma sécurité, de veiller à ce que rien ni personne ne me manquât ? À son secrétaire le plus fidèle, à celui qui, au vu et au su de tous, passait pour son *alter ego* ! De la véritable façon dont ce dernier, en fin de compte, remplirait sa mission envers moi, il est probable qu'Hadjilar Pacha n'a eu guère cure. Il ne brûlait pas à mon égard, je te l'ai dit, d'une passion exagérée. L'essentiel était pour lui que les apparences fussent strictement sauvegardées. Il savait qu'il pouvait s'en remettre sur ces divers points à l'intelligence de son confident. Plus tard, d'ailleurs, je n'ai point été sans apprendre que j'étais loin d'être le seul trésor qu'il l'avait chargé de convoier sur les difficiles pistes d'Asie Mineure. Parmi les coffres qui nous accompagnaient, il y en avait bien une certaine quantité qui contenaient mes effets et mes robes. Mais il y en avait d'autres, presque aussi nombreux, à qui les miens servaient pour ainsi dire de caution. Et ceux-là étaient bourrés de solides valeurs bancaires et boursières qui n'avaient rien à voir avec les parfums et les aimables fanfreluches de M^{me} Hadjilar Pacha.

Nous fûmes à Malatia au début de septembre. C'est une ville entourée de jardins, avec un beau et taciturne cimetière qui la domine. On aurait pu être heureux là, entre ces maisons et ces tombeaux. Elias Hadjilar en était parti cinquante ans

plus tôt, en bien modeste équipage sans doute, pour tenter sa chance dans la capitale de toutes les Turquies. Jusqu'à cette date, il avait servi comme petit commis dans la maison de commerce du vieux Krikor Becharra. Aujourd'hui, les rôles étaient renversés. Tous ces gens se soutiennent les uns les autres d'une façon dont on n'a pas idée chez vous. Un des premiers actes de mon mari, lorsque la fortune commença à lui sourire, fut de convoquer à Constantinople le petit-fils de Krikor Becharra et de lui faire la situation que tu sais. Voilà ! Tu dois commencer à comprendre. Tout est à peu près clair, à présent.

Elle s'interrompt. Elle regarda Roche bien en face.

« Tout ? Je lis dans tes yeux que non. La question qu'au début de la nuit, puis tout à l'heure, tu n'as pu t'empêcher de me poser, voilà qu'elle brûle de nouveau tes lèvres. Pauvre cœur avide de te torturer, te figures-tu donc que je redoute d'entrer dans les détails de cette aventure, alors que ce sont eux seuls, au contraire, qui, dans la mesure où je peux l'être, sont susceptibles de me disculper ? Oui, j'ai été la maîtresse de Youri Becharra. Et puis après ? Les hommes sont extraordinaires. Ils s'imaginent que nous n'avons pas autre chose à faire que d'attendre toute notre existence à la loterie un numéro qui ne sortira peut-être jamais. Je ne plaide ni coupable ni non coupable. Je me borne à dire ce qui a été. Je devais alors avoir dix-huit ans. Les nuits étaient singulièrement douces, tout le long de ce voyage d'Asie, avec les hasards et les imprévus de ces petits hôtels d'Orient, emplis de bruits de jets d'eau et de norias, avec ces caravansérails à demi ruinés au milieu de champs de géraniums. Dix-huit ans, je te le répète ! Il faut se donner la peine de se souvenir, de calculer !

Après cette honteuse épreuve vieille de plus de deux ans, déjà, et les non moins lugubres récidives qui avaient pu suivre, je me trouvais pour la première fois entre les bras de quelqu'un que je n'ai pas aimé, que je ne pouvais pas aimer certes, qu'à certains égards j'aurais été plutôt portée à haïr, mais qui, enfin, – puisque je dois en faire la triste confession, mon Dieu ! – n'avait tout de même guère plus d'une quarantaine d'années, et n'était pas non plus tout à fait répugnant.

XVII

Roche s'était levé. Il se dirigea vers le balcon.

« Où vas-tu ? demanda Armène. Qu'est-ce que tu as ? »

— Moi ? Rien ! fit-il. Que veux-tu que j'aie ? Besoin de prendre un peu l'air, sans doute. Je ne suis pas habitué à demeurer assis très longtemps. »

Une petite brise venait de naître. Certainement, l'aube n'allait plus tarder beaucoup à venir. Comme toujours, en cet instant-là, les ténèbres se faisaient plus épaisses. Toutes les étoiles avaient disparu. Il n'y en avait plus qu'une, d'un éclat liquide, au-dessus de Rouad. Vénus, peut-être ? Qu'importait, d'ailleurs. Un goût d'iode circulait. Les flots gémissaient doucement.

Roche eut un frisson. Quelque chose obstruait sa gorge, qu'il avala. Il revint vers M^{me} Hadjilar.

« Excuse-moi ! dit-il. Tout cela est idiot. Sais-tu que, dehors, il fait presque froid ? »

Ils ne parlaient plus. Maintenant, il n'y avait plus moyen de se tromper ; c'était le jour, c'était bien lui qui commençait. S'ils s'étaient trouvés dans l'une des pièces situées de l'autre côté de la villa, ils auraient pu voir la crête des monts Ansa-riehs déjà toute teintée de rose. La mer n'était encore que d'un gris très pâle qui se nacra progressivement, tira au lilas. Et, soudain, dans les jardins proches, tous les oiseaux se mirent à chanter à la fois.

« Ils se mettaient ainsi à chanter tous ensemble à l'entour de notre maison, dans nos jardins de Malatia », dit Armène.

L'électricité brillait encore dans la chambre. Elle l'éteignit. Elle éteignit également la veilleuse de l'icône. Ils restèrent alors un assez long temps à ne plus y voir qu'avec peine, éblouis par l'immense incendie qui était en train d'embraser le ciel avec cette incroyable rapidité des aurores de là-bas. M^{me} Hadjilar n'avait rien changé de l'attitude ni bougé de la place où, quelques heures auparavant, elle s'était résignée à parler. L'impitoyable lumière du soleil qui s'infiltrait à présent de toutes parts dans cette chambre réduite quelques minutes plus tôt au pudique éclairage des lampes voilées y faisait choir de grands pans d'ombre d'un seul coup. Elle ne réussissait néanmoins qu'à accroître, s'il était possible, la beauté d'Armène en permettant de la contempler davantage. Alors, oui, alors seulement, lui qui avait cru tellement l'aimer, il sembla à Roche qu'il n'avait jamais eu encore à ce point la révélation de ce qu'il avait possédé, puis perdu. Un tragique sanglot l'étouffa. Désespérément, il tendit ses bras vers Armène. Elle eut l'intuition du péril qu'ils couraient tous les deux, lui certainement beaucoup plus qu'elle. Elle joignit les mains. D'instinct, elle eut le tendre sourire de supplication sans lequel ils ne seraient certainement point parvenus, ni elle ni lui, à franchir ce redoutable pas.

« Qu'étais-je donc en train de te dire ? reprit-elle d'une voix à peine changée. Ah ! oui, j'y suis ! Qu'à Malatia la maison où je m'installai était, bien plus encore que celle-ci, entourée de jardins merveilleusement irrigués et peuplés d'une foule d'oiseaux. Ce pays n'est pas très éloigné, n'est-ce pas, de l'ancien Paradis terrestre. Ne prends pas ombrage d'aussi pauvres détails. Ils n'ont jamais eu d'importance pour moi. Je parle de tout cela avec le même détachement que s'il s'agissait d'une autre femme, et ce sont uniquement les efforts

tentés par un misérable pour le faire revivre qui empêchent ce passé d'être tout à fait mort à mes yeux. Cette maison, donc, était une fort belle maison. Elias Hadjilar l'avait achetée avant toutes les autres. L'ancien petit commis du vieux Krikor Becharra tenait à ce que les gens de sa ville natale fussent au courant de son ascension. Dans l'innombrable mobilier qu'il y avait entassé, il n'était pas impossible de découvrir de-ci de-là quelques objets qui n'étaient pas de trop mauvais goût. J'étais arrivée moi-même à Malatia escortée d'une profusion de bagages sur l'opportunité desquels je n'avais même pas été appelée à donner mon avis. Prévoyant la suite des événements et les maigres chances qu'il avait de rester bien en cours sous le gouvernement Jeune-Turc, mon mari prenait ainsi ses précautions et procédait à un prudent déménagement de ses biens. Il se disait que dans son konak de Constantinople, ses richesses étaient beaucoup trop en vue et suscitaient plus de sournoises convoitises qu'à Diarkébir, qu'à Tartous et qu'à Malatia, les trois villes de l'Empire les plus éloignées parmi toutes celles où il possédait des domaines. Toutes ces histoires qui ne me passionnent pas encore beaucoup, aujourd'hui pourtant que je suis seule à disposer de ce qui demeure de cette plus que coquette fortune, ne retenaient à cette époque en aucune manière mon attention. De ma garde-robe et de mes bijoux, quand il s'était agi de quitter la capitale, je m'étais reposée sur mes femmes du soin de choisir ce qu'il convenait d'emporter. Je n'avais fait d'exception qu'en faveur d'une seule chose. Il n'est pas difficile de deviner laquelle : la statue de la Vierge d'El-Qobour.

On peut incriminer mon fatalisme, ma résignation. Il ne faut pas me croire oublieuse cependant, ou du moins je cesse de l'être lorsque ce ne sont plus mes intérêts, mais ceux des personnes auxquelles j'ai des motifs d'être attachée qui sont en jeu. Te surprendrai-je en te disant que durant ces années

abominables, je n'ai vécu – idée fixe de petite fille devenue femme – que pour un seul but, une seule pensée : ramener la statue de Notre-Dame du Sépulcre dans son sanctuaire de Kara Tekké réouvert ? Il me semblait que, si j'y réussissais, j'aurais du même coup obtenu le rachat d'une existence d'impuretés dont toutes n'ont pas été volontaires. Dans les instants que, moi non plus, je n'ai pas oubliés, ceux où tu m'as tenue plus que contre toi, as-tu pu une seconde te douter qu'Armène avait un secret de ce genre ? Ce secret, tu le sais, à présent. Les circonstances qui m'ont obligée de te le révéler font aussi que tu seras toujours certainement le seul à le connaître. Cette supériorité te paraîtra sans doute minime. Elle ne l'est point, je te le jure, et tu la posséderas toujours quoi qu'il arrive sur l'homme que tu peux, par ailleurs, te croire des raisons de jalouser.

Malheureusement, pour en revenir à mon projet, jamais il n'avait été moins question de ressusciter le pauvre monastère. Au cours de mon voyage de Constantinople à Malatia, je n'étais point passée bien loin de l'endroit où il s'était élevé. J'aurais, si j'y avais tenu absolument, obtenu sans difficulté de Becharra que notre petite troupe fit un crochet de nature à me permettre ce pèlerinage. Oui, mais se lamenter sur des ruines est un sport dont je n'ai jamais compris la nécessité. Après le drame de 1906, ce qui restait de religieuses avait été réparti dans d'autres couvents, de-ci, de-là, au fin fonds de l'Anatolie, voire en Arménie et en Perse, des endroits si inabordables soient-ils, où je me demande sans cesse si je n'irai pas disparaître un jour moi aussi. Abandonnée aux intempéries, la vénérable carcasse des bâtiments était très vite devenue un repaire à renards et à lynx. La vindicte d'Abdul-Hamid n'avait pas consenti à désarmer, et ce n'était point sur ses successeurs, chez qui le vieux fanatisme musulman avait fait place à un anticléricalisme de bas aloi, qu'il fallait compter

pour favoriser une mesure quelconque de restauration. Puis, c'était la Grande Guerre qui était venue. Puis, comme c'est la règle dans cet infortuné pays, d'autres guerres encore, toujours d'autres guerres. Aussi la statue de Notre-Dame du Sépulcre est-elle demeurée où tu la vois, et ce n'est point l'aventure la moins extraordinaire de mon existence que d'avoir été liée à un miracle pareil. « De quel miracle veux-tu parler ? » demandes-tu. À moi, à mon tour, de t'interroger, de te demander si tout de même tu ne considères pas comme un peu singulier que la sainte image qui avait fui Tortose, en 1291, dans la barque du diacre Nestorius, y soit rentrée six cent vingt ans plus tard, dans la berline d'un haut fonctionnaire ottoman disgracié.

Six cent vingt ans plus tard, je dis bien ! Ce fut en effet au début de 1911 que mon mari fut contraint de venir s'installer ici. J'étais avec lui, autre miracle ! En effet, au cours de ces deux dernières années, il venait de se passer un fait que le jour de nos noces, ni Hadjilar Pacha ni moi n'aurions jamais consenti à ranger au nombre des choses plausibles. Dans l'intervalle, il était devenu amoureux de moi.

Il arriva à Malatia à la fin de 1909, avec l'intention de n'en plus bouger, tant que la faction politique qui se trouvait au pouvoir continuerait à le détenir. Le sultan déchu venait d'être définitivement relégué à Salonique. Elias Hadjilar n'avait plus aucune réserve à garder vis-à-vis du maître tombé. Il est vrai que malgré toutes ses avances, malgré les services même qu'il aurait, pensait-il, rendus à Enver et à Talat, ceux-ci n'avaient pas eu davantage d'égards pour lui. Ses richesses seules eussent suffi à causer sa perte, en donnant à

ces messieurs la tentation de se les approprier. Les efforts plus ou moins habiles qu'il fit pour les dissimuler leur fournirent le prétexte nécessaire. Des ordres de virement passés par lui à des banques étrangères, celles, notamment, d'Escanecrabe et de Candresse, furent interceptés par le fameux cabinet noir d'El Bourdy. Bref, ce ne fut pas absolument de son plein gré que l'ex-Ministre de la Casette privée abandonna Constantinople pour venir me retrouver à Malatia.

Mon sort, j'en eus l'impression, était réglé dans sa pensée quand il y arriva. Abdul-Hamid encore au pouvoir n'eût certes pas manqué de lui faire payer cher tout traitement indigne infligé à l'une de ses favorites. Mais Elias Hadjilar, je le répète, n'avait plus d'illusions quant aux chances de retour du sultan. À quoi bon, dans ces conditions, conserver sous son toit cette intruse qu'il avait été contraint d'épouser et qui ne pouvait qu'achever de le compromettre ? Il s'apprêtait donc, sans plus de retard, à me « divorcer », suivant l'expression qui fait florès dans tout le Proche-Orient. Ce fut alors que l'imprévisible se produisit. Son exil avait donné à mon mari des loisirs forcés. Il les utilisa de la façon qui pouvait m'être la plus désagréable. Il les employa à m'aimer.

Il est, t'ai-je dit en commençant, des « femmes pour vieillards ». Ma lamentable destinée a été d'appartenir à cette catégorie-là. Comme tu vois, elle continuait.

Dès le premier soir de son arrivée, Elias Hadjilar s'adressant à Youri Becharra, lui avait tenu à peu près ce langage :

« Un seul regard m'a suffi pour me convaincre que tout va ici comme ça doit aller. Je n'en attendais pas moins de toi. Nous allons tous les trois dîner en famille ce soir, et tu reviendras, bien entendu, t'asseoir à notre table, de temps en temps. À présent, que je te dise une chose qui ne va pas manquer de

te faire plaisir. Déchargé momentanément du souci des affaires de l'État, je vais hélas ! disposer de plus de temps qu'il ne m'en faudra pour gérer mes petits intérêts privés. Tu vas pouvoir te consacrer tout entier à la bonne marche de la maison Krikor Becharra. C'est une vieille et honorable maison. Je sais trop ce dont je lui suis redevable pour permettre qu'à cause de moi son héritier soit obligé de la laisser périlcliter. »

Et, m'enveloppant à la dérobée d'un regard qui avait soulevé en moi comme un haut-le-cœur, il avait ajouté :

« Tu ne dois pas en outre t'étonner, mon garçon, qu'après être resté aussi longtemps séparé d'elle, j'éprouve le besoin de me retrouver un peu seul avec ma jolie petite femme. Nous ne sommes pas de si vieux mariés que cela, hé, hé, hé ! »

Qu'est-ce que Becharra avait à répondre ? Quelle attitude pouvait-il prendre, je te prie de me le dire ? Regimber ? Mais mon mari, surtout dans sa ville natale, était encore, malgré sa disgrâce, assez puissant, pour tirer durement raison de n'importe quel geste inconsidéré. Toutefois, au coup d'œil que l'autre lui lança, je compris ce que c'était que la haine, et le genre de joie que pouvait procurer à ce subordonné le retour de son maître. Je crois, ma parole, que Becharra avait espéré me garder, qu'Hadjilar Pacha me laisserait à lui ! Je vois la question que tu vas me poser. Je me la suis moi-même posée bien souvent. M'a-t-il aimée ? Je ne l'ai jamais su. Aimer, pour un homme pareil, n'est-ce pas ? c'est un mot qui correspond à des préoccupations si complexes, si différentes de tout ce à quoi, nous, tout de suite nous pensons. Ce n'est pas seulement la passion, le désir, c'est aussi la vanité, c'est l'argent, les distances sociales abolies... M'a-t-il aimée ? Je ne sais pas, non. Une réponse affirmative dans les circonstances présentes, en tout cas, ne serait pas faite pour simplifier les choses. Mais

dans ces âmes torves et basses comme est la sienne, comme l'ont été celles de presque tous les êtres que mon sort a été de fréquenter, il existe peut-être des coins moins ténébreux que les autres, des coins baignés par des lueurs qui, pour si livides et orageuses qu'elles soient, n'en sont tout de même pas moins des lueurs. Sois bien en repos, cependant. Ce que j'en dis là n'a d'autre mobile que le besoin de me sentir moi-même en repos avec moi. Si je pouvais, en cette minute, voir Youri Becharra mort à mes pieds, je serais, sache-le, la femme la plus heureuse du monde. Telle n'est malheureusement pas la réalité. Et puis d'ailleurs, cette mort-là, il est si monstrueusement retors et habile, que je me demande si j'ai même le droit, s'il est raisonnable de ma part de l'appeler de mes vœux.

M^{me} Hadjilar tressaillit. Le tic-tac de la pendule qui battait dans une des pièces voisines venait de s'arrêter. Le déclic annonciateur de l'heure retentit. Ce fut le coup unique d'une demie qui sonna.

« Quelle heure est-ce ? » demanda Armène.

Roche répondit :

« Six heures et demie.

— Six heures et demie ! C'est bien à huit heures que s'ouvre le bureau du téléphone ?

— Oui. »

Un frisson d'angoisse parcourut ses traits. Elle se contint. Elle continua.

« Tout ce que je vais pouvoir ajouter, maintenant, n'aura plus guère d'importance. L'essentiel est dit. C'est pour la forme que je parle, afin qu'il n'y ait pas un seul détail, si petit soit-il, qui ne te soit familier. Dès la fin de 1910, une révolte kurde ayant éclaté dans le vilayet de Diarbékir, les Jeunes-Turcs s'avisèrent des dangers que pouvait faire courir au nouveau régime la tolérance accordée à un dignitaire hamidien de résider dans sa province natale. Cette autorisation fut révoquée. La maison de Malatia fut mise sous séquestre et mon mari reçut l'ordre de se retirer en Syrie, à Tartous, où lui restait la seule de ses maisons qui n'eût pas été confisquée. Nous partîmes au début de 1911. Il faut voir ce que fut ce voyage, dans cette saison-là, par des montagnes pleines de neige. La vicinalité ottomane a toujours possédé des secrets remarquables pour venir à bout en un rien de temps des ressorts des berlines les mieux suspendues. Aujourd'hui, on va couramment de Malatia à Tartous en moins de deux jours d'automobile. Nous en mîmes douze. Elias Hadjilar était très déprimé, très fatigué. Moi je me moquais éperdument de tout ce qui pouvait arriver. Durant la journée, tandis qu'il somnolait, qu'il ronflait, je regardais avec un mélange de surprise sans cesse renouvelée et d'écœurement ce très vieil homme dont la tête, à chaque cahot, s'en venait dodeliner sur mon épaule. « Mon mari ! » me répétais-je avec un éclat de rire qui arrivait parfois à le réveiller. Il entrouvrait ses paupières bouffies, me voyait rire, me croyait heureuse, me souriait... Heureuse, c'est peut-être trop dire. La vérité est que je n'étais pas mécontente d'un dépaysement par lequel je rompais d'une façon que j'espérais bien définitive, avec un passé détesté.

Vers le soir du douzième jour, nous aperçûmes une masse rousse qui s'en venait vers nous avec lenteur, avec majesté.

C'était Notre-Dame de Tortose. Je jetai un coup d'œil du côté du filet de la berline ; c'était là que se trouvait, bien assujetti avec des courroies, le coffre de cèdre enfermant la statue qui faisait ainsi sa rentrée dans sa ville. En passant devant la sainte basilique, je me signai. Ce jour était le 23 février 1911. Depuis, il y a eu la Guerre ; puis, toi ; puis, la mort de mon mari ; puis... lui. Voilà ! C'est fait. Tu sais tout. »

À partir de ce moment-là, elle ne parla plus qu'à bâtons rompus, sursautant douloureusement chaque fois que le déclic de la terrible pendule invisible venait les surprendre. L'îlot de Rouad, en face d'eux, était d'une blancheur de craie. Le bleu de la mer se faisait de plus en plus profond. Le chant des oiseaux était de plus en plus dominé par les bruits emplis de gaieté de la petite ville : plaintes de mariniers, appels de crieurs de poissons, de marchands de fruits, de porteurs d'eau, de caquètements de poulets, gloussements de chameaux à l'entrave, toute une vie allègre et pittoresque, dans laquelle il eût fait bon se fondre, se résorber...

Le déclic, de nouveau ! La demie après sept heures, cette fois.

« C'est bien à huit heures, tu en es certain ?

— Certain ! J'ai pris la peine de le demander hier soir à Casella. Voyons, puisqu'il en est encore temps, il me semble que j'avais quelque chose de plus à te dire. Ah oui, à propos ! Le chantage que ce hideux individu tente sur toi aujourd'hui, pourquoi ne l'a-t-il pas essayé plus tôt ?

— Qui t'a dit qu'il ne l'a pas essayé ? fit-elle d'une voix singulière.

— Et alors ? »

Elle haussa les épaules.

« Et alors quoi ? Il n'allait tout de même pas me menacer de révéler à Elias Hadjilar des choses que mon mari savait mieux que lui !

— C'est entendu. Mais à moi ? Te surveillant comme il n'a jamais cessé de le faire, il a connu mon existence, n'est-ce pas ?

— Qui te dit qu'il n'a pas essayé ?...

— Et alors ?

— Il n'a pas insisté davantage... Je l'avais prévenu que je prendrais les devants, que je te dirais tout.

— Tout ?

— Oui ! fit-elle, baissant la tête.

— Tout ? répéta-t-il avec une douceur infinie. C'est-à-dire ce que tu veux que Ménétrier n'apprenne jamais ? J'avais bien compris. Je suis bien malheureux, Armène. Embrasse-moi. »

Elle obéit. Il vint se rasseoir en silence. Désormais, ils ne s'adressèrent plus la parole. M^{me} Hadjilar avait fermé les yeux. Ceux de Roche parcouraient la pièce, au hasard. Ils s'arrêtèrent sur un guéridon où se trouvait, à côté du seau à champagne, un appareil téléphonique, très nickelé, très

brillant, avec un récepteur en ivoire, très blanc aussi. Une hirondelle pénétra dans la chambre, tournoya un instant, puis ressortit. Roche pensa à celles d'Afioun-Karahissar. Pourquoi Armène, alors si docile, ne quittait-elle pas tout, ne partait-elle pas avec lui ?

Le déclic ?

Il regarda M^{me} Hadjilar, et il se sentit frémir tout à coup. Les yeux d'Armène étaient fixes, fixes. La direction que son regard suivait, le sien la suivit également. Ce qu'il aperçut alors était une chose extraordinairement simple, simple et terrifiante tout à la fois. Oui, là-haut, en un coin du plafond, une boîte couleur acajou, tout bonnement, avec un champignon de métal, un timbre, quoi ! dont on distinguait à merveille le battant, le timbre de la sonnerie téléphonique !...

Ce battant, ils le virent se relever, oh ! pas de beaucoup, d'un, de deux centimètres tout au plus, peut-être... Une seconde, ainsi en l'air, il parut hésiter...

Et puis, stridente, inexorable, la sonnerie se mit à sonner.

XVIII

« Courage, Armène ! » murmura Roche.

Il se dirigea vers le guéridon. Avec les mêmes précautions qu'il aurait mises à manipuler une grenade, il s'empara du redoutable appareil téléphonique, déroula méticuleusement la brassée de cordon caoutchouté pendue à l'un de ses crochets. Puis, il revint vers M^{me} Hadjilar.

La sonnerie retentissait toujours.

« Courage ! » répéta-t-il à mi-voix.

Le pauvre regard qu'elle lui lança lui fit peur. Il se demanda si elle allait seulement pouvoir parler.

« Allô ? Oui, c'est bien moi ! – Oui, je vous reconnais. – Parfaitement, je l'ai bien reçue. – Étonnée ? Non pas trop. C'est-à-dire que cependant... – Si je suis souffrante ? Non, pourquoi cela ? – Un peu d'émotion, peut-être, à cause de la surprise... Vous me comprenez, oui, enfin !... »

Sa voix menaçait, à chaque syllabe, de se briser littéralement.

« Si je savais qu'il devait venir demain à Tartous ? Bien sûr. Qu'est-ce que vous lui voulez ? – Vous dites ? – Oh ! mais c'est infâme ! Est-ce que cela ne finira donc jamais ? Est-ce que vous n'aurez jamais de pitié ?... D'abord, comment avez-vous su ? »

Un visage à ce point décomposé par la peur, la peur toute nue, l'horrible peur, Roche ne se rappelait pas en avoir vu. Il lui saisit la main. En même temps, il se mettait un doigt sur les lèvres. Il ne fallait point qu'elle se laissât ainsi entraîner dans la discussion, surtout qu'elle lui donnât l'impression de le redouter, d'être par avance sa proie, à ce misérable interlocuteur invisible. Désespérément, il la suppliait des yeux, il tentait de lui communiquer un peu de force dont elle avait tant besoin.

« Quoi ? – D'abord, je vous défends de me parler ainsi. Ah ! mon mari m'avait bien prévenue !... Entre vos mains ? avez-vous dit. Allons donc, mais c'est vous qui plutôt !... Vous ne savez pas ce que je peux, ici !... Oh ! ce n'est pas la peine de rire ! Je vous avertis que d'un seul mot il m'est aisé... – Que dites-vous ? Que ce serait la meilleure façon de lui faire apprendre plus rapidement encore ?... – Oh ! vous ne ferez pas cela ! Vous ne le ferez pas. Rappelez-vous, je vous en supplie ! Que vous ai-je fait ? Je n'ai jamais été mauvaise pour vous ! Au contraire ? dites-vous. Ce n'est pas la question. – Quoi ? – Assez ! Taisez-vous ! Encore une fois, je vous interdis !... »

Elle poussa un soupir étouffé. Roche, ne se contenant plus, venait de s'emparer de l'écouteur libre. Elle eut un geste affolé pour le repousser, pour le lui reprendre. Impitoyable, il lui immobilisa le poignet.

« Un mouvement de plus, fit-il, et je te préviens que c'est moi qui vais lui parler, entrer dans le jeu. Allons, allons, continue ! Un peu de courage, que diable ! C'est ton bonheur qui est en cause, et non pas le mien, n'est-ce pas ? »

Domptée, elle avait repris l'appareil. On eût dit que sa voix s'était un peu raffermie.

« Moi aussi, je croyais qu'on avait coupé. – Oui, n'est-ce pas, c'est insupportable ! – C'est justement ce que j'allais vous dire : nous n'allons pas régler cette affaire par téléphone, comme cela. Me voir, c'est bien ce que vous voulez ? Je crois, en effet, que c'est indispensable. – Vite, alors, le plus vite possible ! Plus tôt ce sera fini !... Vous pouvez venir quand vous voudrez. Je ne sortirai pas de toute la journée. – Comment, vous ne voulez pas venir chez moi ? – C'est à cause de ce que je vous ai dit tout à l'heure ? Il ne faut pas trop faire attention, vous savez. – Bien, bien, je n'insiste pas. À votre aise, c'est entendu. Mais où, alors ? – Oui, je sais où c'est. Et vous croyez que là nous ne serons pas dérangés ? – Oui, j'y suis montée deux ou trois fois. – Bon ! Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. – Et à quelle heure ? – À sept heures ! Pourquoi pas plus tôt ? – Ah ! vous désirez qu'il fasse nuit ? – C'est égal, toute la journée à attendre !... Quoi ! Oui, oui, assez ! Je croyais vous avoir déjà prié... – Au revoir donc, et à ce soir, c'est entendu ! »

Précipitamment, elle avait raccroché l'appareil. Roche était blême.

« Tu as bien fait d'en demeurer là, balbutia-t-il. Tu as très bien fait ! Sans cela, je crois bien que j'allais, ma parole !... C'est égal, quelle façon il a de te parler, ce gremlin ! Te rends-tu compte qu'il n'a pas cessé un seul instant de te tutoyer. Il est vrai qu'au fond ce n'est pas lui le coupable. »

Elle eut un regard de reproche si douloureux qu'il n'y put tenir. Des larmes lui vinrent aux yeux.

« Pardon ! pardon ! » murmura-t-il.

Et il lui embrassa la main.

« De quoi s'agit-il, voyons, à présent ? De tirer les conclusions pratiques de tout ceci. En réalité, je ne suis pas autrement fâché du mouvement d'humeur qui m'a porté à écouter votre entretien. Je suis ainsi bien mieux au fait des intentions de ce joli coco. Résumons donc, si tu veux bien, le petit échange de vues qui vient d'avoir lieu. *Primo* : le particulier en question connaît par le menu tes intentions matrimoniales, ainsi que la date à laquelle tu comptes les réaliser. *Secundo* : au cours de son passage à Alep – c'est effectivement un dégourdi de premier ordre – il s'est renseigné sur l'heure exacte à laquelle Ménétrier doit partir, et il connaît par conséquent l'heure approximative à laquelle il arrivera demain ici. Il n'ignore point la route qu'il va suivre, et il se fait fort, si besoin est, de le faire toucher par un mot de lui, sur le parcours, aussi aisément qu'il le voudra. *Tertio* : il sait également – et c'est de beaucoup ce qu'il y a de plus grave – que tu es d'avance disposée à accepter n'importe quoi plutôt que de voir Ménétrier mis au courant de certaines circonstances de ta vie passée. Est-ce bien cela ? »

Elle se borna à faire un signe affirmatif.

« Bon ! *Quarto*, enfin : il sollicite un rendez-vous, pour discuter des sacrifices que tu accepterais de consentir en vue d'empêcher cette divulgation. Soit qu'il préfère ne pas être vu, soit qu'il se doute que tu ne tiens pas beaucoup toi non plus à être aperçue en sa compagnie, il désire que ce rendez-vous ait lieu de nuit. De plus, comme il a oublié d'être un imbécile et qu'il se doute que tu peux fort bien avoir des amis capables de contrecarrer ses plans, il exige que le rendez-vous en question n'ait pas lieu dans ta maison et – ce qui est plus malin que tout le reste – il te propose en conséquence un endroit à la fois public et discret, où vous ne serez point remarqués, et où rien ne pourra être tenté ouvertement contre lui, en

l'espèce la cathédrale de Tartous, et, d'une façon plus précise, la terrasse de ladite cathédrale. Hier soir, quand, pour perdre une dizaine de minutes, j'y suis monté, je ne me figurais certes pas... C'est le père Englebert, entre parenthèses, qui serait flatté, s'il savait quel genre de services certaines gens estiment qu'est susceptible de rendre son monument bien-aimé ! Est-il fidèle, en tout cas, dis-moi, pour en revenir à notre sujet, le résumé que je viens de te présenter de votre conversation ?

— Oui, fit-elle. C'est bien cela. Je te signale, toutefois, que tu as oublié un point. Et ce n'est point faute de sa part d'y avoir insisté, pourtant.

— Lequel ?

— Il se doute tellement bien que je peux avoir recours à des amis que, lorsque j'ai commis la faute de le menacer de leur intervention, il m'a aussitôt répondu...

— Oui, à propos, que t'a-t-il répondu ? C'est très important. À ce moment-là, je n'avais pas encore l'écouteur à l'oreille, souviens-toi.

— Il m'a dit qu'il était bien tranquille, que ses précautions étaient prises. Si quelque chose de fâcheux venait à lui arriver à lui, Becharra, Jean serait dans les premières heures qui suivraient informé de tout. C'est même pour cela qu'il a ajouté être en mesure de le faire rejoindre sur n'importe quel point de son parcours, même avant son arrivée à Tartous, souviens-toi aussi. »

Roche eut un geste d'incrédulité.

« Ce monsieur se vante peut-être beaucoup. Il m'a l'air de vouloir se faire passer pour plus fort encore qu'il n'est. »

M^{me} Hadjilar secoua la tête.

« N'en crois rien, dit-elle. N'en crois rien ! D'abord, il est brave, c'est indiscutable. Ensuite, je ne l'ai jamais vu menacer vainement. Non, vois-tu, j'en suis persuadée, le plus grand malheur qui pourrait m'arriver, ce serait qu'il lui en arrivât un, à lui.

— Eh ! qui parle de lui faire arriver malheur, à ce cher garçon ! fit Roche avec un enjouement plus feint que sincère. Nous allons bien voir, et très vite, n'est-ce pas ? En attendant, je m'aperçois que j'allais marcher au combat sans m'être pré-muni quant au principal.

— Marcher au combat ? » interrogea-t-elle.

Il la regarda.

« Comment veux-tu que je te dise ? Tu penses bien que ce n'est pas toi qui vas te rendre à ce rendez-vous. S'il était venu ici, n'est-ce pas, c'est moi qu'il aurait trouvé à ta place. De même, lorsqu'il sera en train de se promener de long en large sur le faite de sa cathédrale, c'est moi, non toi qu'il verra surgir de certain petit escalier en vis que je connais bien. »

Elle lui prit la main, et, faiblement, elle murmura :

« Merci !

— Je disais donc, reprit-il, ayant toussé pour dissimuler son émotion, que nous n'avons oublié de parler que d'une chose. Ce dégoûtant maître-chanteur poursuit un but. Ce but, quel est-il ? Ta fortune, n'est-ce pas, une fortune dont il possède mieux que personne l'évaluation. »

M^{me} Hadjilar s'était redressée.

« Tout, dit-elle d'une voix étrangement raffermie, je donnerais tout si je croyais que ce serait suffisant. Je n'ai pas

besoin de cet argent-là. Ce n'est point à cause de lui, j'en suis sûre, que Jean m'a aimée.

— J'en suis sûr aussi, dit Roche gravement.

— Oui, tout ! reprit-elle. Mais encore faudrait-il avoir la certitude que je serais débarrassée de cet homme pour toujours. Or, rien n'est moins assuré que cela.

— Que veut-il, alors ? dit Roche, la regardant bien en face.

— Eh ! fit-elle, le sais-je au juste ? Moi, peut-être, tout simplement. Du même coup, il aurait le reste. »

Ils gardèrent un moment le silence.

« C'est ce que nous saurons ce soir même, dit Roche finalement. Et, s'il avait, comment dirai-je ? l'aplomb, oui, l'aplomb de manifester cette prétention-là ? Je ne pense pas que tu y souscrirais, tout de même ?

— Cela me regarde ! fit-elle, sombre.

— Vraiment ? Eh bien, tu vas me le dire. Sinon, je ne me mêle plus de rien.

— Bon ! Tu y tiens ? fit-elle, articulant ses mots. Je t'ai dit et te répète que je suis prête à tout plutôt que de voir Jean au courant de ce que j'ai été. Ensuite, on verra. J'aurai tout de même, le moment venu, le droit de disparaître. »

Roche s'était levé.

« Je n'aperçois pas encore très bien ma ligne de conduite ! dit-il. Il est vrai qu'il me reste toute la journée pour cela.

— Où vas-tu ? s'écria-t-elle tremblant de nouveau, comme chaque fois que, depuis la veille, elle l'avait vu sur le point de la quitter.

— Avec ta permission, répondit-il avec un sourire, me reposer. »

Il se sentait sur le visage cette croûte consécutive aux nuits d'insomnie, impression assez désagréable qu'aggrave toujours le grand soleil. Il semblait à Roche que tous les gens qu'il croisait le regardaient, se rendaient compte qu'il n'avait pas dormi.

Il fit un détour pour ne point passer devant l'hôtel Bellevue, et pour éviter le hangar où l'automobile de l'homme de Malatia était garée. En s'introduisant par le petit jardin qui se trouvait sur le derrière de la maison de Casella, il espérait ne pas tomber sur ce dernier. Précaution vaine. Leurs chambres à tous deux occupaient le premier étage. Casella partait précisément pour son bureau. Roche rencontra son camarade au sommet de l'escalier.

« Déjà levé ? » fit celui-ci, goguenard.

Roche réprima un mouvement d'humeur. Sa barbe de vingt-quatre heures était, Dieu merci ! assez visible. Casella se moquait de lui !

« Tu as eu une visite, ce matin, reprit ce dernier, imperturbable. J'ai répondu que tu étais sorti à la première heure, pour monter à cheval. Ai-je bien fait ?

— Naturellement ! Je te remercie. Qui est venu ?

— Qui ? Le père Englebert. Avec ses cérémonies de demain, il est déchaîné. J'ai dû lui promettre que j'assisterai à la grand-messe. C'est tout juste s'il ne voulait pas m'obliger à aller à la première, et à communier ! Entre nous, tout ça m'embête un peu. J'ignore comment ils vont prendre cette manifestation à Beyrouth, au Haut Commissariat. Mais, que veux-tu, c'est un si bon vieux ! En même temps, il désirait te voir. Ce qu'il te voulait ? Prendre de tes nouvelles, d'abord. Et quoi encore ? Ah ! oui, savoir si tu avais déjà eu l'occasion d'aller chez M^{me} Elias Hadjilar.

— Puis quoi encore ? grommela Roche, furieux.

— C'est tout ! fit Casella en riant. Ah ! Non, pourtant ! Sais-tu en outre de qui il m'a célébré les louanges ? Du type à propos de qui tu m'as fait téléphoner hier soir, à l'hôtel Bellevue.

— De mieux en mieux ! Ils se sont vus ? Où et quand ?

— Aujourd'hui même, de très bonne heure, à la cathédrale où le quidam était en train de faire ses dévotions. Il a remis à notre brave ami cent livres turques pour son sanctuaire. Tu te rends compte ! Dis-moi donc ? Ce n'est pas d'un personnage aussi digne d'estime, j'espère, qu'il s'agissait hier soir dans ton esprit, quand tu m'as posé la question que tu sais ?

— Non ! Oui ! fit Roche. Es-tu pressé ?

— Tout de même, un petit peu !... Pourquoi donc ?

— Entre ici, je te prie. J'ai à te parler. »

En même temps, il pénétrait dans sa chambre, ayant fait passer Casella devant lui. Il referma la porte avec soin. Casella l'observait minutieusement.

« Mauvais, murmura-t-il enfin, en hochant la tête.

— Pas très bon, dit Roche, en effet. »

Il avait retiré sa tunique. Il se passait une serviette imbibée d'eau de Cologne sur le front.

« Que je te prévienne tout de suite, dit Casella qui continuait à ne pas le perdre de vue une minute. Tu diras peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde point, mais tant pis ! Sais-tu que Ménétrier va être ici demain matin ? »

Roche sursauta.

« Oui, je le sais, répondit-il, s'étant dominé. Mais, toi, comment l'as-tu appris ?

— Oh ! il n'y a pas de mystère. Par Gerbaud, notre camarade de Safita. Je devais le rencontrer aujourd'hui, et, sur ta prière d'hier soir, je viens de lui téléphoner pour me libérer. Eh, eh ! Je vois à ta mine que mon renseignement ne te laisse pas indifférent.

— Pas pour les raisons que tu imagines, fit Roche en secouant la tête. Alors, Gerbaud, disais-tu ?

— Gerbaud file ce soir à Hama, où une grande nouba est organisée chez Ageorges, cette nuit et tout demain. C'est Ageorges, toujours par téléphone, qui lui a appris qu'il attendait d'Alep une caisse de Pommery 1904, fruit d'un pari gagné sur un Grec à l'hôtel Baron. La caisse en question, c'est Ménétrier qui a été chargé de la déposer à Hama. Ils ont insisté pour qu'il reste ensuite avec eux, à déjeuner tout au moins. Mais il n'a rien voulu savoir, naturellement. Il s'est annoncé comme devant passer à Hama demain matin vers sept heures. On peut donc compter le voir arriver ici avant midi.

— Je te remercie, dit Roche avec effort.

— Il n’y a pas de quoi. Cette histoire-là n’a sans doute d’ailleurs aucun rapport avec celle dont tu as à m’entretenir ?

— Sait-on jamais ? Tu n’as pas oublié notre conversation d’hier, n’est-ce pas ?

— À propos du voyageur de l’hôtel Bellevue ? Je n’ai pas encore la mémoire obstruée à ce point. Mais je t’avertis que les renseignements que j’ai pu me procurer sur lui sont excellents. Honorabilité parfaite à tous égards. Passeport on ne peut plus en règle. M. Bacos, le propriétaire du Bellevue, sort d’ici. C’est lui qui m’a tuyauté. Puis, il y a l’opinion du père Englebert, tout de même. Je te répète que je suis à ta disposition. Cependant, si c’est au sujet du bonhomme en question que tu attends de moi un joli petit abus de pouvoir, je crains que ça n’aille pas tout seul. Il est citoyen ottoman, tu le sais. Nous risquons de ce côté-là des embêtements, des complications.

— Je ne te demande encore rien de tel, dit Roche, haussant nerveusement les épaules. D’ailleurs, ce n’est pas lui qui m’intéresse le plus, pour l’instant. Il a un chauffeur, on te l’a dit ?

— Oui, une splendide brute dont il n’y a pas moyen de tirer un mot. Je n’ai pas attendu que tu m’en parles pour lui dépêcher Mustapha, le plus engageant de nos causeurs, le plus débrouillard côté raki. Mustapha en a été pour ses frais. L’autre ne répond pas quand on lui adresse la parole. Il ne boit que de l’eau.

— Que Mustapha continue à l’avoir à l’œil. Leur automobile avait eu un accident. A-t-elle été bien réparée ?

— Très suffisamment. Ils viennent de faire leur plein d'essence, en tout cas. Il est vrai que le nommé Becharra voulait repartir dès ce matin, afin d'arriver le plus tôt possible à Jérusalem. C'est le père Englebert qui l'en a dissuadé. Il a réussi à le convaincre de rester ici pour assister demain à sa grand-messe. Au point de vue des indulgences et autres avantages célestes, Notre-Dame de Tortose ne redoute la concurrence de rien, ni de personne, lui a-t-il affirmé. »

Roche eut un geste excédé.

« Je veux bien l'admettre, maugréa-t-il. En tout cas, le père Englebert, lui, a de la chance d'avoir choisi la carrière qu'il a prise. Comme officier de renseignements, par exemple, je crois que son avancement aurait plutôt fait long feu.

— Je le crois également, dit Casella avec philosophie. Mais, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? Encore une fois, c'est un si bon vieux. »

XIX

Toute la journée, vainement, Roche courut après le sommeil. Oh ! bien sûr, pas un sommeil ni long, ni profond ! Il n'était pas aussi ambitieux. Il se serait contenté de quelques minutes de torpeur, d'abandon, susceptibles de diminuer momentanément la violence des secousses auxquelles ses nerfs depuis la veille n'avaient point cessé d'être soumis. Il tremblait d'avance devant la partie que, dans quelques heures, il allait avoir à jouer. Le minimum de sang-froid et de calme qui lui seraient indispensables à ce moment-là, le posséderait-il ? Il en était de moins en moins certain.

À plusieurs reprises, il s'étendit sur son lit, dans sa chambre aux volets hermétiquement clos. Peine perdue ! Les bruits du dehors étaient encore plus lancinants, plus importuns. En quittant Armène le matin pour rentrer chez Casella, ils avaient, elle et lui, convenu qu'à présent que tout était éclairci, réglé entre eux, ils passeraient le reste de cette journée séparés. Étant donné l'état de surexcitation où ils étaient arrivés, c'était sans doute la meilleure, la seule façon d'espérer pouvoir goûter finalement un peu de ce repos dont ils avaient tant besoin l'un et l'autre. Il eut toutes les difficultés du monde à tenir sa parole. Quatre ou cinq fois, il téléphona à Armène sous divers prétextes, pour lui demander si elle allait bien, si rien de nouveau ne s'était produit... Il lui en voulut d'être assez maîtresse d'elle-même pour ne pas saisir la perche qu'il lui tendait, pour ne l'avoir pas supplié de venir. Il serait arrivé immédiatement.

De tout le jour, il ne sortit pas. Il savait que Becharra était en train, comme un bon bourgeois, de se promener dans Tartous. On l'avait vu à la poste, à la *Banco di Roma*, au café

Gargour, occupé à écrire des cartes postales à des amis, à payer à boire aux citadins. Il valait mieux ne pas risquer de le rencontrer. Il n'aurait pas manqué de remarquer quelque chose d'insolite dans l'allure de Roche. Le beau plan si bien échafaudé aurait pu en être bouleversé. Il se serait méfié, ne serait peut-être pas venu au rendez-vous. Le soir, sur la terrasse de la basilique, ce serait autre chose. Lorsque, dans la nuit, ils se trouveraient tous deux nez à nez, il serait trop tard. Il ne pourrait plus esquiver le combat.

À onze heures, Roche reçut la visite du père Englebert. Le religieux avait de la suite dans les idées, on l'a vu. Roche faillit s'emporter lorsqu'il le mit au courant de la mission qu'il aurait entendu lui confier. Il s'était procuré un piano ; il aurait voulu que M^{me} Hadjilar, qui jouait à merveille de cet instrument, disait-on, acceptât de le tenir le lendemain, tout au moins durant l'exécution solennelle d'*O Filii et Filiae*. Roche eut beaucoup de peine à inventer des raisons le dispensant d'énoncer les véritables, pour expliquer comme quoi une telle requête avait, ce jour-là, peu de chances d'être prise en considération.

Il n'avait pas faim. Il ne descendit pas déjeuner.

Ce fut Casella qui monta le voir, avant de repartir pour le Sérail. Il avait pour principe de ne jamais poser de questions à un ami. Mais la conduite de Roche commençait sérieusement à l'inquiéter. A-t-on idée de faire le voyage d'Antioche à Tartous sans motif avoué, pour le seul plaisir de passer tout seul enfermé dans sa chambre une journée de Samedi saint ?

« Des visiteurs comme toi, à la bonne heure ! Ce n'est pas dispendieux à nourrir ! se borna-t-il à constater sur le mode

badin. Tu ne désires vraiment pas qu'Ahmed te monte quelque chose ? Des fruits ? Du vin ?

— Je te remercie. Si l'envie m'en prend, je sonnerai.

— Dîneras-tu avec moi, ce soir ?

— Je ne peux pas encore te le dire. Vers quelle heure comptes-tu rentrer ?

— Pas très tôt, précisément. C'est le dernier jour du mois. Des tas de signatures, de visas à donner ! Puis, il y a la paie des gendarmes syriens. »

Lui sorti, Roche, de nouveau, se rencoigna dans ses rêvasseries. Une aventure somme toute heureuse lui advint. Il en arriva petit à petit à ne plus songer à son emploi du temps de la soirée, mais uniquement à M^{me} Hadjilar, à l'espèce d'être inconnu qu'elle venait, en si peu de temps de devenir pour lui. Dire que sans ce Becharra et sa tentative de chantage, il aurait toujours ignoré le mystère qu'il avait côtoyé, de quelle étrange sorte de femme il avait été l'amant ! Non qu'il trouvât le moins du monde extraordinaires ses révélations. À bien y réfléchir, au contraire, l'extraordinaire aurait été que son existence passée eût pu être une chose sans relief. L'étonnant, le déconcertant, l'humiliant, pour tout dire, était qu'il n'en eût rien soupçonné. « Armène Hadjilar ! Armène Hadjilar ! » Il s'essayait à répéter ce nom avec le même détachement que s'il se fût agi d'une personne étrangère. Et puis, finalement, d'un seul coup, il envoya tout promener. À quoi bon ces raisonnements, ces complications, ce besoin de se leurrer soi-même, alors que l'unique conclusion à retirer de tout ceci était la suivante : elle aurait, en cette minute, pénétré dans sa chambre qu'il serait, lui, tombé immédiatement à ses pieds ! La vérité était bien simple : il ne l'avait jamais autant aimée.

Il se sentait tout de même la gorge un peu sèche.

Il ne fallait point que cette sécheresse empirât. Dans quelques heures, n'est-ce pas, il aurait tout de même à parler, probablement à élever la voix. Il descendit. Ahmed, un Sénégalais de la catégorie hilare, ronflait, allongé à même les dalles du vestibule. Celui-là, au moins, se fichait de tout, était heureux. Roche ouvrit la porte de la salle à manger. Tiens, les verres ne se trouvaient pas dans le même placard que de son temps ! De la salle à manger, il passa à la cuisine. Cette petite prospection l'amusait. La glacière, elle, en revanche, était toujours à la même place. Du champagne, du whisky ! Ça pouvait aller. Il opta pour le whisky. Oui, mais, bien entendu, comme cela arrive neuf fois sur dix, impossible de dénicher la clef pour la capsule du flacon de soda. Du champagne, alors ? Il en mit une bouteille sous son bras et remonta posément l'escalier.

Le soir, contre toute attente, il ne mit pas trop longtemps à venir. Roche, ayant repoussé les volets d'une de ses fenêtres, fut tout surpris de la teinte rose du ciel. Il ne croyait pas l'après-midi si avancé. Cinq heures et demie ! Eh, eh ! une heure encore, et il serait presque temps...

Une question, qu'il avait omis de régler, retint un instant son attention. Irait-il là-bas armé ou non ? Si rompu qu'il fût à la plupart des sports, il portait presque toujours sur lui un browning. Il n'avait aucune raison de le laisser à la maison ce jour-là. Ce n'est pas qu'on ait l'intention de s'en servir, mais ce petit contact froid vous donne tout de même du montant.

Les chants d'oiseaux qu'il avait entendus s'éveiller, il les entendit mourir un à un. L'ombre tombait avec rapidité.

Roche descendit. Au portemanteau de l'entrée, il y avait sa gabardine de voyage. Il l'endossa. En échange, à la même patère, il laissa son képi. Il pouvait bien sortir tête nue. Rien, désormais, ne trahissait plus en lui l'officier.

Il n'y voyait déjà presque plus. Il fit jouer, une seconde l'électricité, ouvrit la porte du jardin. Il faisait nuit.

Sept heures moins vingt ! On pouvait y aller.

Roche fit quelques pas au-dehors. Puis, subitement, il se ravisa, remonta quatre à quatre. Une idée soudaine lui était venue. Qu'il prît fantaisie à Becharra de téléphoner, d'ici un quart d'heure à Armène, il ne fallait pas qu'il pût la trouver au bout du fil. Sans cela, il serait fondé à conclure qu'elle n'était pas en route pour leur rendez-vous, que c'était un piège qu'elle lui faisait tendre.

Elle avait prévu le cas, grâce au Ciel. Ce fut Katbé qui vint d'abord à l'appareil. Il fut convenu qu'à partir de cette minute, le téléphone de la villa demeurerait muet.

Contournant la partie postérieure du Sérail, Roche pénétra comme la veille dans le bois d'oliviers. Son plan était de n'arriver à la basilique qu'après sept heures. Il ne déboucherait sur la terrasse que vers sept heures cinq, sept heures dix. C'était préférable. Il couperait de cette façon toute retraite à son adversaire. Celui-ci ne pourrait se formaliser d'avoir attendu quelque peu. Depuis quand une femme n'a-t-elle pas droit à cinq ou six minutes de retard, je vous prie ?

Il y avait foule devant et dans la cathédrale. Foule pour Tartous, s'entend : trois ou quatre cents personnes au bas mot. Cela suffisait pour qu'on eût l'impression que toute la ville, musulmans compris, s'y était donné rendez-vous. La tentative du père Englebert prenait de plus en plus les

proportions d'un triomphe. Roche frémit d'abord de ce contretemps. Mais il eut tôt fait de comprendre qu'il y avait là, au contraire, un avantage. Son intérêt, encore plus que celui de Becharra, était de passer inaperçu. Au lieu de lui nuire, l'affluence en question favorisait son dessein.

Rasant les murs, il se glissa à l'intérieur du monument. Les catéchumènes du père Englebert n'avaient pas marchandé leur effort. La plus grande partie des gravats qui, la veille encore, déshonoraient les bas-côtés avait à peu près disparu. Pour l'instant, on était en train de s'occuper à un exercice d'éclairage. Des lampes s'allumaient, s'éteignaient, des lampes, à vrai dire, de modèles assez disparates. Mais qu'importait ! Un murmure de respectueuse admiration n'en courait pas moins chaque fois sur la masse obscure des fidèles. Roche distingua au fond de l'abside la silhouette du père Englebert mué ainsi pour la circonstance en Ruggieri. Prudemment, il se serra davantage contre la muraille. La tour, en face de lui, ouvrait la bouche noire de son escalier. Il s'y engouffra à la hâte. À présent, parmi les ténèbres, il montait sur la pointe des pieds. Un soupir de satisfaction lui échappa. Il était redevenu très tranquille, très maître de lui.

Il s'attendait à se heurter du premier coup à son adversaire. Il eut tout d'abord le désappointement de ne rien voir. Le long rectangle de la terrasse s'étendait vide et nu devant lui, sous cette clarté indécise qu'à la nuit un peu avant que la lune se soit décidée à se lever. L'homme de Malatia s'était-il méfié ? Était-il tout simplement en retard ? Roche passa par quelques secondes de mortelle inquiétude. Il avait prévu tous les cas, hormis celui-ci. Et soudain, il se rasséra. Il avait compris. Il aurait dû y songer tout de suite. C'était là que l'autre se trouvait.

Le seul ouvrage de superstructure qui s'érigeât sur la terrasse consistait en une espèce de mauvais minaret, qu'on n'avait jusqu'ici eu ni le temps ni les moyens de jeter bas, vestige de l'époque où la vénérable église était encore transformée en mosquée. Incontestablement, c'était adossé à cette tourelle que l'attendait son antagoniste. De là, sans lui-même être vu, il pouvait voir de la façon la plus distincte tout nouvel arrivant se profiler sur le ciel. La tourelle en question se dressait à l'angle nord-ouest de la terrasse. Roche se dirigea vers elle, délibérément.

« Eh, mais ! ou je me trompe fort, c'est ce cher monsieur Becharra. Par quelle heureuse fortune ?... »

Si ledit M. Becharra avait pu être tenté un seul instant d'attribuer au hasard cette rencontre, le ton de Roche aurait suffi à le détromper sur-le-champ. Aussi prêt à tout qu'il fût, lui aussi, il n'en parut pas moins quelque peu décontenancé.

« C'est une véritable joie, mon capitaine !... commençait-il.

— N'importe qui, parole d'honneur, poursuivit Roche, décidé à ne pas laisser prescrire son avantage initial, oui, je me serais attendu à rencontrer ici n'importe qui, mais pas vous ! Ne devriez-vous pas être en effet à cette heure en train de faire vos dévotions au Saint-Sépulcre ?

— Prenez-vous-en à notre vénérable compagnon de voyage, mon capitaine ! dit Becharra qui s'était déjà ressaisi. Oui, c'est le révérend père Englebert en personne qui a bien voulu insister pour que je passe ici le saint jour de Pâques. Mais je croyais qu'il vous en avait averti. À présent, n'est-ce pas, le pauvre saint homme a tant de choses dans la tête ! En

tout cas, tenez pour assuré que je n'aurais pas consenti à quitter Tartous sans venir corner ma carte chez vous.

— Trop aimable ! fit Roche railleusement. Je crois l'avoir entendu dire, en effet : vous comptez sur votre séjour à Tartous pour vous assurer des mérites en vue de votre existence future. C'est là un souci qui n'est jamais prématuré. Mais ces mérites-là, dites-moi, j'aurais cru qu'il était normal de chercher à se les acquérir à l'intérieur des édifices, plutôt que de monter les glaner sur leurs toits.

— L'esprit divin souffle où il veut, mon capitaine. Je ne saurais regretter en tout cas une excursion qui vient de me fournir le plaisir de vous rencontrer. Ceci dit, nous pourrions peut-être...

— Eh, là ! eh, là ! fit Roche. Attention, s'il vous plaît. Le plaisir de me rencontrer, dites-vous ? Je veux bien. Mais pourquoi alors, dans ces conditions, essayer déjà de me fausser compagnie ? »

Que ce fût ou non sa véritable intention, la manœuvre esquissée à l'instant même par M. Becharra justifiait amplement cette apostrophe. Sans interrompre leur entretien, il s'était mis en devoir d'exécuter un petit mouvement tournant dont la réussite l'eût considérablement rapproché de l'orifice de l'escalier. C'était cette tentative que Roche avait éventée. Un léger bond latéral lui avait permis de restituer la situation dans son état primitif. De nouveau, il se trouvait placé entre l'escalier et M. Becharra. La seule différence résidait en ce fait que la distance qui avait jusque-là séparé les deux hommes venait d'être réduite d'un bon tiers.

« Oh ! oh ! les grands moyens alors ? »

Quelque chose, un revolver, avait lui dans la main de Becharra. En moins de rien, Roche eut son browning bien en main lui aussi.

« Arrière ! » ordonna-t-il.

Et il ricana :

« Vous me prenez pour plus enfant que je ne suis. »

Ils demeurèrent ainsi quelques instants immobiles à s'épier l'un l'autre. Puis Becharra haussa les épaules et remit son arme dans sa poche.

« Ridicule, tout cela ! dit-il. Si vous êtes ici, capitaine, c'est, je pense, que vous avez quelque chose à me communiquer. Je vous écoute.

— À merveille ! dit Roche. Vous savez de la part de qui je viens ?

— Si je vous répondais que je n'en ai pas la moindre idée...

— Ce serait votre droit. J'étais ce matin chez la personne à qui vous avez téléphoné.

— Par les Saintes Huiles, c'est que vous êtes matinal, capitaine. Chez M^{me} Hadjilar, n'est-ce pas ? Je n'ai téléphoné qu'à elle. Et alors ?

— C'est en son nom que je viens.

— Je veux le croire. Mais ne pourriez-vous m'en donner une preuve ?

— Rien de plus facile. »

Et, de mémoire, il cita le texte de la lettre par laquelle, lui, Becharra, menaçait Armène d'un entretien avec Ménétrier.

« Cela vous suffit-il ? »

L'autre eut un geste peiné.

« Heu ! oui ! Cela prouve surtout qu'une femme sera toujours incapable de garder un secret. Je n'aurais jamais cru cela de M^{me} Hadjilar, que je considère comme une véritable amie. Pour qu'elle vous ait fait une confidence pareille, il faut, j'entends bien, que vous ne soyez pas le premier venu pour elle. Hé ! hé ! mes félicitations !... Allons, allons, capitaine, pas d'enfantillage, je vous en prie ! »

Incapable de se contenir davantage, Roche venait de marcher sur lui.

« Que demandez-vous, gronda-t-il, qu'exigez-vous d'elle pour qu'elle soit débarrassée de vous à tout jamais ?

— Oh ! oh ! fit le négociant, qui avait légèrement reculé, ce n'est pas tout à fait ainsi que la question se pose. Voyez-vous, capitaine, lorsque je dis que j'ai toujours été pour M^{me} Hadjilar un ami parfait, je n'exagère rien. Or, l'amitié, admettez-le, nous confère certains droits sur les êtres. Feu Elias Hadjilar, son époux, qui m'a expressément chargé de veiller sur elle, m'approuverait d'agir comme je le fais. Qu'est-ce, je vous prie, que ce projet de mariage avec ce jeune lieutenant ? Vous êtes au courant, je suppose. Capitaine, il est nécessaire que je vous dise ceci. Je n'ai pas l'honneur de connaître ce monsieur personnellement. Mais, pas plus qu'il n'est fait pour elle, je suis certain qu'elle n'est faite pour lui. Il faudrait vraiment beaucoup, beaucoup, pour parvenir à me convaincre du contraire. Écoutez-moi bien. Dieu me garde de trahir la confiance qu'on a mise en moi. Il est de mon devoir, cependant,

de vous affirmer que vous ne vous seriez peut-être pas lancé dans une telle affaire si vous aviez été au courant de certains détails de l'existence d'Armène, de M^{me} Hadjilar, pardon ! La vie d'une femme, en Orient, voyez-vous, mon cher capitaine, est soumise quelquefois à des... comment dirais-je ? péripéties, qu'il vous est difficile d'imaginer. Avec vos mentalités occidentales, vous risqueriez de vous en trouver déroutés, choqués même...

— Vous êtes le plus ignoble des êtres, dit Roche, avec un sourire de dégoût. Je tiens à vous rassurer, néanmoins. M^{me} Hadjilar m'a tout dit. »

De saisissement, Becharra avait reculé.

« Quoi ? bégaya-t-il. Allons donc ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

— Tout, vous dis-je ! Et Constantinople, et le harem, et le voyage de Malatia en votre compagnie, abject individu que vous êtes. Êtes-vous satisfait ? Est-ce que cela vous suffit ? »

Becharra recula encore. Roche eut la joie inouïe de constater que son ennemi avait chancelé.

« Qu'elle ait dit cela, qu'elle l'ait confié à quelqu'un, murmura-t-il, secouant la tête et essayant de se ressaisir, oui, cela me dépasse un peu, je l'avoue. Je ne l'aurais jamais cru. Vous aurez beau dire, en tout cas, elle s'est bien gardée de le révéler à l'autre, à celui qu'elle aime, n'est-ce pas ? De cela, je suis sûr, et c'est la seule chose qui m'importe ! Vous, si elle, vous en a parlé, c'est qu'elle ne vous aime point, que vous ne l'intéressez pas !

— Misérable, taisez-vous ! gronda Roche, qui ne savait pas comment il avait pu ne pas s'être déjà jeté sur lui. Une

dernière fois, que désirez-vous ? Il est encore temps de le dire. Sinon... »

Becharra éclata d'un rire mauvais.

« Vous y tenez ? Eh bien, donc, soyez content. Ce que je désire ? Elle, m'avez-vous entendu ? Elle et sa fortune ! Vous m'avez compris ! Oui, voilà ce que je veux, et que j'aurai.

— Vraiment ! fit Roche, éclatant de rire à son tour. C'est ce que nous allons voir tout de suite, mon garçon ! »

Il avait bondi. À ce moment précis, Becharra eut l'impression qu'il était perdu. Se rendit-il compte également de sa bévue ? Elle avait consisté à s'imaginer jusqu'au bout que c'était pour le bonheur d'autrui, et non pas, à son insu, pour le sien propre, que Roche était en train de lutter.

Déjà, son ennemi était sur lui. Trop tard pour recourir au revolver ! Seule, une chance de salut lui restait, la menace, la menace encore, toujours... Tremblant à présent de tous ses membres et continuant sans cesse à reculer, il essaya une dernière fois d'y faire appel.

« Un instant ! Un instant encore ! Au nom du Ciel, vous voyez bien que j'ai quelque chose à vous dire... Quelque chose, enfin ! Écoutez-moi ! Vous étiez là, ce matin, à son téléphone. Alors, vous savez... Elle-même a dû vous le dire, que je ne parle jamais en vain. Vous savez aussi, et cela je le jure sur mon âme, que le pire malheur qui pourrait lui arriver, à elle, serait qu'il m'en arrivât un, à moi. Alors, apprenez-le, toutes mes précautions sont prises, bien prises. Pas dans quatre jours, pas dans trois, pas dans deux, mais dès demain, son amant saura... »

Hélas ! cette phrase-là, Youri Becharra ne devait jamais l'achever, non plus d'ailleurs qu'aucune autre. Si l'on tient à comprendre pourquoi, il convient de revenir sur le début de cette scène. Subitement, Roche, le pressant toujours, se murmura : « Il va tomber ! Attention, donc, espèce de fou ! » Il venait d'apercevoir quoi ? Tout simplement, à quelques pas, à l'endroit vers lequel continuait à reculer Becharra, cette espèce de crevasse béante, le trou au milieu du béton dans lequel il avait la veille, à pareille heure, lui-même manqué de se laisser choir. Que Becharra dans son affolement reculât encore quelque peu, et il était certain que c'en était fait de lui. Roche comprenait cela d'une façon aussi inéluctable que, sur une horloge, on sent les aiguilles avancer. Pas une seconde, cependant, il ne ralentit sa pression. Et puis après, si Becharra tombait, qu'est-ce que ça ferait, qu'arriverait-il ?

S'il tombait, ainsi que cela, d'un instant à l'autre, n'allait pas manquer de se produire, eh bien, mon Dieu, voilà ce qui arriverait, nécessairement. Il n'était pas homme, comme il disait, à n'avoir pas pris ses précautions. S'il tombait, eh bien, Ménétrier saurait. Et puis après ? Il savait bien, lui, Roche ! Oui, mais voilà, c'était la question, on en avait assez débattu depuis la veille : Ménétrier sachant, il n'admettrait pas, ne pardonnerait pas... C'en serait fini de son amour pour Armène. Et puis après ? Le beau malheur, en y réfléchissant !

Becharra continuait à reculer, Roche à avancer. Il ne faut pas croire que tout le raisonnement qui précède ait été dans sa tête aussi clair qu'il vient d'être cité. Quand on pense que les juges criminels exigent de nous l'ordre exact dans lequel se sont déroulées nos pensées ! C'est ce qu'ils appellent ensuite béatement la préméditation. Lui, Roche, qui n'était

pourtant ni plus bête, ni plus canaille qu'un autre, il ne savait pas, il ne savait rien. Plus tard, il devait ne se souvenir que d'une chose : qu'avançant toujours, subitement, il ne vit plus rien.

XX

Roche ne se rappelait pas avoir jamais aussi bien dormi. Il se réveilla tard, très tard, même, vers huit heures. Immédiatement, il revécut les événements de la veille. Son horizon, à son grand étonnement, et aussi un peu à sa honte, ne s'en trouva pas assombri.

Il avait tout de même autre chose à faire qu'à rester à passer dans son lit. Quelle splendide matinée de Pâques, d'ailleurs ! Le soleil rayonnait dans toute la maison. Il se leva, se rasa en sifflotant, s'habilla. En même temps, il dressait le bilan de la journée précédente. Il avait beau faire, il n'arrivait pas à s'émouvoir des incidents qui l'avaient marquée. Finalement, il était tombé d'accord avec lui-même pour admettre que, même s'il en avait eu le pouvoir, il n'y aurait pas changé un *iota*.

La veille, donc, vers neuf heures du soir, dans la salle à manger, il était en train de lire les journaux de Paris qui venaient d'arriver. Ainsi qu'il le lui avait fait prévoir, Casella n'était pas encore de retour. Lorsqu'il entra, et qu'il l'aperçut, Roche lui vit réprimer un tressaillement.

« Excuse mon retard. Il y a longtemps que tu es là ?

— Une petite heure.

— Tu es sans doute au courant de ce qui est arrivé ?

— Ce qui est arrivé ? Ah ! J'y suis ! La mort de ce pauvre diable ? Bien sûr ! Tout Tartous ne parle que de cela. J'étais chez M^{me} Hadjilar quand on est venu le lui annoncer. Sais-tu ce que cela prouve ?

— Quoi ?

— Ce que je te disais hier soir. Que c'est très joli de bétonner les terrasses pour y attirer les promeneurs. À une condition, cependant : c'est de ne pas y laisser de trous. Je vois la chose comme si j'y avais été. Cela a failli m'arriver à moi-même. »

Ils avaient dîné tous les deux, fort gaiement, ma foi ! Pendant le repas, Suzanne avait téléphoné de Beyrouth. Elle était d'une humeur exécrationnelle. Sa robe, pour le lendemain, n'était pas encore terminée.

Autre histoire : au moment où ils allaient se lever de table, en coup de vent le père Englebert était entré.

« C'est horrible ! C'est épouvantable !

— Calmez-vous, mon père, calmez-vous !

— Vous en avez de bonnes ! D'abord de quoi croyez-vous que je parle ? De la fin tragique de cet infortuné M. Becharra, bien sûr ! Je peux dire que j'ai été un des premiers auprès de lui. Rien à faire. Plus de soupir à recueillir. Le thorax défoncé. La tête en bouillie. Mais ce n'est pas uniquement cette mort qui me désole. Elle n'est malheureusement pas ce qui m'émeut le plus. Il y a ma cathédrale. Il y a mes ouailles. Il y a les cérémonies de demain. Les circonstances de ce drame ont-elles pu être nettement établies ?

— Pourquoi cela ?

— Comment, pourquoi cela ? C'est bien simple. Ignorez-vous donc qu'une église où un sacrilège a été commis doit être soumise à des formalités de purification extrêmement compliquées et longues ? Or, de tous les sacrilèges possibles, le suicide est sans contredit le plus affreux. Que ce

malheureux ait volontairement mis fin à ses jours, voilà ma basilique profanée avant même d'avoir été ouverte au culte. C'est la ruine de mes efforts, l'impossibilité pour moi d'y célébrer le Saint Sacrifice demain. Indépendamment de toute considération de pitié, vous pouvez juger si cette question m'obsède. »

Casella, avant de répondre, avait jeté un coup d'œil du côté de Roche. Celui-ci n'avait pas bronché.

« Vous pouvez être en repos, mon père. Si mon opinion est la bonne, M. Becharra ne s'est pas suicidé.

— Seigneur, si vous pouviez dire vrai ! Quel poids vous m'ôteriez de la conscience ! Je peux donc continuer, d'après vous, à aller carrément de l'avant ? C'est d'une mort tout ce qu'il y a de plus naturelle qu'il s'agirait, alors ? Vous pouvez m'en donner votre parole ? Un accident, un banal accident ? »

Casella avait froncé le sourcil et, ne prenant même pas la peine de dissimuler son impatience, il avait répondu :

« Il n'y a pas eu suicide, vous ai-je dit. Qu'est-ce que le reste peut bien faire ? Et puis, si ma réponse ne suffit point, demandez au capitaine Roche. Il est de mon avis, n'est-ce pas ? »

Roche avait gardé le silence. Il aimait autant ne pas mettre un mensonge de plus à son actif. Il avait déjà dissimulé la vérité un instant auparavant, en disant à Casella qu'il avait appris la mort de M. Becharra chez Armène. C'était lui qui, en réalité, tout de suite après le drame de la basilique, en avait apporté la nouvelle à M^{me} Hadjilar. Il lui avait été aisé de sortir de l'église aussi inaperçu qu'il y était entré, dans le tohu-bohu et l'affolement qui avaient suivi la chute de son ennemi au milieu de la nef. Sitôt dehors, c'était bien entendu chez

Armène qu'il avait couru. Il y était arrivé haletant, frémissant des minutes qu'il venait de vivre. Il n'avait eu besoin de rien dire. Portant la main à son cœur, elle s'était dressée toute pâle.

« Il est mort ! Il est mort, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ma faute, avait-il tenté d'expliquer, saisi d'épouvante soudain lui aussi, comprenant déjà vaguement que le plus difficile n'était point de libérer Armène des autres, mais d'elle-même, et qu'ensuite il fallait pouvoir la garder. Ce n'est pas ma faute. Je n'y suis pour rien. Voilà exactement comment les choses se sont passées. On peut dire qu'en m'évitant un acte que, dans mon emportement contre ce misérable, j'allais être amené peut-être à commettre, Dieu, la Providence enfin, a voulu... »

Elle ne l'écoutait pas. Les yeux fermés elle se bornait à murmurer : « Tout est perdu ! Tout est perdu ! » Lui, il s'empêtrait, désolé d'abord, puis sentant la fureur le gagner peu à peu devant tant d'inconscience, d'injustice. Il avait risqué sa vie, après tout. Voilà comment il en était remercié ! Brusquement, il s'était levé, avait marché vers la porte...

« Je te quitte, lui avait-il dit. Je ne reviendrai que lorsque tu seras à même de me traiter d'une manière un peu plus équitable. »

Il était parti. Elle ne l'avait pas retenu.

À présent, n'est-ce pas, les événements étaient destinés à se précipiter selon un rythme qu'il n'était plus au pouvoir de personne de ralentir, de modifier. Roche était rentré chez Cassella. Toute la soirée, il avait été très calme, ainsi qu'on l'a vu,

très maître de lui. L'accident de l'après-midi ne s'était point imposé à leur conversation plus qu'il ne convenait. Sans doute, quelqu'un de moins discret que Casella n'aurait pas manqué de poser certaines questions embarrassantes à son camarade. Mais encore une fois, ce n'était pas là sa façon.

« Tu m'excuseras si je vais me coucher, avait-il dit vers dix heures. Je viens d'avoir une journée éreintante. Donc, bonne nuit.

— Je ne tarderai pas à t'imiter. À propos, dis-moi : as-tu des nouvelles de Mustapha ?

— De Mustapha ? Pourquoi donc ? Ah ! j'y suis. Naturellement. Automobile et chauffeur sont toujours là. Avant de regagner son pays, ce dernier désire sans doute assister aux obsèques de son maître. Je vois que cette histoire continue à t'intéresser. Sois tranquille, je te tiendrai au courant. »

Là-dessus, Casella avait regagné sa chambre. Quant à Roche, prétextant un peu de migraine, il avait manifesté l'intention, d'aller faire quelques minutes de promenade.

De nouveau, c'était vers la villa de M^{me} Hadjilar que ses pas s'étaient dirigés. Il n'était pas sans éprouver certain remords à son endroit. Tout à l'heure, il avait conscience de s'être montré beaucoup trop dur. Lui avoir reproché d'être injuste, en un tel moment ! C'était cela qui manquait d'équité. Il marchait très vite. Bientôt, il atteignit la villa. Ce fut Katbé qui vint lui ouvrir.

Elle lui sourit, mit un doigt sur ses lèvres.

« Chut, elle dort !

— Elle va mieux ?

— Elle m'a donné beaucoup de soucis après votre départ, monsieur le capitaine. Oui, une grande crise de larmes. Je l'ai bien soignée. Elle s'est décidée, elle aussi, à aller prendre un peu l'air. Nous sommes sorties toutes les deux. Ça lui a fait du bien. Maintenant, c'est fini. »

Roche avait poussé un soupir de soulagement. Le sommeil était le symptôme le plus rassurant qu'il eût pu souhaiter.

« Pourrais-je la voir, sans la réveiller, sans faire de bruit ? »

Katbé avait toujours eu un faible pour Roche. Sans trop se faire tirer l'oreille, elle avait dit oui. Guidé par la vieille servante, il était entré sur la pointe des pieds dans la chambre de M^{me} Hadjilar endormie. Le cœur débordant d'émotion, il avait déposé un baiser sur ses cheveux.

À dix heures et demie à peine, il était de retour chez son ami. Il eut la surprise de voir de la lumière dans la salle à manger. Casella s'y trouvait, en train de morigéner quelqu'un avec la dernière énergie. Roche reconnut Mustapha.

« Entre, entre donc ! cria Casella, et permets-moi de te présenter le roi des idiots. Monsieur, que voici, avait une consigne qui n'était pas bien compliquée. Il s'agissait tout simplement de me renseigner heure par heure sur les faits et gestes de quelqu'un. Or, ce quelqu'un-là, il y a deux heures qu'il l'a laissé filer, lui et son auto. Et c'est maintenant seulement qu'il s'en est aperçu.

— Comment, le chauffeur du mort est parti ?

— Ainsi que j'ai l'honneur de te le dire. Et, étant donné la façon tout anglaise dont il s'y est pris, j'ajoute qu'il y a fort

peu de chances pour que nous le revoyions jamais, à Tartous du moins. »

Roche haussa gaiement les épaules.

« Eh bien, tant pis ! Tant mieux, même, après tout ! Il ne m'intéressait que du vivant de son patron. Nous en voilà débarrassés. »

Casella ouvrit de grands yeux.

« Bravo, puisque tu le prends ainsi ! Ce que j'en faisais, tu sais, c'était, bien uniquement pour t'être agréable. Il ne nous reste plus, dans ces conditions, qu'à féliciter Mustapha. »

Ce dernier congédié, ils étaient encore restés quelques minutes à causer de choses et d'autres. Casella avait demandé à son camarade s'il lui conseillait de se mettre en grande tenue pour assister à la messe solennelle du lendemain. « Oui, tant qu'à faire. Le père Englebert en sera si heureux ! » avait répondu Roche. « En ce qui me concerne, avait-il ajouté, la question ne se pose point. Il m'acceptera comme je suis. »

Couché dès onze heures, il avait passé une excellente nuit, ainsi qu'il a été mentionné plus haut. Il n'était pas encore tout à fait neuf heures lorsque, sortant de sa chambre habillé, il s'était heurté à Casella.

« Bonjour ! Tu venais chez moi ! Qu'y a-t-il ? »

Casella paraissait préoccupé.

« Écoute, mon vieux, tu m'accorderas que je ne me mêle pas souvent des affaires des autres. Mais il y a des cas... C'est

ainsi que j'ai cru bien faire en t'annonçant que Ménétrier serait à Tartous ce matin.

— Oui, et alors ? Il ne vient plus ?

— Au contraire. Il risque d'être là plus tôt qu'on ne l'attendait.

— Ah ! Comment l'as-tu su ?

— Un coup de téléphone d'Ageorges. Ménétrier vient de passer en trombe à Hama vers six heures. Il s'est tout juste arrêté pour déposer sa caisse de champagne. Ageorges et les autres, qui étaient déjà levés, ou plutôt qui n'étaient pas encore couchés, l'ont vu. Il paraît qu'il avait une tête pas ordinaire, un visage crispé, « tout l'air d'un fou », m'a dit Ageorges, qui, réflexion faite, à tout hasard a préféré m'avertir. »

Roche demeura un instant silencieux. Casella l'observait avec inquiétude.

« Rien de grave ? questionna-t-il.

— Mais non. Mais non ! Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait de grave, mon vieux ? Je vais aller faire ma petite promenade matinale, si tu permets. Nous nous retrouverons à la grand-messe, à dix heures et demie, n'oublie pas. Tu vas être à la place d'honneur. J'espère que le père Englebert ne m'aura pas mis trop loin de toi. »

Dix minutes de trajet, environ, le séparait de la villa Hadjilar. Ces minutes-là, il les employa à compter fébrilement sur ses doigts. Pour être à six heures à Hama, il fallait avoir quitté Alep entre deux et trois heures du matin. En revanche, quelqu'un parti de Tartous la veille à huit heures du soir pouvait fort bien arriver à Alep avant cette heure-là, à condition

de ne pas s'amuser en route, bien entendu. Allons, allons ! désormais il ne pouvait plus y avoir de doute : Ménétrier savait. Eh bien, mais voilà au moins qui faisait prévoir une journée quelque peu mouvementée. Et puis, quoi ? Cela valait mieux ainsi. Vivent les situations nettes après tout ! Roche hâta le pas et, soudain, il étouffa un juron.

Il se trouvait devant la porte de la villa. Cette porte venait de lui apparaître toute grande ouverte. Or, Roche savait, ce qui s'appelle savoir, que jamais on ne la laissait ainsi. Ses deux battants ne s'écartaient que juste le temps de permettre à l'automobile de M^{me} Hadjilar d'entrer ou de sortir. Dans la seconde qui suivait, ils se refermaient jalousement.

Roche, en un geste dément, s'étreignit le front des deux mains.

« Tonnerre de tonnerre ! gémit-il. Est-ce que, vraiment, elle serait... »

Et, comme un fou, il se lança, au pas de course, dans l'allée, en direction du perron.

Quatre à quatre, il en escalada les marches. Dans l'entrée, personne. Toutes les portes étaient donc ouvertes, dans cette maison ! Dans le grand hall, personne non plus. Même, dans la chambre d'Armène. En revanche, le spectacle qui l'attendait là ne devait plus lui laisser d'illusion.

Des armoires vides ; des tiroirs béants. Des robes, de la lingerie jonchant le divan, les fauteuils, comme pour un triage à faire à la hâte. Sur une commode, une espèce de long coffret d'ébène, où une carte de visite – la carte de M^{me} Elias Hadjilar – avait été fixée. Elle portait ces quelques mots, tracés de la main même d'Armène : « Pour remettre au R.P. Englebert. » Puis, plus rien. C'était tout.

Roche dressa l'oreille. De brefs sanglots retentissaient dans la pièce à côté. Il s'y précipita. Effondrée sur un tabouret, la face enfouie dans son mouchoir, il trouva Katbé qui pleurait.

Il l'empoigna par l'épaule, la secoua sans ménagement. Elle leva vers lui son visage gonflé de pleurs.

« Ta maîtresse ? Où est-elle ? »

La vieille femme esquissa un geste désespéré.

« Partie, n'est-ce pas ? Pour où ? Et quand ? »

— Ce matin, de très bonne heure, larmoya-t-elle. Bien avant le petit jour, enfin. Hier soir, tout de suite après votre visite, monsieur le capitaine, elle s'est levée, elle m'a appelée. J'ai eu même alors l'impression que, quand vous êtes venu, elle ne dormait pas, qu'elle faisait semblant. Elle s'est mise aussitôt à préparer ses valises. Je l'ai aidée. J'ai essayé de la questionner, mais elle ne m'a pas répondu. Elle n'a ouvert la bouche que pour me donner l'ordre d'aller chercher le chauffeur. Voilà. »

Un tragique soupçon venait de traverser la cervelle de Roche.

« Hier soir, ne m'as-tu pas dit que vous étiez sorties toutes les deux ? »

Katbé lui lança un coup d'œil de reproche. Dans un tel moment, troubler sa douleur, et avec des questions pareilles encore !

« Réponds ! Me répondras-tu ? Où êtes-vous allées ? »

— Où nous sommes allées ? Du côté du Sérail, monsieur le capitaine.

— C'est cela, parbleu ! C'est bien cela ! Il était neuf heures, environ. Et vous êtes passées devant le garage ! Elle y est entrée. Ah ! elle aurait pu nous en remontrer, elle a été plus perspicace que nous tous ! Elle a demandé si l'automobile et le chauffeur de M. Becharra étaient toujours là. On lui a répondu qu'ils étaient partis depuis près de deux heures... »

La vieille le regarda avec effarement.

« Oui, n'est-ce pas ? C'est bien cela, j'ai deviné. Alors c'est simple, tu m'entends, il n'y a plus rien à faire. Elle ne reviendra jamais, jamais !... »

Une toux discrète, depuis un instant, se faisait entendre dans le hall.

« Qu'y a-t-il ? fit Roche, hors de lui. Qu'est-ce que c'est cette maison où l'on pénètre comme dans un moulin ? Oh ! pardon, mon père, j'ignorais... »

Le père Englebert venait de surgir, l'air gêné et inquiet. Il avait une lettre à la main.

« C'est moi qui m'excuse ! bredouilla-t-il. Entre mes deux offices, je suis accouru, j'ai voulu savoir... On vient en effet de me remettre une lettre de M^{me} Hadjilar. Déjà, ce matin, quand je ne l'ai pas vue à la messe de communion, j'ai bien pensé... Capitaine, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe au juste ? »

Pour toute réponse, Roche s'empara de la lettre. Ses doigts tremblaient en la retirant de l'enveloppe. La chère

écriture dansait devant ses yeux. C'était court, d'ailleurs, affreusement court :

« Mon Révérend Père, y était-il dit, je regrette que des événements indépendants de ma volonté me contraignent à partir aussi rapidement. Il y a peu de chances pour que je revienne jamais à Tartous. Si vous voulez vous donner la peine de passer chez moi aujourd'hui, vous y trouverez, sans doute le capitaine Roche. Il vous remettra en mon nom quelque chose que je ne me reconnais pas le droit de détenir plus longtemps. Ce sera peut-être l'excuse et la joie de ma vie d'avoir contribué à ramener à Notre-Dame de Tortose un trésor qui n'aurait pas dû en sortir... » Suivaient deux ou trois autres phrases de politesse très simples, sans intérêt.

« De quoi s'agit-il ? Pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie ? ne cessait de répéter le religieux.

— Plus tard, mon père, si vous voulez bien, murmura Roche. Pas aujourd'hui, je vous en supplie ! En attendant, emportez cela. C'est à vous. »

Il lui avait mis le coffret d'ébène dans les bras. Il le poussait gentiment vers la sortie. À ce moment précis, en bas, dans l'allée, le tonnerre d'une automobile qui arrivait à toute vitesse retentit. Katbé poussa un petit cri d'espoir.

Roche la regarda avec commisération.

« Non, ce n'est pas elle, ma bonne vieille. Ça ne peut plus être elle, tu le sais bien. Va tout de même voir. Si c'est lui, tu l'amèneras. »

Demeuré seul, il referma les portes avec soin. Un miroir était là, au-dessus d'une commode. Il s'y examina, remit un peu d'ordre dans ses vêtements, ses cheveux.

La porte du hall se rouvrit. Katbé réapparut.

« Le lieutenant Ménétrier ! » annonça-t-elle.

« Pauvre diable ! » murmura Roche.

Et il ordonna :

« Fais-le entrer. »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le
groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**